ornia
al

8 50 F

DU

WESER AU ZAMBÈZE

DU MÊME AUTEUR

MARET, DUC DE BOSSANO, un beau volume in-8° avec portrait (*Charpentier*).

SOUVENIRS D'UN OFFICIER POLONAIS, in-12 (*Charpentier*).

LE CAUCASE, LA PERSE ET LA TURQUIE D'ASIE, in-12 avec gravures (*Plon*).

CACHEMIRE ET PETIT THIBET, in-12 avec gravures (*Plon*).

LE GÉNÉRAL KLÉBER. Étude historique, in-12 (*Didier*).

LES FRANÇAIS EN PRUSSE, in-12 (*Didier*).

SOUVENIRS DE LA TERREUR, *id.* (*Didier*).

HISTOIRE DE TROIS OUVRIERS, in-12 (*Hachette*).

DEUX INVENTEURS CÉLEBRES, *id.* (*Hachette*).

DENIS PAPIN, *id.* (*Hachette*).

LES INVENTEURS DU GAZ ET DE LA PHOTOGRAPHIE (*Hachette*).

PIERRE LATOUR DU MOULIN, INVENTEUR DU TOUAGE A VAPEUR, un beau vol. in-8° ou in-12 avec portrait (*Hachette*).

7069-79. CORBEIL. — Typ. de CRÉTÉ.

B^on ERNOUF

DU

WESER AU ZAMBÈZE

EXCURSION DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

CHEZ LES ZOULOUS

SOUVENIRS DE CALIFORNIE

(Imité de l'allemand)

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1879

Tous droits réservés.

#15623

STACK
ANNEX
DT
756
M6914
1879

J. M. 10-14-85

La majeure partie de ce volume est occupée par la transcription analytique de l'ouvrage d'E. Mohr ; *Nach den Victoria Fällen des Zambesi* (Leipzig, 1875), ouvrage signalé par deux juges des plus compétents, M.M. Markham et Vivien Saint-Martin, comme « un des livres de voyage les plus attrayants qui aient été publiés depuis plusieurs années. » « Infiniment mieux que la plupart de ses prédécesseurs, ajoute M. Markham dans le *Geographical Magazine*, Mohr a le don de mettre sous nos yeux une peinture vivante des pays qu'il traverse, des peuples avec lesquels il se trouve en contact. Il tient notre intérêt en haleine, depuis le moment où il met le pied sur un steamer du Lloyd allemand de Brême, jusqu'à son retour d'Afrique. Dans les villes civilisées du Natal, ou en pleine sauvagerie africaine ; dans la ferme de l'épais Boër ; dans le camp des chercheurs d'or du Tati, ou au milieu des indigènes Cafres, *Zoulous*, Bedjouanas, partout nous trouvons en lui un instructif et agréable compagnon. »

Édouard Mohr appartenait à une riche famille d'armateurs de Brême. Explorateur et chasseur intrépide, il a voyagé dans les cinq parties du monde. Mais une sorte de fascination le ramena plusieurs

fois dans l'Afrique australe ; fascination irrésistible et fatale, car les fatigues de sa dernière excursion prolongée jusqu'au Zambèze triomphèrent de sa robuste organisation. Depuis son retour, il n'était plus, de son propre aveu, que l'ombre de lui-même, et il mourut de consomption peu d'années après, âgé à peine de quarante-cinq ans.

Dans cette réduction du voyage de Mohr, nous nous sommes efforcé de ne rien omettre d'intéressant, et de reproduire l'allure vive et prime-sautière de l'original. Nous y avons joint deux récits d'aventures antérieures, empruntés à un recueil (*Reise- und Jagd-Bilder*) que Mohr avait fait imprimer en 1868 à un petit nombre d'exemplaires pour ses amis. Les *Souvenirs de Californie* (1853-4), antérieurs à l'annexion de cette contrée aux États-Unis, offrent un tableau véridique et piquant des mœurs et de l'anarchie mexicaines. La relation d'une promenade cynégétique faite spécialement chez les Zoulous en 1866 offre un intérêt particulier d'actualité. On y trouvera, ainsi que dans le grand voyage accompli deux ans après, de nombreux et curieux détails, recueillis *de visu*, sur ce peuple qui fait tant parler de lui en ce moment.

Baron Ernouf.

Avril 1879.

DU

WESER AU ZAMBÈZE

CHAPITRE PREMIER

De Bremen à Southampton, par le paquebot *Hansa* (nov. 1868). — Arrivée à Londres. — Une séance de la Société de géographie. — Le sultan de Zanzibar. — Départ de Londres (2 déc.) sur l'*Asia;* tempête violente près de l'île de Wight; avaries majeures du paquebot; rentrée dans la Tamise (7 déc.). — Nouveau départ (11 déc.) et nouvelle tempête; relâche forcée de l'*Asia* à Plymouth ; nous changeons de bateau. — Départ définitif sur le paquebot-poste le *Celt* (25 déc.). — Les passagers du *Celt;* la vie à bord. — Arrivée dans le port de Funchal (Madère), le 2 janvier 1869. — Aspect général de l'île; végétation, climat, les Canaries. — Suite de la traversée. — Arrivée à la baie de la Table le 28 janvier. — Le Cap.

J'avais fait en 1866 une première excursion cynégétique dans l'Afrique australe, mais trop brève à mon gré. Cette fois, j'entendais bien ne pas borner mes courses à la région trop civilisée, qui n'offre plus guère d'autre gibier que de timides gazelles. Je comptais franchir les monts Khalambas, battre

les immenses plaines du Transwaal encore peuplées de grands fauves, pousser enfin jusqu'aux cataractes du Zambèze ou chutes *Victoria*, cette merveille du continent africain que Livingstone a le premier signalée à l'Europe, et à laquelle on aurait bien dû laisser le nom caractéristique que lui donnent les indigènes : *Mosiatounya*, fumée tonnante! En un mot, je voulais boire largement à cette coupe que mes lèvres n'avaient encore qu'effleurée; m'en donner à cœur joie de cette existence nomade du chasseur africain où le danger même est un surcroît de volupté; de ces nuits radieuses où resplendit la Croix du Sud; où l'on échange autour des feux de bivouacs de gais propos, des récits d'aventures qu'accompagne le rugissement des lions, pareil à un grondement lointain d'orage.

Désirant que cette exploration profitât aussi à la science, je décidai mon ami Adolphe Hübner, de Freiberg (Saxe), ingénieur, chimiste et géologue, à m'accompagner dans ces régions où il reste tant de découvertes à faire, tant de mystères à éclaircir. Le but spécial du voyage de Hübner était l'exploration des richesses métallurgiques encore à peine soupçonnées de quelques parties de l'Afrique australe; notamment celle des quartz aurifères du Tati, dont l'existence venait d'être signalée au commencement de cette année 1868, et des mines de diamant du Transvaal, dont la découverte était plus récente encore.

Dès le 8 novembre, je commence, à bord du paquebot *Hansa*, l'installation de notre volumineux bagage; armes, caisses de toute forme et de toute

grandeur, livres, instruments, pharmacie, sacs de voyage, ustensiles de cuisine.

Le samedi 14, j'embarque avec Hübner et deux autres compagnons de voyage que j'ai hâte de présenter au « lecteur bénévole ». Il s'agit de *Norma* et de *Leo*, deux chiens suisses de belle taille et d'une intelligence hors ligne, pour tout ce qui concerne leur état. On les installe avec leurs niches sur l'avant, et ils sont bientôt dans les meilleurs termes avec tout l'équipage.

Nous descendons rapidement vers la mer; bientôt le flot se fait sentir; les rives du Weser, plates et d'un vert jaunâtre, s'éloignent, s'effacent dans la brume. Adieu pour trois ans à la patrie!

Une traversée de Bremen à Southampton n'a rien de bien folâtre, surtout par un temps froid et nébuleux. Les passagers ne sont guère tentés de faire connaissance, n'ayant que si peu de temps à rester ensemble. On ne se sent pas encore chez soi à bord, et bien des gens qui vont pour la première fois sur mer n'ont ni les jambes ni le cœur solides... D'autres, plus aguerris, dorment avec acharnement, et ne donnent signe de vie qu'aux heures des repas. D'autres enfin semblent ne vivre que de tabac, et font concurrence à la cheminée du bateau depuis le départ d'Europe jusqu'à l'arrivée en Amérique.

Débarquement à l'escale de Southampton dans la nuit du dimanche au lundi, après vingt-huit heures de traversée. — Effarement de la douane anglaise, à l'aspect de nos nombreux colis. Pour abréger la visite, j'exhibe avec un plein succès la lettre de recommandation dont je suis muni pour

l'honorable sir Roderick Murchison, président de la Société de géographie de Londres.

Douze heures après, nous arrivions à Londres, où peu de jours nous suffirent pour compléter notre outillage. L'avant-veille de mon départ, j'assistai, sur l'invitation de sir Murchison, à une séance de la Société de géographie. Je vis là deux célébrités arctiques, le vieux général Sabine (sir Edouard) et sir Robert Mac Clure (mort quelques mois plus tard) (1). Le général Pennefather discourut sur la Chine, un jeune négociant de Shang-Haï sur la Mantchourie, contrée encore peu connue, qu'il avait eu l'occasion de parcourir. Mais le *lion* de la soirée fut le sultan de Zanzibar, qui était là avec son ministre et le docteur Kirk, faisant office d'interprète. On lui fit adresser force compliments et remercîments, pour le soin qu'il avait pris de faire passer des provisions à Livingstone par un marchand arabe. Malheureusement on a su depuis que ces provisions n'étaient jamais parvenues à l'illustre voyageur. On était alors au comble de l'inquiétude sur son sort, et je me rappelle qu'il s'éleva un débat assez vif à ce sujet. Sir R. Murchison soutenait que Livingstone ne pouvait être que sur les bords ou dans le voisinage du lac Tanganyika, et plutôt dans la direction de l'ouest, d'où il essaierait sûrement de gagner la côte occidentale d'Afrique, conjecture que devait pleinement confirmer le rapport de l'intrépide Stanley (2).

(1) Sur les travaux de ces savants et vaillants explorateurs des abords du pôle Arctique, on consultera utilement l'ouvrage de Clements R. Markham, traduit par M. Gaidoz (Decaux, éditeur): *Les abords de la région inconnue*, pp. 71, 119, 188, 288.

(2) V. *Comment j'ai retrouvé Livingstone* (Hachette).

Sir Murchison voulait à toute force m'envoyer moi-même à la recherche de Livingstone; cette entreprise me parut au-dessus de mes forces physiques et de mes moyens pécuniaires. Plus tard, quand j'eus acquis une certaine expérience des grandes excursions en Afrique, j'ai regretté de n'avoir pas suivi le conseil de sir Murchison.

Nous prenons passage, Hübner et moi, sur le paquebot *Asia*, à destination du Cap. Après un retard de plusieurs jours nous démarrons de Gravesend le 3. Nous étions enchantés de partir enfin, mais cet enchantement dura peu. Dès le 4 au matin, le vent commença à souffler du sud-ouest avec une violence qui augmentait d'heure en heure. La tempête arriva à son paroxysme dans la nuit du 6 au 7. Nous étions alors entre Portland et la pointe Sainte-Catherine, mais sans apercevoir les feux, à cause du brouillard. Vers une heure du matin, une partie du bordage était défoncée, la voilure arrachée; le dessus du salon des premières effondré en partie, ainsi que le vitrage des hublots. Les lames avaient aussi balayé l'habitacle et la boussole avec, ce qui commençait à passer la plaisanterie. Heureusement l'un des passagers, le peintre anglais Baines, qui avait déjà visité l'Afrique australe avec Livingstone et qui y retournait, avait une boussole de poche, au moyen de laquelle le capitaine parvint à s'orienter à la lueur d'un cigare. Les passagers de seconde classe, encore plus maltraités que nous, avaient dû se réfugier dans notre salon, où il n'y avait encore qu'un pied d'eau. J'y introduisis aussi sans cérémonie mes pauvres chiens, qui flottaient sur le pont avec leurs niches, et auraient sûrement fini par être emportés.

Blanche d'écume à perte de vue, la mer semblait une plaine de neige labourée par l'ouragan.

Tout à coup, un cri perçant d'angoisse domina le bruit du vent et des flots : *brisants à l'avant!* Nous allions droit, nous touchions presque aux écueils de l'île de Wight. On n'eut que bien juste l'espace et les quelques minutes nécessaires pour virer de bord; minutes qui nous parurent longues comme plusieurs heures (1).

Dans la matinée du 7, nous nous retrouvâmes près de Douvres. Comme il fallait de toute nécessité que l'*Asia* rentrât en Tamise pour réparer ses avaries, je débarquai, pris le chemin de fer et m'en allai à Londres rassurer nos amis. Il y avait eu cette nuit-là de nombreux sinistres sur les côtes d'Angleterre et d'Irlande, et l'on était fort inquiet de l'*Asia*.

Le 11, je retourne à bord de notre malencontreux bateau... J'avais déjà remarqué qu'il était d'une construction défectueuse, trop lourdement chargé, et se comportait par conséquent fort mal à la mer. Malgré les représentations du capitaine, les armateurs avaient refusé d'alléger le chargement, aussi je me rembarquais avec de mauvais pressentiments.

Le 12 nous reprenons la mer, mais la tempête reprend aussi de plus belle, et nous sommes forcés de nous réfugier à Plymouth, par une mer tellement grosse que les vagues couvraient la jetée, et rejail-

(1) Tout récemment encore (mars 1878), l'horrible catastrophe de l'*Eurydice* a montré combien ces récifs sont dangereux, par les temps de tempêtes et de brouillards. (T.)

lissaient jusqu'aux fenêtres du phare. L'*Asia* a fait si triste figure dans cette nouvelle épreuve, que nous nous décidons à changer de bateau et à regagner Londres encore une fois. Là, nous arrêtons notre passage à bord d'un navire de meilleure encolure, le *Celt*, paquebot-poste de 1150 tonneaux et de 380 chevaux, qui doit partir le 25 décembre.

Pendant cette dernière étape forcée à Londres, je passai une soirée intéressante chez un vieux loup de mer nommé Kean, sur lequel il existe une légende dans la marine anglaise. On n'a pas oublié la mystérieuse catastrophe du *Président*, ce grand paquebot qui avait commencé, il y a une trentaine d'années, le service entre Londres et New-York, et dont on n'a jamais eu de nouvelles. Ce Kean était le capitaine du *Président* lors du premier voyage. Mais, pendant toute la traversée de retour, traversée d'ailleurs parfaitement heureuse, il s'était senti obsédé de pressentiments sinistres, inexplicables ; si bien qu'aussitôt arrivé à Londres, il résigna son commandement, déclarant qu'il lui serait impossible de remettre jamais le pied dans ce bateau. On se moqua de cette lubie ; le *Président* repartit bientôt avec un autre capitaine, et c'est ce deuxième voyage qui dure encore.

25 décembre. — Nous partons enfin pour tout de bon! Il y a quelques heures à peine que nous naviguons, mais déjà je suis sûr d'avoir eu cette fois la main heureuse, et pour le navire, et pour le capitaine. Le jour même du départ, la fête de Noël est célébrée à bord suivant l'usage général en Angleterre. Notre salon est tout enguirlandé de branches de houx, et le maître-coq, un véritable artiste

dans son genre, a prodigué pour le dîner les deux mets nationaux, le rost-beef et le plum-pudding.

Voici le programme de nos journées à bord du *Celt*. A sept heures du matin on sonne la cloche; immédiatement le steward (maître d'hôtel) apporte dans les cabines le café, que les passagers prennent d'ordinaire dans leur lit. A neuf heures, on sert un déjeuner des plus solides ; le *lunch* à une heure ; le dîner à cinq, le thé à huit heures du soir; les liquides (vins, bières, cognac, etc.) se paient à part. L'intervalle de ces nombreux repas est occupé par la lecture, les promenades sur le pont, la rédaction des journaux de voyage, le cigare, la musique et la danse. Hübner et moi, nous nous exerçons sans relâche à manier nos engins astronomiques ; nous calculons la marche du navire, en comparant nos résultats à ceux du commandant. Cette étude nous servira plus tard à régler sûrement notre marche dans les solitudes de l'Afrique australe, et à déterminer, pour la première fois, la situation exacte de diverses localités intéressantes. Nos heures s'écoulent rapidement grâce à ces travaux scientifiques, tandis que nos compagnons, pour tuer ou noyer le temps, en sont réduits à faire des appels énergiques et réitérés à la cave du steward.

Le temps fut assez mauvais pendant plusieurs jours, surtout dans la baie de Biscaye, et bien des places demeuraient vides aux heures des repas. Mais la situation s'améliora sensiblement, dès qu'on eut doublé la pointe de Galice. A la hauteur d'Oporto, nous nous trouvâmes dans des eaux calmes, et la température se radoucit sensiblement. Les dames (car nous avions des dames) commencèrent à se

montrer plus fréquemment sur le pont, où elles avaient leur coin réservé, interdit aux profanes.

2 janvier 1869. — Au point du jour, les riants coteaux de Madère sont en vue et bientôt nous entrons dans le port de Funchal. Quel contraste subit et charmant entre cette végétation luxuriante, ce climat si tempéré, et ces froides brumes dont nous sortons à peine! Aussi à peine le *Celt* a-t-il laissé tomber ses ancres, que presque tous ses passagers sont déjà à terre.

Le groupe septentrional des Canaries se compose des îles de Madère, de Porto-Santo, et de cinq îlots, dont trois, *las Desertas*, ne sont que des rochers inhabitables. L'étendue totale de ce groupe est d'environ seize milles carrés; sa population actuelle de 115,700 habitants. Le point culminant de ces îles est le pic de Ruivo (5,916 p.). Malgré la douceur du climat, cette montagne et quelques autres restent couvertes de neige pendant les mois les plus chauds de l'année.

Suivant une tradition plus poétique qu'authentique, Madère aurait été une première fois découverte par deux jeunes amants, qui, fuyant le courroux de parents barbares, auraient trouvé un refuge dans cette île en 1344. Il faut convenir qu'à part les risques de la traversée, ce couple intéressant ne pouvait choisir un plus joli endroit pour passer sa lune de miel. Ce qui est plus positif, c'est que le navigateur portugais Zarga, beau-père de Christophe Colomb, visita cette île en 1419. Il dut parler souvent à son gendre de ce séjour enchanteur, et ces récits ont dû enflammer l'imagination de l'illustre Génois.

La ville de Funchal, chef-lieu de l'île, est bâtie en amphithéâtre autour de vignobles, de vergers, de champs de cannes à sucre qui descendent jusqu'à la mer. Cette végétation luxuriante produit un merveilleux effet, entre l'azur immuable du ciel et la blanche écume des flots moutonnant à perte de vue. Les hôtels de Funchal sont des plus confortables, mais leur principale clientèle se compose de poitrinaires, qui viennent là, de l'Amérique du Nord et de toutes les parties de l'Europe, chercher la guérison ou du moins quelque répit. L'aspect de ces infortunés, pâles fiancés de la mort, promenés en litière, produit un contraste navrant au milieu de cette riante verdure.

Les rues de cette ville sont tellement en pente, qu'on s'y sert rarement de voitures. On les remplace par des chariots couverts, attelés de bœufs qui gravissent ou descendent d'un pas sûr les rampes les plus escarpées....

La culture de la vigne, presque abandonnée à Madère depuis une quinzaine d'années par suite de la maladie du raisin, commençait à reprendre, mais il se passera bien du temps avant qu'elle redevienne aussi florissante qu'autrefois. On exporte de cette île en Angleterre quantité d'oranges et autres fruits du midi... Il y existe aussi une petite industrie de bois sculptés et de fleurs en plumes. Je fus surpris et charmé de retrouver là une foule d'oiseaux de nos forêts d'Europe : linotes, pinsons, bouvreuils, chardonnerets. Madère est la première station où s'arrêtent ces oiseaux, quand ils prennent leur volée vers le Cap, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

L'escale de Funchal est un dépôt important de charbon pour les nombreux bateaux à vapeur à destination du Cap, de la côte occidentale d'Afrique, des îles de la mer du Sud et retour. Presque tous les jours il arrive quelqu'un de ces steamers, aussi cette rade est singulièrement animée. Le service des passagers et des bagages est fait par de jeunes et alertes mariniers portugais à visage basané. La proue de leurs embarcations est en forme de bec recourbé comme celle des galères antiques.

Disons encore que de tous les livres qui ont paru jusqu'ici sur Madère, le plus intéressant est celui de l'infortuné Maximilien, archiduc d'Autriche, et depuis empereur du Mexique.....

A six heures du soir, tout le monde revient à bord. Toutes nos passagères rapportent de gigantesques bouquets de fleurs d'oranger, de jasmin, de magnolias, de grenadiers, de roses; pendant plusieurs jours notre salon aura l'aspect et le parfum d'une serre tropicale. Un coup de canon retentit; au même instant le *Celt* s'ébranle lentement d'abord, puis en accélérant peu à peu sa marche vers le sud. Les maisons, les clochers de Funchal plongent successivement dans la mer; les vertes collines, les brunes montagnes disparaissent à leur tour, des flocons de nuages blancs, flottant à l'horizon, marquent encore la place de l'île, disparue comme un beau rêve.....

3 janvier. — Dans la soirée, nous passons à la hauteur des Canaries; une jolie brise de nord-est met à la crête de chaque flot un blanc panache d'écume. Grâce à ce vent favorable, le *Celt* marche à la voile en même temps qu'à la vapeur. Du côté

de l'ouest nous apercevons, à 6 milles de distance, les rives verdoyantes de Palma, illuminées par un splendide coucher de soleil. Nous naviguons dans ces heureuses latitudes, où les tempêtes sont inconnues. Tout le monde à bord ressent l'heureuse influence du beau temps; nos dames, désormais familiarisées avec la mer, font un assaut de toilettes pour l'heure du dîner; on cause, on fait de la musique, on danse tous les soirs, et souvent jusqu'à une heure très avancée. Seulement, quand nous avons atteint le huitième degré de latitude sud, notre bon vent du nord-est nous quitte, et fait place à une bonne brise de sud-ouest qui nous force de replier nos voiles. Mais le temps est toujours superbe; décidément Adamastor se range, ou il était de bonne humeur ce jour-là!

28 janvier. — Dans la matinée, nous voyons sur notre gauche la côte africaine. C'est une rive basse, sablonneuse, parsemée de broussailles d'un vert grisâtre. A onze heures du matin, nous entrons à toute vapeur et nous jetons l'ancre dans la baie de la Table, après trente-quatre jours de navigation.....

Précisément en face de nous, s'élève la majestueuse montagne de ce nom, haute de 3,582 pieds, flanquée à l'est (à notre gauche par conséquent) du pic du Diable, qui n'est guère moins élevé (3,376 p.); à l'ouest, des deux cimes ondulées, auxquelles leur forme a fait donner le nom de « tête et croupe du Lion ». Celle du mont de la Table justifie bien cette dénomination; c'est une longue plate-forme ou terrasse à pic qui se développe en ligne horizontale, se relevant seulement un peu à son extrémité. Placée

au nord-nord-ouest de la Table, la ville du Cap prolonge jusqu'aux premières pentes du pic du Diable ses nombreuses maisonnettes entourées de jardins. Je dis ses maisonnettes, car le Cap ne possède aucune construction considérable, sauf l'hôtel du gouvernement, quelques églises, le musée et la caserne. La rade est parfaitement abritée des vents du nord et du nord-ouest, mais nullement de ceux du sud-est, qui y arrivent si violemment à travers les montagnes, que naguère encore, quand ces vents faisaient rage, les navires étaient obligés de lever l'ancre et de gagner la pleine mer pour se mettre en sûreté. Il n'en est plus de même aujourd'hui, grâce à la construction récente des docks du *Prince Alfred*, dont la majeure partie a dû être creusée dans le roc.

Les touristes trouvent au Cap de nombreux spécimens des races et des types les plus divers : Malais, Nègres, Cafres, Hottentots, Européens de toutes les nations ; là comme partout, la race juive a de nombreux représentants dans le commerce. Tout ce monde trafique librement ensemble ; mais, en dehors des affaires, les Européens et leurs descendants tiennent fort à distance les gens de couleur. Les deux langues dominantes sont, naturellement, l'anglais et le hollandais.

Le Cap a présentement (en 1869) quelque chose comme 28,000 habitants. C'est là que réside le gouverneur, et que se réunit le parlement colonial. Cette ville possède une bibliothèque de 40,000 volumes, un jardin botanique, et le célèbre Observatoire fondé par Herschel. Les sociétés savantes y foisonnent : société pour le progrès de la littérature

et de la civilisation ; société agricole, société pour la propagation du christianisme, sociétés musicales, etc.

La situation du Cap est pittoresque au plus haut degré. Un chemin de fer de banlieue relie présentement la ville à plusieurs villages, dont le plus agréable est celui de Pool, ombragé de chênes magnifiques, et dont tout le territoire est planté de vignobles. Les pentes de la montagne de la Table, moins escarpées de ce côté-là, sont couvertes d'arbres verts : tous les chemins carrossables de la colonie sont d'ailleurs garnis d'arbres aujourd'hui en pleine venue, et les équipages circulent partout dans des tunnels de verdure. Enfin, les jardins réunissent la végétation des tropiques à celle des climats tempérés.

Comme elles sont belles, les nuits du Cap, quand la lune éclaire en plein les gigantesques bastions du mont de la Table, en même temps qu'elle argente au loin de ses reflets les vagues, dont le doux murmure se mêle aux soupirs de la brise dans les feuilles! En contemplant ce magnifique spectacle, on oublie souvent que c'est là un coin de cette Afrique, le mystérieux et sinistre pays des fauves et aussi des hommes les plus féroces. Ou si l'on s'en souvient, ce contraste est un nouveau plaisir!

Vers neuf heures du matin, la ville se réveille. Les principaux négociants, magistrats, employés civils et militaires, arrivent de campagne par le chemin de fer. L'agitation matinale n'est pas moindre sur le quai, où débarquent les pêcheurs avec leur butin de la nuit ; sur la rade, à bord des nombreux navires anglais, français, allemands, américains,

hollandais, dont les pavillons ondulent au souffle de la brise. On entend le sifflet des commandants, le bruit des tambours et des fifres; on voit reluire au-dessus des murailles de bord les baïonnettes des sentinelles ; monter, descendre, s'agiter parmi les mâts, les vergues, les cordages, la fourmilière des matelots. Pendant toute la journée, jusqu'au coup de canon du soir, les embarcations circulent incessamment de la rade au quai, et *vice versâ ;* celles-ci portent les marchandises à terre, celles-là rapportent à bord du charbon, des comestibles de toute espèce.....

L'animation est au comble le samedi, car c'est ce jour-là qu'ont lieu les ventes aux enchères sur la place d'armes. Les marchandises y sont amenées et enlevées sur ces grands chariots à douze ou quatorze bœufs, qui donnent une physionomie si particulière aux villes et bourgades de l'Afrique du Sud. Le contraste n'en est que plus complet avec le calme absolu du lendemain ; car nous sommes ici en terre anglaise, et l'on n'y badine pas sur l'observation du repos dominical. Ce jour-là, il ne circule dans les rues que quelques policemens et des hommes de couleur. Le soir surtout, la ville a l'air morte ; le mont de la Table, son gigantesque voisin, semble lui faire la veillée funèbre en compagnie de la Lune.

Un mot maintenant sur nos affaires personnelles.

Cette fois, je ne faisais que toucher barre au Cap, dont les environs trop civilisés n'offrent plus aucun intérêt cynégétique. Il n'en était pas ainsi du temps de Kolben, le célèbre voyageur hollandais (1713) ! Alors les antilopes, les lions, les éléphants foison-

naient dans la banlieue du Cap ! Aujourd'hui il faut faire des centaines de lieues dans les terres, pour retrouver les émotions qu'on avait jadis à sa porte, et souvent plus vives qu'on n'eût voulu. Si les fauves ainsi traqués et refoulés étaient capables de raisonnement, ils se diraient sans doute que de toutes les bêtes, la plus cruelle, c'est l'homme. Il est certain que, quand il s'y met, peu d'animaux féroces peuvent soutenir la comparaison.

En débarquant, nous apprenons une fâcheuse nouvelle, surtout pour mon ami Hübner. Les gîtes du Tati ne donnent pas des résultats aussi satisfaisants qu'on l'espérait. Là aussi, l'or serait-il une chimère ? N'importe, mieux vaut y aller voir que de le croire ! Donc, nous ne restons au Cap que le temps strictement nécessaire pour remettre nos lettres de crédit, faire quelques courses et visites indispensables ; et le 2 février, nous nous rembarquons sur le paquebot *Natal*, à destination de Port-Durban. Ce supplément de traversée de six jours nous épargne un détour d'au moins 800 kilomètres par terre, à travers le désert de Karoo et le pays des Bushmen ou Boschimans, pour gagner les régions giboyeuses de l'Afrique australe.

CHAPITRE II

A bord du *Natal* (2-8 février). — J'y retrouve quelques passagers du *Celt*. — Port-Élisabeth. — Aspect du littoral africain pendant la traversée. — Euphorbes, champs de cannes à sucre. — Le port de Durban. — Le capitaine Hagedorn. — La ville et le territoire du Natal. — Productions, cours d'eau. — Cafres nomades. — Commencements de cette colonie. Historique des Zoulous, depuis le conquérant Chaka jusqu'à son petit-fils Ketchwayo aujourd'hui régnant.

L'aspect de la côte africaine, en quittant la rade du Cap, est singulièrement pittoresque. Green-Point avec ses jolies villas, que domine, gigantesque et farouche, la *Tête-de-Lion ;* puis des falaises à pic, incessamment battues par les vagues écumantes ; au sud et à l'ouest, l'Océan à perte de vue ; au nord-est enfin, *la Table* émergeant des nuages ; tout cela compose un panorama sauvage, romantique, qui laisse une impression ineffaçable.

Nous retrouvons à bord du *Natal* quelques-unes de nos anciennes connaissances du *Celt ;* notamment deux nouveaux mariés australiens qui achevaient un petit voyage de noces autour du monde. Il ne leur restait plus, pour achever leur pérégrination, qu'à franchir la légère distance qui sépare Port-Natal de Melbourne.....

Après avoir doublé le cap des Aiguilles, nous faisons route dans la direction de l'est-nord-est, et ne revoyons la côte qu'en arrivant à Port-Élisabeth, dans la baie d'Algoa.

L'illustre Diaz est le premier navigateur européen qui ait débarqué sur cette plage, où il érigea une croix (1487).

Le *Natal* faisant escale à Port-Élisabeth pour trente-six heures, nous descendons en ville, et y recevons la plus cordiale hospitalité. Fondée en 1826, après la soumission définitive des Cafres, cette ville semble appelée à un grand avenir. C'est en effet le port d'embarquement auquel peuvent arriver relativement avec le plus de facilité les produits de l'intérieur ; laines, pelleteries, ivoire, plumes d'autruche, et aussi les diamants recueillis sur les bords du Vaal, article qui semble devoir prendre une grande importance. Aussi cette localité est déjà reliée au Cap par un fil électrique, à l'Angleterre par un service spécial de paquebots. Ces avantages, il est vrai, sont balancés par deux inconvénients majeurs : la stérilité incorrigible de la région environnante (le désert de Karoo, qui commence aux dernières maisons), et le peu de sûreté du port, quand le vent souffle avec violence de l'est ou du sud-est. Lorsqu'une prochaine saute de vent dans cette direction paraît probable, on tire le canon pour avertir les bâtiments de se réfugier au large.

Port-Élisabeth ne se compose que d'une seule et longue rue qui suit tous les contours de la baie. La population est composée d'Anglais, d'Écossais, d'Allemands, et, bien entendu, d'israélites. Port-Élisabeth possédait déjà deux églises, l'une catholique,

l'autre protestante, de vastes et solides docks de marchandises, et même un cercle avec cabinet de lecture. Bloqués sur cette étroite plage entre l'Océan et le désert, les habitants luttent héroïquement contre ces deux ennemis. Du côté de la terre, ils sont parvenus à créer un délicieux jardin, vraie serre tropicale en plein air, orné de bassins et d'eaux jaillissantes qui semblent narguer les sables embrasés du Karoo. Du côté de la mer, ils ont construit à grands frais une énorme estacade à laquelle les tempêtes livrent de rudes assauts. En février 1869, la partie la plus saillante de cet ouvrage n'était qu'un monceau de débris.

5 février. — Départ de Port-Élisabeth. Dans la soirée, par un clair de lune superbe, nous faisons route dans le nord-nord-est, en longeant le rivage de très près. Paysages variés et d'une beauté remarquable. nous côtoyons une série de collines tantôt boisées, tantôt couvertes d'une herbe épaisse où les Cafres nomades font paître leurs bestiaux. Parfois s'ouvre une gorge rocheuse d'où débouche un torrent qui tombe en cascade dans la mer. Nous apercevons aussi de temps à autre des villages indigènes, avec leurs huttes en forme de ruches ; les femmes travaillent dans les cultures de maïs et de doura, ou se traînent surchargées d'énormes fagots, tandis que les hommes, nonchalamment étendus, sommeillent, fument ou pérorent entre eux. Nulle part peut-être la condition du sexe faible (impossible ici de dire le beau sexe !) n'est aussi pénible qu'en Cafrerie. Il est fâcheux qu'on ne puisse pas envoyer là en quarantaine quelques-uns des jolis despotes femelles du monde et du demi-monde civilisé.

Le soir, cette partie du littoral africain prend un aspect grandiose. L'océan Indien revêt alors une teinte bleu foncé qu'on ne retrouve dans aucune autre partie du monde, et borde les rochers d'une frange d'écume ; longue ligne d'un blanc de neige nettement découpée, qu'on suit jusque dans les plus lointaines profondeurs de l'horizon. Et quels couchers de soleil splendides, invraisemblables!

Nous passons devant l'embouchure du « fleuve des Buffles », l'*Oumzinyati* des Zoulous. A cette hauteur, la mer est des plus poissonneuses ; avec le moindre appât, on prend, jusque dans le sillage du bateau, des pièces pesant vingt et vingt-cinq livres.

En approchant de la baie de Natal, on commence à voir de ces cactus arborescents, de ces euphorbes gigantesques qui donnent un caractère *sui generis* aux sites africains. Puis des champs de cannes à sucre, oscillant sous la brise, annonçent que nous approchons d'un des postes avancés de la civilisation.

Le 8, au point du jour, nous sommes en vue du promontoire escarpé qui se dresse du côté du sud, à l'entrée du port de Durban. Le phare érigé sur cette hauteur est d'un effet imposant. La chaîne de collines boisées qui se relie à ce cap et se prolonge dans l'ouest était encore, il n'y a pas plus de vingt ans, habitée par des éléphants, dont on voit encore des traces.

C'est le 25 décembre 1497 que Gama reconnut, non pas précisément ce port, mais les côtes de la terre de Natal. Il est probable que la « Terre de Natal » de ces premiers navigateurs portugais doit

être cherchée au sud de l'établissement anglais actuel, car on voit figurer sous ce nom, dans les anciennes cartes, deux hauts promontoires qui se trouvent en effet au sud de Durban, entre le 31e et le 32e degré; et les habitants de cette région ont conservé l'usage d'incendier périodiquement leurs grandes herbes, usage qui avait fait donner par les Portugais le nom de *Terra di Fumo* à cette partie du littoral africain.

En 1683, un bâtiment anglais fit naufrage près de la baie de Lagoa. L'équipage (80 hommes) parvint à atteindre le rivage et arriva heureusement au Cap en suivant la côte. Trois ans après, le navire hollandais le *Stavenisse* périt dans la baie même ; il n'en réchappa que quatre Anglais et un Français qui gagnèrent aussi la terre et furent recueillis plusieurs mois après par un autre bâtiment hollandais. Ils vantèrent fort le climat et la fertilité de l'endroit où ils avaient séjourné, et les Hollandais y fondèrent en 1721 un établissement abandonné presque aussitôt. Enfin, en 1823, le lieutenant Farewell, de la marine anglaise, visita cette contrée dans un voyage d'exploration, et en remporta une impression si favorable qu'il résolut d'y fonder une colonie. Il mit promptement cette idée à exécution, et c'est ainsi que Port-Durban a commencé. Ce port a exactement la forme d'une gourde, dont l'entrée figure le goulot.

A trois heures de l'après-midi, nous arrivons à la barre, qui rend l'entrée absolument inaccessible, à marée basse, aux navires d'un fort tirant d'eau. Quelques heures plus tard, nous franchissons gaillardement cet obstacle, de conserve avec un navire

à voiles venant de Londres. Cette fois notre voyage maritime est fini, bien fini, à notre grande satisfaction, à celle plus grande encore de mes deux quadrupèdes, qui témoignent de leur joie par des gambades et des aboiements interminables.

Port-Durban est et restera longtemps sans doute le point de départ de ces grandes parties de chasse, caravanes cynégétiques qui durent des années entières. C'est là qu'on peut le plus facilement se procurer un personnel suffisant de traqueurs et de rabatteurs indigènes. C'est aussi de ce point qu'on gagne le plus aisément la région limitrophe des cultures les plus avancées, que n'ont pas encore désertée les grands fauves.

En débarquant, nous avons à subir, pour nos fusils et nos munitions, une visite minutieuse de la douane. Chaque arme à feu paye un droit d'entrée d'une livre sterling, et reçoit un numéro d'ordre sous lequel elle est inscrite sous le nom du propriétaire. Cette mesure a été prise pour empêcher la contrebande des armes de guerre dans l'intérieur de l'Afrique. Elle n'a eu d'autre résultat que de déplacer ce commerce qui se fait maintenant sur une grande échelle par la baie de Lagoa et le fleuve Oranje. Quelques mois plus tard, je rencontrai, entre le Limpopo et le Zambèze, des tribus entières armées de fusils des modèles les plus récents. L'*auri sacra fames* fait merveille en Afrique aussi bien qu'en Asie, où des trafiquants anglais vont vendre des fusils et des canons aux pirates malais.

Nous nous installons à l'hôtel Royal, fort bien tenu par M. Sampson, et où j'avais logé déjà en 1866. J'y

fais une rencontre des plus surprenantes. Le patron de la chaloupe de débarquement m'avait bien raconté qu'un capitaine allemand, dont le navire avait brûlé en pleine mer, était arrivé la veille sur un transport anglais ; — il me l'avait même nommé, mais ce nom, prononcé d'une façon défectueuse, n'avait évoqué en moi aucun souvenir. Je ne songeais plus même à cette histoire quand, à l'heure de la table d'hôte, je vois entrer dans le *dining-room* un marin que je reconnais de suite pour un compatriote ; doublement compatriote, un Allemand de Bremen, le capitaine Hagedorn ; — c'était lui le naufragé ! Que de souvenirs éveillait en moi cette rencontre ! Vingt et un ans auparavant, en décembre 1848, — j'avais fait avec Hagedorn mon premier voyage par mer, celui de Bremen à Baltimore sur la *Francesca*. Voilà de ces choses qui jamais ne s'oublient, le premier départ de la maison paternelle ; la première grande traversée maritime ; — d'autant que celle-là avait été des plus laborieuses. Depuis ce temps, Hagedorn et moi, nous avions terriblement navigué sans jamais nous rencontrer. Et voilà qu'au bout de vingt et un ans nous nous retrouvions, lui naufragé, moi chasseur, dans une petite anse africaine où jamais un des nombreux navires de notre ville natale n'avait jeté l'ancre !

En causant avec Hagedorn, j'appris quelque chose qui m'étonna encore davantage. Il avait pour premier pilote sur son bâtiment un nommé Hugues Walter, mon ancien camarade à l'école de pilotage de Bremen. Ce navire, nommé *l'Adèle*, était chargé de charbon à destination de Rangoon (péninsule transgangétique) : le feu avait pris à la cargaison,

en pleine mer des Indes. L'équipage s'était échappé dans trois chaloupes non pontées, commandées par le capitaine Walter et l'autre pilote. Dès la première nuit, les embarcations se séparèrent dans l'obscurité, et Hagedron n'avait plus entendu parler des deux autres; après douze jours de navigation à l'aventure il avait eu la chance de rencontrer un navire à voiles, faisant route pour l'Europe.

Vingt mois plus tard, en revenant de mon excursion au Zambèze, je trouvai à Port-Durban une lettre de ma sœur, qui me donnait des nouvelles de Walter. Après une traversée de vingt-six jours et de 1600 lieues marines sur sa frêle coquille de noix, il était arrivé avec ses compagnons en vue de Padang (Sumatra), à demi mort de faim et d'épuisement. Il y aurait un beau livre à faire sur un tel trajet, malheureusement les hommes capables de semblables tours de force ne savent ou ne daignent pas écrire. Quant à la troisième embarcation, on n'en a plus jamais entendu parler; et il faut encore s'estimer heureux que l'abîme se soit contenté de cette unique proie!

Durban, ville de 7 à 8,000 âmes, est à 4 milles du port. On franchit cette distance au moyen d'un chemin de fer, aujourd'hui prolongé jusqu'à Maritzbourg, chef-lieu de l'État de Natal. Les prinpaux articles d'exportation sont le sucre, le café, la laine, les plumes d'autruche, les pelleteries et l'*arrow-root*. Mais la barre à l'entrée du port est un grave obstacle au développement des affaires. La ville se compose d'une longue et large avenue, bordée de constructions de style néo-grec, dont les balcons en saillie, les vérandas et les plantations

tempèrent néanmoins l'aspect disgracieux. Dans cette localité et les suivantes, il a fallu faire les rues extrêmement larges, afin que les chariots à bœufs aient l'espace nécessaire pour tourner... Les premières cases, édifiées en 1823, couvraient une partie de la place du Marché actuelle; cet espace, berceau de la colonie, est présentement entouré d'une grille et transformé en parc.

Les montagnes boisées qui s'élèvent immédiatement derrière Durban offrent de délicieuses promenades le matin et le soir ; aux heures où souffle la brise, chargée de senteurs balsamiques.

Les habitants sont très affables pour les étrangers, mais très divisés entre eux par les querelles religieuses. Il y a là des spécimens de la plupart des coteries les plus dissidentes et les plus fanatiques du protestantisme : presbytériens, anglicans, méthodistes, baptistes, etc. Toutes ces sectes ennemies en présence restent sur leurs positions, et rivalisent naturellement d'exactitude dans l'accomplissement des devoirs religieux. Outre les longs prêches du dimanche, il y a des *prayer meetings* quotidiens avec accompagnement de sonneries interminables. Si le bonheur dans l'autre monde dépendait uniquement de l'observance méticuleuse des pratiques extérieures dans celui-ci, les habitants de cette ville auraient droit aux loges de premier rang en paradis! Par malheur ils semblent ignorer le précepte essentiel de la charité chrétienne. Tous ces sectaires se détestent et se déchirent entre eux; ils ne parviennent à s'entendre qu'au sujet de l'ale et du cognac, que tous tiennent en estime singulière. J'ai remarqué aussi, en soldant mes comptes

de maître d'hôtel et de fournisseurs, que les grandes préoccupations théologiques des Durbanais ne leur faisaient pas oublier leurs petits intérêts matériels.

Cette ville est reliée au Cap par un service de paquebots bi-mensuel. Elle était aussi en communication régulière avec Hambourg, ainsi que les autres établissements de la côte sud-est, par un paquebot nommé *Bismark!* Mais ce Bismark-là n'a pas eu de chance; il a péri dans un naufrage, et n'était pas encore remplacé en 1875.

L'État de Natal occupe un espace long d'environ 150 lieues marines sur le littoral africain. Il est séparé, au sud, de la Cafrerie anglaise par l'Umtomfuna; au nord, du pays des Zoulous par la Tugela, la principale rivière de cette région. Il est, de plus, arrosé par un grand nombre de cours d'eau qui prennent leur source, comme les précédents, dans la chaîne des *Khalambas* ou « monts du Dragon ». L'un des plus considérables est celui qui vient se jeter dans la mer à Durban même, l'*Oumgeni*, large à son embouchure de plus de 600 pieds. Un beau pont en fer, construit sur cette rivière, ayant été emporté dans un débordement, on l'avait provisoirement remplacé par une modeste passerelle.

Les monts du Dragon, dont quelques-uns atteignent l'altitude de 10,000 pieds anglais, forment la limite du Natal, du sud-ouest au nord-ouest. C'est du revers opposé de cette chaîne que descend vers l'océan Atlantique l'Oranje, le plus grand fleuve de l'Afrique du Sud.

Depuis la base de ces montagnes jusqu'au bord

de la mer, le Natal se subdivise en trois étages de terrasses ou plateaux irréguliers, aux altitudes moyennes de 4,000, 2,000, et 800 pieds. Le plateau inférieur domine immédiatement le littoral, où l'on trouve toutes les cultures et tous les arbres à fruit des tropiques.

La température varie dans des proportions bien plus considérables que les différences d'altitude ne semblent le comporter. Les mois les plus froids sont ceux d'avril à septembre; mais à cette époque il fait encore très chaud au bord de la mer, tandis que sur les plateaux supérieurs, il gèle à glace presque toutes les nuits.

Les habitants de Natal ont souvent à souffrir l'été, et même quelquefois l'hiver, des brûlantes atteintes du sirocco, vent impétueux du nord-ouest. Sous l'action de ces brises ardentes qui viennent du désert, les meubles craquent bruyamment, et souvent se brisent tout à fait. Heureusement ces rafales embrasées sont aussi courtes que violentes. D'après les observations météorologiques faites à Durban, le sirocco n'avait jamais duré une heure de suite, depuis 1850 jusqu'en 1869.

Il n'y a pas de forêts proprement dites dans ce pays, mais on y trouve un grand nombre d'arbres intéressants par leur feuillage et leurs fleurs. Parmi ceux qui produisent le plus bel effet, il faut citer les acacias et les mimosas, remarquables par la projection horizontale de leurs branches en forme de parasol; l'*Erythrina* ou arbre des Cafres, dont les grandes fleurs écarlates attendent l'hiver pour s'épanouir. On remarque souvent, dans le Natal, comme dans toute l'Afrique du Sud, de ces mimosas

nains à grosses épines dont les colons font des haies de défense, et auxquels ils ont donné un nom significatif : *Wacht en bitje*, « attends un peu! »

L'undes arbres les plus utiles est le *Taxus elongata*, dont le bois, de couleur jaune, solide et léger, est employé dans la charpente et dans la fabrication des meubles. Cet arbre a parfois quatre pieds de diamètre, et quarante pieds de hauteur sans branches. Une autre variété de conifère de première grandeur, d'un bois plus lourd, plus résistant à l'humidité, est connu sous le nom de *Sneeze Wood*, arbre à éternuer, parce que ses esquilles fraîches exhalent une forte odeur de tabac à priser. Cet arbre a la propriété de brûler très lentement. Quand on y met le feu, il flambe comme une torche gigantesque, et met plusieurs semaines à se consumer. On peut citer encore le bois de fer, l'ébénier, le laurier fétide (*Laurus bullata*), qui s'emploie pour le charronnage, et répand une odeur désagréable quand on le travaille, etc.

La flore est particulièrement riche en amaryllis, en liliacées, en variétés innombrables de glaïeuls, parmi lesquelles la couleur rouge domine. La plus belle de ces plantes m'a paru être l'amaryllis *Belladonna* ou *Natal Lilly*, à énormes fleurs rouges et lilas, et dont la tige svelte est haute de trois à quatre pieds. Dans l'ensemble de cette végétation et de cette floraison tropicales, si remarquables par le développement exubérant des formes, la vivacité et l'opposition tranchée des couleurs, on retrouve comme un reflet des splendeurs violentes du ciel africain.

C'est à la fin de la saison sèche, dans les derniers

jours de septembre, que les Cafres et même les cultivateurs européens mettent le feu aux herbes, suivant l'usage immémorial. Quand vient le soir, c'est un coup d'œil bien pittoresque que celui de ces flammes courant au gré de la brise sur les pentes des montagnes, et illuminant toute la contrée *a giorno!* Par contre, l'aspect de ces campagnes est lugubre quand l'incendie a fait son œuvre : d'immenses espaces semblent couverts d'un drap mortuaire. Mais ce deuil ne dure qu'un moment; aux premières pluies, on voit renaître de ces cendres fécondes la verdure et les fleurs.

Les deux monarques des forêts africaines, le lion et l'éléphant, ont disparu depuis longtemps du Natal. Les derniers éléphants ont été tués dans les environs de Durban en 1849 et 50, par deux chasseurs qui vivaient encore en 1870. Cependant les amateurs de fauves ne sont pas absolument frustrés. On rencontre encore quelquefois des lions dans la région des sources de la Tugela. Les léopards sont toujours nombreux sur le plateau supérieur qui confine aux monts Khalambas, et y font rude guerre au bétail. On y trouve plusieurs grandes espèces d'antilopes, notamment l'élan (*Boselephus oreas*), et l'antilope *koudou* aux longues cornes en spirales (*Strespiceros capensis*). Quant aux espèces naines, ces animaux aussi charmants qu'inoffensifs sont répandus dans toute la colonie.

En fait d'autruches, il n'y en a plus que d'apprivoisées. Mais on voit une foule d'oiseaux du plus riche plumage, comme la *veuve du paradis*, la *veuve royale;* des loriots bleus ou gris, gros comme des ramiers; des pintades; des francolins;

plusieurs variétés de pigeons, d'oiseaux aquatiques; des perdrix, notamment une espèce très grande, armée d'éperons, et dont le plumage ressemble à celui du faisan; et le fameux *Cuculus indicator*, qui conduit aux ruches le voyageur affamé.

Les amateurs d'entomologie ont aussi de quoi se satisfaire amplement dans cette contrée, où foisonnent des insectes de formes bizarres, et parés des plus riches couleurs. Les papillons toutefois, bien que fort beaux, ne valent pas ceux de l'Inde. La terre de Natal est infestée, comme une bonne partie de l'Afrique, de ces fourmis blanches ou termites; rongeurs infatigables qui creusent des tunnels dans les bois les plus durs, et détruisent à la longue les meubles, les maisons et jusqu'aux roues massives des chariots. Leurs tanières, buttes de forme conique, ont jusqu'à cinq et six pieds de haut. Elles sont faites d'une espèce de conglomérat, dans lequel il entre du sable, de l'argile et de la paille broyée par les mandibules puissantes de ces insectes. Les habitants du pays emploient les débris de ces fourmilières dans les fondations des maisons et des murs. Un ennemi plus tenace encore et plus redoutable que ces fourmis socialistes est une espèce de *tique*, très abondante sur le littoral. Gros à peine comme une tête d'épingle, ce moucheron suceur de sang attaque le bétail, les enfants et même les hommes. Il s'insinue sous la peau, pénètre dans la chair, et finit par produire une tumeur bleuâtre deux fois grosse comme un pois. On rencontre parfois des chevaux, des bœufs, défigurés et même aveuglés par ces abominables

insectes, qui s'attaquent de préférence aux oreilles et aux yeux.

Les serpents aussi sont nombreux dans ce paradis. Le plus dangereux est une espèce de cobra nommé *mhamba* dans le pays, long de sept à huit pieds, et dont il existe deux variétés: l'une grise, l'autre noire. Cet ophidien, dont la morsure est mortelle, est de plus très agile et fort irritable; on en a vu poursuivre pendant plus d'un mille des cavaliers qui avaient passé près d'eux. Il ne sort que la nuit, excepté dans la saison des pluies, où l'on en rencontre fréquemment, lovés dans l'herbe, au soleil. Une autre espèce non moins venimeuse est une sorte de serpent souffleur (*Puffnatter*), moins redouté toutefois que le mhamba, parce qu'il est moins leste et plus facile à tuer. Il se tient d'habitude très près des habitations, guette les rats et les souris dont il est très friand. J'en ai rencontré partout dans mon excursion, depuis la terre de Natal jusqu'au Zambèze. Il existe aussi une espèce beaucoup plus grande, mais tout à fait inoffensive et même utile. C'est le python, long de seize à dix-huit pieds, qui rend les mêmes services que nos chats, dans de plus grandes proportions, en détruisant d'énormes quantités de rats et de souris dans les plantations de cannes à sucre.

Le climat du Natal et des autres établissements de la côte orientale de l'Afrique du Sud est un des plus sains du monde. D'après les documents officiels, la mortalité pour les troupes européennes n'y dépasse pas 9 hommes par an sur 1,000; tandis qu'elle est déjà de 13 au Cap, de 16 à Malte et au Canada, de 25 à Sainte-Hélène, de 28 aux

Bermudes, de 48 à Madras, de 78 en moyenne dans tout l'empire des Indes, de 121 à la Jamaïque, de 480 sur 1000 à Sierra-Leone!

Les peuplades cafres qui habitent au sud du Natal (Amakosas et autres) étaient naguère sujets des puissants Amazoulous ou Zoulous; ils sont maintenant sous la protection de la Grande-Bretagne. Ce mot Cafre (*Kaffir*) est d'origine arabe, et signifie infidèle. Au sud-ouest du Natal sont les Basutos, dont le chef Mochesh, « le vieillard de la montagne », comme l'appelaient les colons, a longtemps guerroyé contre eux. Mais, depuis la prise de sa forteresse naturelle, *Thaba Bosigo* (1868), il paraît avoir renoncé à la lutte. Enfin, au nord de la colonie, de l'autre côté de la Tugela, nous trouvons les Zoulous, la race la plus intelligente et la plus belliqueuse de l'Afrique australe, depuis le Cap jusqu'au Zambèze. Sans l'intervention des Européens, les Zoulous seraient probablement aujourd'hui les maîtres de cet immense territoire.

Ce peuple était à peine connu avant le commencement du présent siècle, et alors ce n'était encore qu'une peuplade. *Senzagakomo* est le premier de ses chefs dont le nom soit venu jusqu'à nous. Un de ses nombreux fils, dont il avait pris la mère en grippe, fut chassé avec elle au désert, comme Ismaël et Agar. Après avoir erré quelque temps, tous deux furent reçus par Dingiswayo, chef de la tribu alors puissante des Umtetuas. Grâce à sa protection, le jeune fugitif recueillit plus tard l'héritage de son père.

Ce nouvel Ismaël était ce fameux Chaka, qui faillit être l'Alexandre ou le Timour de l'Afrique du Sud.

Quelques années après, dans une guerre entreprise contre un ennemi commun par les Umtetuas et les Zoulous, Dingiswayo ayant été tué dans le combat, Chaka prit le commandement en chef et remporta une victoire complète, à la suite de laquelle il fut proclamé roi des deux nations, le défunt n'ayant pas, dit-on, laissé d'héritiers.

Chaka était grand guerrier, et savait au besoin allier la ruse à l'audace. Par force ou par surprise, il subjugua tour à tour tous ses voisins. Il incorpora dans son armée quelques-uns des plus braves, réduisit en esclavage les plus inoffensifs, et *supprima* le reste. Ce barbare avait une étincelle de génie militaire. Il avait imaginé de lui-même un nouvel ordre de bataille, fort semblable à la phalange macédonienne. A l'ancien mode de combattre en s'envoyant à distance de longs javelots qui le plus souvent s'égaraient en route, il substitua la lutte corps à corps avec des zagaies, plus courtes et meurtrières, faisant office d'arme blanche. En même temps, ce despote africain faisait revivre, sans s'en douter, les traditions militaires de Sparte, en décrétant la peine de mort contre quiconque reviendrait du combat sans son bouclier, ou avec une blessure au dos. Le mariage était défendu aux guerriers de ce bataillon sacré, tant qu'ils étaient jugés propres au service.

Avec ce système militaire perfectionné, Chaka était devenu en peu d'années le souverain le plus important du sud-est africain. Ses États, en dernier lieu, s'étendaient sur une longueur de 125 milles allemands, de la baie Delagoa à la rivière Saint-Jean. En 1824, il était à l'apogée de sa grandeur;

ce fut à cette époque que les fondateurs de Durban, Farewell et Fynn, obtinrent de lui l'autorisation de s'établir dans la baie.

Quatre ans plus tard, Chaka fut assassiné dans son kraal, par un de ses frères nommé Dingaan, qui naturellement prit sa place. Ce nouveau despote était homme de précaution; il invita à un grand repas les principaux guerriers, et fit égorger au dessert tous ceux qu'il soupçonnait de regretter le défunt. Les colons anglais avaient été conviés aussi à cette petite fête, mais en route ils se doutèrent du coup et parvinrent à s'échapper, poursuivis de près par les satellites du tyran, qui s'emparèrent de leurs troupeaux. Trois ans après, les circonstances étaient bien changées, car Dingaan rappela les colons; et entretint avec eux, pendant plusieurs années, les relations les plus amicales en apparence.

En 1835, d'autres colons, d'origine hollandaise, arrivèrent sur le territoire de Natal par les défilés des Khalambas. C'étaient des *Boërs*, qui émigraient pour se soustraire à la domination anglaise. Les colons de Durban accueillirent avec empressement ces nouveaux venus, comptant bien s'en faire au besoin des auxiliaires. De son côté, Dingaan avait fait d'abord aux Boërs de grandes démonstrations d'amitié. Plusieurs eurent l'imprudence de s'y fier, et d'aller sans armes lui rendre visite à son kraal. Aucun d'eux n'en revint, et aussitôt les Zoulous entrèrent dans le Natal, mettant tout à feu et à sang. Tout un campement de Boërs avec les femmes et les enfants, fut surpris et massacré non loin de la Tugela, dans une région qu'on appelle

encore, en souvenir de cette scène de carnage, le district « des Pleurs » (en holl. *Weenen*). Mais plus loin, dans le sud, ces barbares trouvèrent les autres Boërs solidement retranchés derrière leurs grands chariots, et furent repoussés avec perte. D'un autre côté, les colons anglais tentèrent une diversion sur la Tugela avec quelques centaines de Cafres du Natal qui avaient pris parti pour eux. Mais cette petite troupe fut cernée par des forces supérieures et presque entièrement détruite.

Cependant un nouveau détachement de 400 Boërs émigrants venait de déboucher des montagnes. Ils se réunirent à leurs compatriotes qui avaient repoussé les Zoulous, et, prenant à leur tour l'offensive, marchèrent sur *Umgungunhlova*, résidence ordinaire du roi. Celui-ci se tenait sur ses gardes et, cette fois encore, les blancs essuyèrent une sanglante défaite..... Mais, ayant reçu de nouveaux renforts, ils prirent enfin une revanche complète en décembre 1838, sur les bords de la rivière *Umschlatoo*. Dans cette journée mémorable, 12,000 Zoulous furent mis en déroute, avec un grand carnage, par 460 Européens. A la suite de cette victoire, les Boërs s'emparèrent de la résidence royale où leurs compatriotes avaient péri, y mirent le feu, et repassèrent la Tugela avec un grand butin.

Cependant Dingaan avait pu s'échapper; il rassemblait de nouvelles troupes, et se préparait à reprendre l'offensive. On ne lui en laissa pas le temps. Il avait un jeune frère, nommé Panda, qui avait naguère conspiré contre lui, et vivait réfugié dans le Natal avec d'autres Zoulous ennemis du roi. Les Boërs s'unirent à eux pour attaquer de nouveau

Dingaan, qui fut défait et tué (février 1840). Panda, devenu roi des Zoulous, témoigna sa reconnaissance à ses alliés blancs, en leur faisant cadeau de 36,000 têtes de bétail.

Seize ans après, une guerre civile éclata entre deux des fils de Panda, Ketchwayo et Umbolazi, à propos de la succession de leur père qu'ils se disputaient par anticipation, car Panda vivait encore. En décembre 1856, une rencontre sanglante et décisive eut lieu, sur les bords de la Tugela, entre ces deux frères ennemis. Umbolazi fut vaincu et périt dans la mêlée avec cinq autres fils de Panda; une famille nombreuse, comme on voit, mais bien désunie. La plupart des vaincus furent égorgés ou se noyèrent dans la Tugela. Tous les détails de cette affaire m'ont été contés par un colon de Durban qui s'y trouvait et aurait bien voulu être ailleurs, car il combattait du côté d'Umbolazi. Il se sauva à la nage, mais faillit être happé par un crocodile.

Après cette explication fraternelle, « l'ordre régna » chez les Zoulous. Ketchwayo fut roi de fait sous le nom de son père, auquel il a succédé sans difficulté en 1872 (1).

J'ai pensé que cet historique peu connu de la monarchie des Zoulous et des commencements laborieux de la colonie de Natal offrirait quelque intérêt au lecteur. Retournons maintenant à Durban, où se poursuivent les apprêts de ma campagne.

(1) Pour plus de détails, v. le récit spécial *chez les Zoulous*, à la fin du volume.

CHAPITRE III

Préparatifs de départ. — Mes chariots de voyage; leur structure, leur chargement. — Les bœufs d'attelage africains; maladies auxquelles ils sont sujets. — Sortie de Durban (8 mars). — Pine Town. — La Nouvelle Allemagne. — L'hôtel Murray. — Un naturaliste excentrique. — Arrivée à Peter-Maritzburg. — Le peintre Baines et ses compagnons. — La ville et ses environs. — Le parc et ses annexes. — Départ de Maritzburg (17 mars). — Les cataractes de l'Oumgeni. — Les montagnes du Dragon. — Une nuit orageuse. — La rivière des Boschimans. — Auberge-prison. — Une hôtelière venant de Smyrne. — Mon séjour forcé à Sand Spruit. — Hubner poursuit sa route. — Un nouveau Dulcamara. — Départ de Sand Spruit (18 avril). — Mynheer Krieger. — Le col de Reenan. — Les savanes. — Passage du Wilgebach. — Arrivée à Harrysmith. — Un dimanche long à passer. — Troupeaux d'animaux sauvages. — Habitations de Boërs. — Mrs. Pennefather. — Passage du Vaal (23 avril). — Les sauterelles. — Arrivée à Potchefstrom.

Nos préparatifs ont exigé un mois entier. Nous avons commencé par faire emplette, moyennant 210 l. st., de deux de ces énormes chariots de Boërs, dont le type invariable remonte aux débuts de la colonisation hollandaise. « Tout le monde s'en plaint, disait mon ami Baines; personne n'a encore rien imaginé de mieux. » C'est en effet le seul

véhicule qui puisse résister aux cahots, aux soubresauts, dans les passages de montagnes et de rivières, et même dans la traversée des plaines, où l'on éprouve des secousses dont les plus profondes ornières des plus détestables chemins d'Europe ne donnent aucune idée. Il rappelle, par ses formes massives, ces lourds et indestructibles navires hollandais, dont un spirituel écrivain français (Méry) a dit que le fond de la mer était jonché de débris d'écueils qui s'étaient brisés contre eux. A bord de ces lourdes machines, on roule comme sur une mer agitée ; mais à la longue on s'y fait.

Nos chariots, fabriqués par un des meilleurs *carrossiers* de Durban, étaient du plus grand et du plus solide modèle, et attelés chacun de quatorze bœufs, force de traction à peine suffisante dans certains endroits, comme on le verra bientôt. La confection et l'entretien des roues exigent un soin tout particulier; c'est une question de vie ou de mort pour le voyageur. Il faut que les essieux aient au moins dix-huit pouces d'épaisseur; qu'ils soient du bois le plus résistant, reliés par des cercles de fer et des clous à vis. Il n'est pas moins essentiel que le bois employé ait plusieurs années de magasin. Un appareil en bois vert, si solide qu'il fût, éclaterait comme du verre, sous l'impression des terribles sécheresses de l'intérieur du pays. Même le bois le plus excellent se fendille quelquefois pendant les traversées des déserts. Il faut avoir soin alors d'arroser fréquemment les roues d'eau salée; le sel ayant la propriété d'accaparer la faible dose d'humidité que contient cet air. En un mot, il faut toujours être armé en guerre contre le climat de

l'Afrique, autant et plus que contre ses habitants, bipèdes ou quadrupèdes.

On aurait plutôt fini d'énumérer ce dont on peut se passer dans ces arches du désert, que ce qu'il faut absolument y mettre. Il ne suffit pas d'emporter tout un arsenal d'armes et de munitions, d'outils de charronnage et de sellerie, une literie complète, batterie de cuisine *idem*, de grands approvisionnements de thé, sucre, café, vins, liqueurs, condiments variés; quantité de produits pharmaceutiques, notamment des remèdes contre la morsure des serpents, une provision de strychnine pour empoisonner les hyènes, etc. Il faut y joindre un ample assortiment de cadeaux et d'objets d'échange pour les tribus de l'intérieur, comme couvertures, cotonnades, perles de verre coloré, bagues et autres babioles en cuivre et en laiton.

Sur le devant de chacun des chariots est adapté un large siège avec son coffre. Là, vont trôner dans toute leur gloire, un long fouet à la main et une courte pipe à la bouche, nos cochers métis de Hottentots. Sachant quelques mots d'anglais, ils se considèrent comme appartenant à la plus haute aristocratie, mangent à part, et regardent du haut de leur grandeur nos engagés cafres. Ainsi que tous ceux qui ont du sang hottentot dans les veines, ce sont d'excellents conducteurs de bœufs, mais il ne faut pas leur demander autre chose! Du reste, ils ont d'eux-mêmes la plus haute opinion, et raisonnent en connaisseurs des mérites du whisky et du genièvre.

Derrière la voiture est adapté un réservoir mobile, susceptible de recevoir, au besoin, de huit à

dix gallons d'eau (40 à 45 l.). On ne le remplit que quand la nature du terrain à parcourir rend cette précaution absolument indispensable.

La vie du chasseur ne dépend pas moins du choix des bœufs d'attelage que de la solidité du véhicule. Ce choix demande aujourd'hui de plus grandes précautions que jamais, à cause d'une maladie contagieuse des poumons, qui sévit depuis plusieurs années sur les bestiaux. Le meilleur préservatif est, dit-on, l'inoculation d'une parcelle du poumon d'un bœuf mort de la maladie, dans la queue de celui qu'on veut sauvegarder. Il en résulte une inflammation plus ou moins forte, quelquefois la perte de cet appendice ; mais l'animal inoculé est désormais à l'abri de la contagion.

Enfin notre caravane est prête! Elle se compose : des chariots avec leurs conducteurs et leurs vingt-huit bœufs, plus trois de réserve ; de onze Cafres que j'ai embauchés pour traquer et rabattre le gibier, de mon domestique anglais Edwards, de Hübner et de moi ; — plus cinq chevaux de selle, et six chiens.

Le 8 mars, par une belle après-midi, l'expédition s'ébranle, et prend la route de Moritzburg. Les fouets claquent bruyamment, les chiens aboient, le chemin poudroie..... Adieu, Durban! nous ne te reverrons de longtemps ; non plus que toi, bel océan Indien aux flots de saphir!

En quittant Durban, on traverse un bois, puis la route commence à monter. Une rampe sablonneuse,

décrivant de nombreux lacets sur des pentes boisées, conduit à la première station, *Pine Town* ou village des pins. Au dernier tournant, nous nous arrêtons pour saluer encore le phare, l'embouchure de l'Oumgeni et la mer.

Les maisons de Pine Town, disséminées sur un large espace, sont entourées d'orangers et d'oliviers. Nous y remarquons aussi de belles plantations d'eucalyptus. Cet arbre, importé d'Australie, et dont la croissance est si rapide, a donné une physionomie toute nouvelle aux colonies du Natal et du Transvaal.

Dans le voisinage de Pine Town se trouve « la Nouvelle-Allemagne », établissement agricole et horticole, fondé en 1848 par des émigrants. Leur situation est des plus prospères; ce sont eux qui fournissent de légumes la population de Durban et les équipages des navires. Nous rencontrons plusieurs voitures de ces maraîchers de la Nouvelle-Allemagne conduites par de jeunes garçons nés dans le pays, mais dont le langage, les cheveux blonds et les yeux bleus rappellent encore l'origine germanique.

Nous trouvons, Hübner et moi, un gîte très convenable à l'hôtel Murray, bâti au milieu d'un grand jardin bien planté et bien entretenu. Mais nos gens font cette nuit-là leur apprentissage d'installation à l'hôtel de la belle étoile. Il y a bien un peu de lenteur et de désarroi cette première fois; les jours suivants il y aura déjà progrès, chacun comprenant qu'il est avantageux pour lui d'agir pour le mieux dans l'intérêt commun, afin d'être lui-même le mieux possible.....

Nous faisons dans cet endroit la connaissance d'un compatriote nommé Quenzius, savant botaniste et naturaliste, établi là depuis longtemps. Son jardin était une vraie forêt vierge, sa maison un capharnaüm où la science avait un faux air de sorcellerie. C'était un fouillis inextricable d'herbiers, de bocaux, de bipèdes et quadrupèdes empaillés. Il collectionnait surtout avec frénésie toutes les variétés de papillons, de scarabées, de chauves-souris et de serpents. Un jeune python vivant, de taille déjà respectable, semblait le *genius loci*. Le savant se démenait au milieu de ce chaos, assisté de quelques jeunes Cafres qui lui servaient de préparateurs, et l'accompagnaient dans ses excursions diurnes et nocturnes. Avec ses cheveux hérissés, sa longue barbe grisonnante, il aurait pu passer pour le docteur Faust avant la métamorphose...

Après quatre journées de marche dans un pays riant et fertile, nous arrivons le 13 au soir à Peter-Maritzbourg ou Maritzbourg, chef-lieu de la colonie de Natal, où nous organisons notre campement sur la place du marché. Deux jours après, arrive également avec deux chariots le peintre Baines, se rendant avec d'autres Anglais aux mines d'or du Tati. On se souvient qu'il s'était embarqué avec nous sur l'*Asia*. Mais il était resté fidèle à ce malencontreux bateau, et n'avait pas eu lieu de s'en applaudir. Cependant, après avoir manqué encore une fois périr dans la baie de Biscaye, l'*Asia* avait fini par arriver au Cap, mais seulement huit jours après notre *Celt* parti d'Angleterre dix jours après lui !

Peter-Maritzbourg est ainsi appelé du nom de

deux des premiers Boërs venus des bords de l'Oranje dans la terre de Natal, et qui, trouvant la place de leur goût, en expulsèrent sans façon une tribu indigène. Cette ville est située à un peu plus de 1,000 pieds d'altitude, sur un contrefort du plateau central, auquel confinent, d'un côté, de hautes collines boisées, de l'autre une région fort accidentée qu'arrose l'*Oumsidousi*, cours d'eau torrentiel. Ce paysage est encadré dans un horizon lointain de cimes plus hautes, parmi lesquelles on reconnaît, du côté de l'ouest, la montagne de la Table. La superficie du *comté* de Maritzbourg est évaluée à deux millions d'acres; le terrain, copieusement arrosé, est d'une fertilité prodigieuse en fruits, céréales, légumes, etc. La population de la ville était, en 1869, d'environ 11,000 âmes, et s'accroissait rapidement. Depuis plusieurs années déjà, cette localité était reliée à Durban par un fil électrique, au grand ébahissement des indigènes, qui nommaient cet appareil *tagate* (œuvre de sorciers). C'est ainsi qu'ils désignent tout ce qu'ils ne comprennent pas.

Maritzbourg est le principal marché d'échange entre les marchandises d'Europe et les produits de l'intérieur. C'est là que les Boërs et les indigènes du Transvaal et de l'Oranje viennent échanger leurs denrées et les produits de leur chasse contre les inévitables cotonnades, les confections à la dernière mode, la parfumerie, les instruments de musique et notamment les pianos, car la musique est cultivée jusqu'aux frontières du désert. Meyerbeer, Verdi, et même MM. Offenbach et Lecocq, ont leurs fanatiques parmi les chasseurs de lions et de rhinocéros.

Cette ville possède un des plus beaux parcs dans le style paysager que j'aie jamais vus. On y voit croître et s'épanouir en toute liberté les plus splendides produits de la végétation tropicale. Le bambou de l'Inde, l'aloès du Mexique, les groupes d'eucalyptus, les plus belles espèces de conifères et de mimosas d'Australie y alternent avec des corbeilles de magnifiques fleurs d'Afrique, notamment des *strelitzias* à longs épis panachés de jaune, de pourpre et de bleu, plantes, dont quelques variétés (*augusta*, *gigantea*, etc.) ont des feuilles longues de plus de deux mètres. Ce parc, l'une des merveilles du genre, a plus d'un demi-mille anglais de tour, avec des allées parfaitement entretenues, pour les voitures et pour les cavaliers.

La ville est commandée par un fort bâti sur une hauteur voisine, et occupé par un demi-bataillon d'infanterie de ligne anglaise, avec quelques pièces de canon. Tous les mercredis et les samedis, la musique de la garnison vient jouer dans le parc, où se réunit la société élégante de Maritzbourg. J'y entendis, non sans émotion, le *God save the queen*. Ce chant national anglais avait déjà retenti à mes oreilles dans bien des endroits divers: à bord de vaisseaux anglais, sur les rivages idylliques des îles de la mer du Sud ; au milieu des glaces du détroit de Behring; en Angleterre; sur les côtes du Chili ; à Singapore; dans le temple bouddhiste de Rangoon. Et voici que je le retrouvais encore dans ce coin perdu de l'Afrique!

Cette cité a plusieurs églises, des hôtels très confortables, un cercle et aussi une prison, accessoire malheureusement obligé de la civilisation. Elle doit

posséder aussi aujourd'hui un vaste palais de justice dans le style soi-disant hellénique, pour lequel les architectes anglais ont une passion malheureuse. En 1869, on avait déjà dépensé plus de 30,000 livres st. pour cette construction, et les installations intérieures étaient à peine commencées, le manque de fonds ayant arrêté les travaux. Dans cet édifice, où j'étais allé chercher un peu de fraîcheur et d'ombre pendant l'heure la plus chaude du jour, je vis quelque chose qui me rendit rêveur. Trois ânes avaient eu la même idée que moi, et faisaient philosophiquement la sieste sous le péristyle corinthien du futur temple de Thémis.

La même discipline règne qu'à bord des navires, parmi la population flottante installée sur la grande place autour des chariots. Aussitôt que le chant des coqs sonne la diane, les domestiques cafres sont debout : un crépitement général annonce que les feux s'allument. Tout le monde alors se lève : la toilette est bientôt faite, le café pris, les cochers et les palefreniers procèdent au pansage des chevaux et des bœufs, tandis que l'on fait le ménage dans l'intérieur des tentes, que les broches tournent devant tous les foyers. Dès huit heures du matin on s'occupe déjà d'affaires. Les boutiques de la place sont ouvertes; on extrait des chariots et l'on étale les dents d'éléphant, les plumes d'autruche et autres marchandises venant de l'intérieur. Par moment, le son d'une cloche ou la voix d'un crieur annoncent une vente aux enchères. Certains épisodes viennent rappeler parfois d'une façon saisissante le voisinage des steppes africains. Dans ces larges rues bordées de magasins élégants, on voit paraî-

tre un chariot avec sa couverture lacérée ou rapiécée, escorté de solides gaillards à face bronzée, le fusil sur l'épaule, des plumes d'autruche au chapeau, avec de grands chiens maigres, couverts de cicatrices. Dans un de ces retours de chasse, une caisse à claire-voie suspendue à l'arrière du chariot, renfermait un lionceau de cinq ou six mois. Sur le devant, à côté du cocher, une petite antilope, déjà apprivoisée, n'avait pas assez d'yeux pour regarder les passants. Il existe à Maritzburg une agence pour l'acquisition et l'expédition en Europe des animaux rapportés vivants par les chasseurs. Pendant notre séjour, une partie des écuries de l'hôtel de la *Couronne* était occupée par six beaux élans, qui se tenaient aussi tranquilles que des chevaux. Ces grandes antilopes, et toutes les autres, s'apprivoisent facilement quand on les prend jeunes. Il n'en est pas de même des *quaggas* (espèce de zèbre), dont il faut toujours se méfier.

Le soir, quand les affaires sont terminées, la place offre un aspect caractéristique. Les bœufs reviennent du pâturage, marchant deux par deux comme lorsqu'ils sont attelés, et se rangent dans le même ordre pour la nuit en avant des chariots. Après le dîner, tandis que les feux brûlent encore, on circule d'une tente à l'autre : on fait et l'on reçoit des visites. J'obtins là, de chasseurs émérites, bien des renseignements utiles sur la région sauvage dont ils arrivaient, et que j'allais aborder à mon tour. Il faut faire son apprentissage de tout en ce monde, notamment des voyages en chariots à bœufs. Pour ces Nemrods du Transvaal que j'interrogeais, il n'existe qu'une chasse, qu'un

gibier sérieux, l'éléphant. Le reste, y compris les lions et panthères, ils le qualifient dédaigneusement de *vermine* (*Ungeziefer*). C'est ainsi que, dans les relevés de l'exploitation des chemins de fer de l'Inde, les tigres écrasés sur la voie figurent à l'article Bétail (*Cow*).

17 mars. — Départ de Maritzburg. Nous avons reçu le meilleur accueil dans cette ville, mais j'avais eu le désagrément d'y perdre un de mes bœufs, de la maladie pulmonaire dont j'ai parlé. Baines et ses compagnons étaient partis deux jours avant moi.

Le 18, nous franchissons a gué l'Oumgeni à une centaine de pas en amont d'un endroit où cette rivière (la même qui a son embouchure à Durban) fait un saut de 330 pieds au milieu des rochers. Le passage, trop voisin de la cataracte, est toujours difficile, à cause de la rapidité du courant, et souvent périlleux. A cette hauteur, l'Oumgeni n'a guère qu'une soixantaine de pieds de large; mais il est sujet, comme tous les cours d'eau de cette contrée, à des crues subites et terribles. Il y avait là autrefois un pont en pierre, qu'un de ces débordements a emporté; il n'en reste que quelques débris sur un îlot rocheux au milieu de la rivière. Quand l'eau atteint un certain niveau, le propriétaire d'une espèce d'auberge bâtie sur la rive droite arbore un pavillon rouge : alors il faut bien se garder de tenter l'aventure. Quelques semaines auparavant, une femme et deux enfants, n'ayant pas pris garde au signal, avaient été entraînés dans l'abîme! On n'en avait pas retrouvé la moindre trace; ce gouffre ne rend jamais rien de sa proie.... Nous passâmes cette fois sans difficulté; mais au

retour, les eaux étant beaucoup plus fortes, mes chiens, mes bœufs de réserve et leur conducteur faillirent être emportés.

Nous campons sur l'autre rive, afin d'examiner cette cataracte à loisir et sous toutes ses faces. Après l'avoir contemplée d'un point culminant, nous descendons péniblement à travers les rochers pour jouir de la vue d'en dessous, la plus belle, comme toujours. C'est de là seulement qu'on peut apprécier toute la puissance et la furie de la masse d'eau, qui d'un seul élan se précipite, et rejaillit en écume, en tourbillons de poussière liquide, qui flottent et s'éparpillent au gré du vent. Par moments il écarte tout à fait ce brouillard, et c'est seulement alors qu'on peut embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de la chute, qu'encadrent des roches environnées de futaies.

Il existe aux environs de Maritzburg deux autres cascades remarquables, où les habitants vont aussi en excursion : celles de Karkloof et de l'Oumsidousi ; cette dernière fait un saut de 80 pieds, et un ressaut immédiat d'égale hauteur. Ces chutes, toutefois, sont inférieures de tout point à l'Oumgeni, qui produit une vive impression quand on va au Zambèze, mais non plus quand on en revient. J'estime que la première de ces cataractes est à l'autre, comme largeur et comme volume d'eau, dans la proportion de *un à quatre-vingt-quatre!*

19 mars. — Nous quittons les bords de l'Oumgeni : la route monte rapidement parmi des collines boisées ; mais des pluies diluviennes retardent la marche. — Le 21 au matin, nous jouissons d'un beau coup d'œil sur les montagnes lointaines de

Karkloof et du Dragon, couvertes d'une végétation splendide. Nous traversons des herbages peuplés de nombreux bestiaux, qui ne s'effraient nullement à notre approche. La température a beaucoup baissé depuis Maritzbourg; à dix heures du matin, mon thermomètre ne marque que 14 degrés Réaumur.

Tout va bien ce jour-là et le lendemain, mais la journée du 23 mars est des plus pénibles. Après avoir longtemps pataugé dans des terres détrempées, nous sommes forcés de camper en rase campagne sous une pluie torrentielle, accompagnée d'un vent qui souffle en tempête. La situation est d'autant moins gaie, que nous sommes au milieu d'une vaste plaine, où le combustible fait absolument défaut. Nos Cafres se mettent tant bien que mal à l'abri avec les chevaux, en rabattant des deux côtés et fixant avec des piquets la partie inférieure des couvertures en toile à voile des chariots. Après avoir dirigé l'organisation de ces tentes improvisées, nous nous installons naturellement à la meilleure place, c'est-à-dire dans l'intérieur d'une des voitures. Je m'y blottis sans avoir la précaution de quitter mes guêtres trempées, imprudence que je devais chèrement payer. Nous donnons aussi l'hospitalité à un de mes Cafres nommé Machlapéan, garçon intelligent et sûr, parlant bien anglais, qui m'avait déjà accompagné en 1866. Pendant qu'autour de nous la tempête fait rage, il me traduit les conversations de ses compatriotes couchés au-dessous et très près de nous. Il y avait là, comme partout, des conservateurs, et un parti d'opposition déblatérant contre la classe dirigeante. « Que nous

sommes sots, disaient les opposants, de nous laisser toujours mener par les blancs, de les suivre partout comme leurs *ingis* (chiens)! Nous serions si bien à cette heure dans notre kraal, ayant bon feu, bon souper, au lieu d'être là à grelotter à jeun, mouillés comme en pleine rivière ! » Mochlapean, chef du parti conservateur, ripostait énergiquement de son observatoire : « Vous n'êtes pas des hommes, mais des enfants, qui crient parce qu'on ne leur donne pas assez à téter! L'autre jour, vous disiez joyeusement à vos femmes que vous partiez avec les blancs pour gagner leur argent, vous régale de leur gibier, voir assez de choses curieuses pour en causer avec elles au retour pendant des années entières. Vous rugissiez alors comme des lions ; maintenant vous voilà en train de miauler comme des hyènes, etc. » Cette objurgation souleva de nombreux murmures ; les mécontents répliquaient (et ils n'avaient pas tout à fait tort) que Machlapean en parlait bien à son aise, lui qui était chaudement et à couvert dans la voiture à côté de son maître.

Après tout, cette mésaventure a son bon côté; c'est une excellente préparation aux épreuves de la vie au désert.

Pendant la nuit, le temps s'éclaircit ; le soleil apparaît radieux à l'horizon, et une ample distribution de farine de maïs et de café calme tout à fait les *intransigeants*. Après avoir cheminé toute la journée sur un plateau de 4,000 pieds d'altitude, où l'on jouissait d'une température tout à fait printanière (17° Réaumur), nous atteignons dans la soirée du 24 la rivière des Boschimans, qu'on franchit sur un pont de fer.

Nous faisons halte sur l'autre rive, où se trouve un hameau composé en tout de six maisons. En en apercevant de loin une plus vaste et mieux bâtie que les autres, je la prends pour un hôtel d'importance, et vais demander si l'on veut nous y recevoir pour la nuit. L'hôte, dont la ceinture est ornée d'un énorme trousseau de clefs, me dit en ricanant que je suis le premier qui vienne lui demander l'hospitalité : qu'il prend cependant des pensionnaires, qu'on lui amène bien malgré eux. Mon hôtel était une prison!.... Bientôt nous trouvons la véritable auberge, où nous recevons un charmant accueil. Elle est tenue par une petite Anglaise assez gentille, qui avait déjà fait le métier de servante ou d'hôtelière à Smyrne, à Constantinople et à Jérusalem. Elle ne demandait pas mieux que de voir encore du pays, et serait volontiers partie avec nous. « Voilà bien la vie que je rêve, une vie toute de changements et d'aventures ! » me disait-elle en soupirant.

Le 25, nous arrivons au village Colenso, sur la rive droite d'une rivière fameuse dans l'histoire de ce pays, la Tugela (1).

Le 26, nous passons en bac ; il nous en coûte deux thalers et demi par chariot. C'est là le point de jonction des routes commerciales de l'ouest et de l'est, aussi ce passage est très fréquenté.

28 mars. — Nous voici à Sand Spruit, aux pieds des monts Khalambas, une station qui me laissera de cruels souvenirs.

Depuis l'imprudence que j'avais commise cinq jours avant, de coucher avec des chaussures mouil-

(1) V. le chapitre précédent.

lées, je souffrais dans les deux genoux de douleurs rhumatismales que les variations incessantes de température augmentaient encore. Je me vois forcé de m'arrêter à Sand Spruit; mes genoux sont horriblement enflés; je ne puis plus ni marcher à pied, bien entendu, ni me tenir à cheval, et les soubresauts du chariot me causent des douleurs intolérables. Il faut me transporter à bras dans l'unique auberge de la localité. L'hôtelier, M. Smith et sa femme, qui m'avaient d'abord vu d'assez mauvais œil, me prenant pour je ne sais quoi, s'aperçoivent bientôt que je suis un homme comme les autres, et me soignent à merveille.

Me voilà donc bloqué dans ce pays perdu, attendant un mieux qui n'arrive pas, et le médecin le plus proche, qui n'arrive pas davantage. Au bout de six jours, je me décide à rester en arrière, avec mon cheval et deux de mes gens, Edwards et le fidèle Machlapean, et à faire partir devant ma caravane, avec injonction de m'attendre à Potchefstrom. Ce départ a lieu le 3 avril : de la fenêtre de ma chambre, je suis mélancoliquement avec une longue-vue la marche du convoi dans la montée qui commence aux dernières maisons du hameau. Je ressens une amertume inexprimable, en voyant disparaître au dernier tournant la couverture blanche et le pavillon du dernier chariot!

Quelques heures après, M. Smith m'annonce qu'il vient d'arriver dans son auberge une espèce de médecin ou chirurgien nomade qu'on voit souvent dans le pays, et me demande si je veux le consulter. Dans une situation comme la mienne, on ne dédaigne aucun secours, je lui dis donc de faire monter

le docteur Martin. Bientôt j'entends des pas lourds ébranler l'escalier; ma porte s'ouvre, et, tout malade et triste que je suis, j'ai peine à réprimer un éclat de rire.

Figurez-vous un grand diable d'homme coiffé d'un vaste chapeau calabrais, orné d'une douzaine de plumes d'autruche. Il avait une chemise de matelot, un pantalon de moleskine rentré dans de gigantesques bottes à l'écuyère, et une ceinture de cuir d'où émergeait la crosse d'un revolver à six coups, comme pour ne négliger aucun moyen de destruction. Son langage, bien assorti à ce costume, était un *conglomérat* d'anglais, d'allemand et de hollandais. Il prétendait avoir servi comme aide dans un hôpital en Russie ; à force de fabriquer des emplâtres, d'assister dans leurs opérations les plus grands chirurgiens, il avait fini, disait-il, par en savoir autant qu'eux, sinon davantage. « Je suis, me dit-il encore, bien connu dans l'État de Natal, chez tous les Boërs de l'Oranje et du Transvaal, et traite succès toutes les maladies possibles. »

Il examina longtemps le siège du mal en secouant son panache, et soufflant comme un hippopotame blessé. Puis il me dit que c'était grave, très grave ; que néanmoins il se faisait fort de me tirer d'affaire en trois jours, si je voulais y mettre le prix. Gœthe a eu bien raison de dire : « Ayez confiance en vous-même, c'est le plus sûr moyen d'inspirer de la confiance aux autres! » Fasciné par l'aplomb de cet empirique, malgré mes doutes sur sa science, je me laissai aller à traiter avec lui à forfait, moyennant douze écus.

Il me prescrivit de boire toutes les demi-heures

un verre de grog bouillant, le plus fort possible, et voulut surveiller lui-même la composition et l'absorption de ce médicament pour l'usage interne. Il poussa même le zèle jusqu'à en prendre sa part, et la plus grosse part : avant que j'eusse pris mon quatrième verre, il en avait déjà ingurgité une douzaine. Sur ces entrefaites je m'endormis, et lui s'en alla dîner copieusement à mes dépens ; — trop copieusement même, car une heure après, il me réveilla en sursaut en faisant bruyamment irruption dans ma chambre, un bistouri à la main. Cet animal, abominablement ivre, voulait à toute force me pratiquer de « légères incisions » dans les parties malades. Je dus, pour m'en débarrasser, braquer sur lui mon revolver et appeler au secours mes domestiques et l'hôte, qui le jetèrent à la porte. J'appris le lendemain qu'il était parti avant l'aube, sans demander son reste. Bien qu'il s'entendît, même à jeun, dans l'art de guérir, comme un singe en mathématiques, il courait réellement les fermes, portant à l'arçon de sa selle deux sacoches en cuir qui contenaient des pilules, des pommades et autres médicaments pour les hommes et les bêtes. Ce qui l'avait fait déguerpir si vite vers la prochaine frontière, c'était la crainte de se rencontrer avec le vrai docteur que j'avais mandé, et qui aurait pu le traduire en justice pour exercice illégal de la médecine.

Ce docteur arriva dans la matinée ; celui-là n'était pas un médecin apocryphe. Il habitait une bourgade éloignée, était fort occupé, et n'avait pu venir plus tôt. Il ne prescrivit d'autre remède que de me tenir chaudement et de garder pendant

quelque temps un repos absolu. Grâce à ce traitement des plus simples, en moins de quinze jours je fus complètement rétabli.

17 avril. — Je m'arrange avec un Boër du Transvaal, qui venait de porter ses laines à Maritzbourg, et s'en retournait à vide avec ses trois fils. Moyennant une livre sterling, il consent à me porter jusqu'à Potschefstrom. Je charge donc immédiatement mes bagages sur la voiture de Mynheer Kryger, qui part le jour même en avant. Je préfère passer encore une bonne nuit à l'hôtel, et rejoindre le lendemain à cheval mes nouveaux compagnons de voyage.

18 avril. — De très bonne heure, j'enfourche allègrement ma monture qu'un repos de trois semaines a mise fort en gaieté, et pars en compagnie de Machlapean qui, suivant la coutume des Zoulous ses compatriotes, court près de mon cheval, en chantant à gorge déployée.

J'ai déjà dit qu'à la sortie de Sand Spruit, la route s'élève sur les contreforts des monts du Dragon ou Khalambas, jusqu'au col de Reenan. Pendant toute la montée, le regard plane sur l'ensemble de la riche contrée de Natal, étendue immense de bosquets et de prairies gracieusement ondulées, où les fermes apparaissent comme des points blancs piqués çà et là dans la verdure. Un panorama tout autre m'attendait au delà du col. Devant moi se déploient soudain à perte de vue les steppes de l'État libre d'Oranje, où paissent les gnous, les zèbres et les antilopes. Enfin ! !

Ici commencent les difficultés, les dangers sérieux. Désormais le voyageur doit compter avant

tout sur ses armes, sur son industrie. Souvent il lui faudra cheminer plusieurs jours de suite dans ces solitudes, sans rencontrer une seule habitation ; porter sur soi les choses les plus nécessaires à la vie, à commencer par l'eau et le bois... En présence de cette région encore à peine effleurée par le travail humain, on respire à pleins poumons l'air de la liberté... J'aperçois deux groupes de montagnes inaccessibles, d'une forme étrange ; à gauche le Rendskop-Berg, à droite les monts Nelson (*Nelson Kop Range*), qui ressemblent, dans de gigantesques proportions, aux rochers de Kœnigstein et de Lilienstein dans la Suisse saxonne. On dirait des sanctuaires d'où les Génies de la solitude surveillent, d'un œil jaloux, la plaine immense qui s'étend à leurs pieds.....

Je poursuis ma route au petit galop. Vers dix heures, j'aperçois les trois chariots de Mynheer Kryger stationnant près d'une source, et Mynheer Kryger et ses fils en train de préparer le repas de midi..... Ce sont de solides gaillards, que le climat africain n'a pas encore complètement transformés. En dépit des yeux et des cheveux noirs, de la face basanée, on reconnaît encore en eux l'ancien type hollandais. Leur costume est celui de tous les Boërs de la contrée. Ils portent invariablement un chapeau à larges bords, une courte veste de chasse garnie de nombreuses poches pour les cartouches, le couteau, le tabac et la pipe ; un pantalon et un gilet en moleskine, et de forts souliers sans talons — forme de chaussure essentielle pour ne pas trébucher dans des terrains rocailleux, où le moindre faux pas pourrait avoir des conséquences infiniment

désagréables en présence d'un buffle sauvage ou d'un rhinocéros.

Après notre dîner de campagne et le café, nous fumons une pipe, faisons la sieste à l'ombre des chariots, et nous remettons en chemin à quatre heures. A sept on fait halte pour la nuit : souper non moins frugal que le dîner, de la viande froide et du fromage, plus l'inévitable café. Cet ordinaire n'a rien qui m'effarouche ; j'en ai eu souvent de pareils, et de plus modestes encore, dans mes voyages maritimes. Mes compagnons ont eu la précaution d'emporter du bois. Il n'y en a pas du tout dans ces parages ; on y supplée d'ordinaire avec de la fiente sèche de bétail, qui s'allume vite et dégage beaucoup de chaleur. Mais, pour peu qu'il vienne à pleuvoir, cette ressource fait défaut.

L'installation des campements réclame de grandes précautions, dans un pays où les caravanes sont exposées à recevoir des visites nocturnes plus qu'indiscrètes. Mais, comme les grands fauves ont présentement disparu de cette partie de l'État d'Oranje voisine des monts Khalambas, on peut se dispenser d'y entretenir des feux toute la nuit, ce qui nous permet d'économiser notre bois. On met les bœufs et les chevaux auprès des chariots. (J'ai remarqué souvent que, dans les contrées encore infestées d'animaux carnassiers, les chevaux et les bestiaux reviennent d'eux-mêmes au campement, au coucher du soleil.) Les bœufs sont placés en avant des chariots, deux à deux, comme s'ils étaient attelés ; les chevaux solidement attachés à des piquets, sauf certains chevaux de chasse émérites aussi intelligents que des chiens, auxquels leurs

maîtres n'ont besoin que de dire un mot pour les faire tenir tranquilles. Après les animaux, vient le tour des hommes. On déroule les peaux, les couvertures de laine et de caoutchouc ; on s'abrite de son mieux sous le chariot contre la rosée de la nuit, et l'on s'endort en paix sur le sein de la terre, notre mère commune. Pendant cette première et pacifique période de mon excursion, mon sommeil ne fut jamais troublé que par le hennissement des chevaux, le beuglement des bœufs ou l'aboiement des chiens vigilants. Je me soulevais alors, je prêtais l'oreille, et n'entendais rien que le cri lointain de quelques oiseaux de nuit, et le murmure de la brise dans les herbes. Puis, levant les yeux au ciel resplendissant d'étoiles, j'aimais à retrouver, à côté de celles qui ne sont visibles que dans l'hémisphère austral (comme Antarès dans le signe du Scorpion, les Centaures, Canope, la Croix du Sud), celles qu'on aperçoit aussi dans le Nord : Arcturus, Sirius, Aldebaran, etc. A l'aspect de ces astres que peuvent aussi contempler là-bas ceux que j'aime, je me sens, malgré la distance, moins isolé d'eux et de la patrie !

Dès l'aube, tout le monde est debout; moins d'une demi-heure après, le café est pris, et l'on se remet en marche.

20 avril. — Depuis trois jours nous arpentons ces savanes, sans rencontrer personne. De même que, dans les grandes traversées maritimes, l'apparition du moindre morceau de bois flottant est un événement à bord ; nous ne laissons rien échapper, dans ce long et monotone trajet, de ce qui peut « bercer un temps notre ennui ». Des papillons, des

sauterelles, le trille perlé dont une alouette nous salue au passage, telles sont nos distractions. Souvent aussi je me divertis à contempler la stratégie patiente et savante du grand scarabée rouleur (l'*Ateuchus sacer* des Egyptiens), qui chemine à reculons, poussant avec ses pattes de derrière une boule d'ordure grosse comme une bille de billard. S'il rencontre dans sa marche un barrage, une tranchée profonde, par exemple une ornière de chariot, il faut voir l'insecte aller en reconnaissance, étudier le terrain, la nature de l'obstacle, chercher ou se frayer un passage praticable pour effectuer son transport; enfin, quelque détour qu'il ait dû faire pour tourner la difficulté, revenir sans hésitation à sa ligne de marche primitive.

Un peu avant le bourg d'Harrysmith, nous franchissons une petite rivière, le *Wilgebach*. Les eaux étant plus basses, nous effectuons le passage sans trop de difficulté ; mais, dans les débordements, on reste souvent arrêté là plusieurs jours de suite ; quelquefois même on est obligé de démonter les chariots pour les transporter pièce à pièce sur l'autre bord. Ceci peut donner une idée des difficultés qu'on est exposé à rencontrer dans un pays où il n'existe ni routes ni ponts. Pour voyager en Afrique, le courage ne suffit pas. Il faut aussi, et surtout, une patience à toute épreuve, et une santé de fer.

Sur l'autre rive, nous voyons enfin apparaître un visage humain ; et, pour comble de bonheur, ce visage est celui d'un compatriote qui a construit là une petite auberge, et loue des chevaux de renfort. Il élève aussi des bestiaux, notamment

quelques jeunes gnous apprivoisés. Je leur donne du sel, ce qui me met si avant dans leur estime, que j'ai toutes les peines du monde à me débarrasser d'eux. Enchanté de notre rencontre, ce brave homme veut à toute force nous faire la conduite jusqu'à Harrysmith, où nous devons arriver dans la journée du lendemain. Au campement, il fait de copieuses libations pour fêter ce grand jour, et s'endort si bien, que son cheval, sans doute mal attaché, en profite pour déguerpir pendant la nuit. Pour éviter à notre pauvre compatriote l'humiliation d'entrer en ville avec sa selle sur le dos, nous la mettons dans un des chariots.

21 avril. — Arrivée à Harrysmith, le premier endroit habité qu'on rencontre en allant à Potchefstrom, après la traversée des monts Khalambas. — Cette bourgade est entourée de rocs décharnés d'une forme étrange, au-dessus desquels planent d'innombrables vautours. Harrysmith et ses environs sont renommés dans toute la colonie, à cause du climat exceptionnellement sain pour les chevaux. Il faut savoir qu'au commencement de la saison des pluies (octobre), il meurt tous les ans en peu de jours des milliers de chevaux dans le Natal, l'Oranje et le Transvaal, d'une maladie particulière, qui sévit avec une promptitude effroyable. Le premier symptôme est une débilité marquée dans le train de derrière. S'il survient, après, des tumeurs au-dessus des yeux, la mort suit sans faute dans les vingt-quatre heures. Pendant tout le cours de la maladie, l'animal transpire abondamment ; son corps est couvert d'écume, il tremble de tous ses membres, hennit fréquemment, se réfugie près des chariots,

comme pour implorer du secours contre l'ennemi invisible qui l'étreint. Ceux qui en réchappent ne se remettent jamais complètement, et ne sont plus bons à rien. Cette épidémie est inconnue à Harrysmith, où l'air est constamment pur, sec et froid, à cause de l'altitude.

Il faut avoir chassé en Afrique pour comprendre ce que vaut un bon cheval de chasse, et combien il est douloureux de voir tomber, foudroyé par un mal incurable, le noble animal qui vous a vingt fois sauvé la vie. C'est qu'il y a dans cette partie de l'Afrique des contrées mortelles pour les chevaux; — tellement mortelles que sur cent qu'on y mène, il n'en revient pas cinq. D'autre part, il existe quelques individus sur lesquels la maladie n'a pas de prise. On les appelle *salted horses*, chevaux acclimatés. Les chasseurs d'éléphants paient ceux-là jusqu'à 400 thalers, au lieu de 30 ou 40 que coûte un cheval ordinaire.

J'ai cherché vainement quelle pouvait être la cause de cette affection morbide, qui a tous les caractères d'un empoisonnement. Dans les parages infectés, le climat, l'eau, les fourrages sont ou semblent absolument les mêmes que dans des localités voisines, où l'épidémie ne paraît jamais. J'ai seulement remarqué que des pâtres indigènes évitaient soigneusement certaines places de broussailles ou d'herbages qu'ils disaient mortelles pour les bestiaux, mais sans pouvoir (ou vouloir) dire pourquoi.....

Nous étions à Harrysmith un dimanche, aussi l'aspect de ce bourg s'harmonisait au mieux avec son arrivée lugubre. Tous les habitants, calvinistes

rigides, étaient comme empaillés ; toutes les boutiques closes. Je frappai à plusieurs, sans pouvoir obtenir autre chose que l'immuable réponse : « Nous ne faisons pas d'affaires le dimanche ! » Mynheer Kryger et ses fils, après avoir fait scrupuleusement leur toilette, chantèrent consciencieusement leurs psaumes à bord d'un des chariots. C'était édifiant, mais peu récréatif. Quand ils eurent fini, ce fut autour de nous un silence presque aussi grand qu'en plein désert. On n'entendait, par intervalles, que le son lointain de la clochette du prêche, et les gémissements d'une brise glaciale qui soulevait des flots de poussière autour de nous. Les bœufs eux-mêmes, immobiles et serrés les uns contre les autres, semblaient comprendre et observer à leur manière le précepte de l'observance dominicale.

A vrai dire, je doute qu'Harrysmith soit jamais bien gai, même les jours ouvrables. Dans les jardinets qui entourent chaque maison, je ne vis d'autres arbres que des pêchers, dont les fruits n'ont garde de mûrir à cette hauteur, mais qu'on emploie comme combustible, à défaut d'autre bois.

J'avais heureusement trouvé à la poste des lettres et des journaux d'Europe, dont la lecture m'occupa assez longtemps. Puis, comme l'heure du dîner approchait, je fus agréablement surpris par l'arrivée d'un cavalier. C'était un jeune Boër qui voyageait avec trois chariots. Il avait l'air fort éveillé pour un Hollandais, et paraissait aimer la chasse avec passion. Entre chasseurs, la connaissance est bientôt faite : il ne tarda pas à me proposer de mettre nos provisions en commun pour

le dîner. J'acceptai avec empressement cette offre, dont l'avantage était pour moi. Il avait un bon poulet, et des légumes qui furent les bien venus dans mon modeste pot-au-feu. Ce pique-nique improvisé réussit à merveille. Puis les pipes furent allumées, la bouteille circula, et ce soir-là il y eut au moins deux personnes en belle humeur à Harrysmith.

22 avril. — Nous partons en compagnie de mon nouvel ami : la caravane se trouve donc désormais composée de six chariots. Après avoir traversé un ruisseau, l'*Elandsbach*, nous débouchons dans une vaste plaine entièrement découverte. Quelques montagnes qu'on aperçoit au loin, et dont plusieurs ont la forme de cônes tronqués, servent de point de repère dans cette traversée. Au campement du soir l'apparition des premières troupes d'antilopes me fait battre le cœur.

Nous atteignions enfin la région giboyeuse. Le lendemain, au point du jour, nous apercevons de toutes parts, aussi loin que la vue peut s'étendre, des zèbres, des gnous, des antilopes *springbook* et *blessbook!!*

Nous sautons à cheval; mes rabatteurs nous amènent le gibier à portée en frappant sur des chaudrons et des casseroles, comme on fait en Europe pour recueillir les jeunes essaims d'abeilles. Deux heures après, les cadavres de cinq antilopes sont déjà suspendus aux ridelles des chariots. La chair de ces gracieux animaux est assez savoureuse : nous l'employons en rôtis, réservant celle du gnou pour la marmite.

L'antilope *springbook* ou sauteuse doit ce sur-

nom à ses bonds si hauts, si prodigieux, qu'elle semble voler plutôt que courir. Celle dite *blessbook* en diffère sensiblement d'encolure et d'allure. C'est un animal au pelage brun, sauf la tête qui est toute blanche, avec un grand nez droit et proéminent, qui lui donne l'air assez niais. Au lieu de sauter comme l'autre, elle court au petit galop, mais si longtemps et d'un train si soutenu, qu'elle lasse les meilleurs chevaux.

Le gnou, qui passait pour un animal fabuleux en Europe, avant les descriptions de Pallas et d'Allaman, semble un intermédiaire entre les espèces bovine et chevaline. Son pied est fourchu, sa queue semblable à celle du cheval, sa crinière naturellement aussi égale que si on l'avait coupée en brosse, particularité qu'offre également le zèbre. Un paquet de longs poils qu'il a sur le nez, et qui lui donne l'air fort rébarbatif, l'a fait surnommer par les colons *Wildbeest*, bête féroce ; appellation qu'il ne mérite guère, car, malgré ses terribles cornes, il revient très rarement sur l'homme qui l'a blessé. Le gnou se nourrit d'une herbe aromatisée (*Wilgbeestgrass*), dont s'abstiennent les autres ruminants (1). Il se laisse approcher avec facilité, ne prend la fuite qu'après avoir curieusement dévisagé le chasseur, s'arrête et se retourne à diverses reprises pour le considérer encore, ce qui permet de viser à loisir. Aussi l'on fait de terribles mas-

(1) Cette circonstance semble confirmer l'opinion de quelques naturalistes, que le *Catablepas* de Libye mentionné par Elien, comme « se nourrissant exclusivement d'herbes vénéneuses », pourrait bien être le gnou. (T.)

sacres de cet animal, dont la chair est passable, et la peau fort recherchée pour la tannerie. En repassant dans ces parages, vers la fin de 1870, je rencontrai un convoi de dix-huit chariots chargés de peaux de gnous. Or, le poids moyen du chargement de tels chariots est d'au moins 600 livres, ce qui donne, pour les dix-huit, 10,800 livres; et comme la peau desséchée d'un gnou pèse tout au plus 12 livres, il y avait là les dépouilles d'au moins 9,000 de ces animaux. Malgré ces tueries, leur nombre ne paraît pas diminuer; il en est de même des antilopes.

Depuis ce jour jusqu'à notre arrivée à Potchefstrom (27 avril), nous chassons quotidiennement, faisant halte aux heures les plus chaudes, sauf à partir plus tôt le matin et à faire durer le plaisir jusqu'à la nuit close. Cependant, je dois le dire, on se blase vite sur ces battues en plaine, où l'on a toujours le loisir de se préparer, d'ajuster à son aise le gibier aperçu longtemps d'avance. Il n'y a pas là les surprises, les péripéties émouvantes de la chasse sous bois.

En approchant de Potchefstrom, nous commençons à rencontrer de temps à autre quelques fermes, entourées de plantations d'eucalyptus au feuillage bleuâtre. Là, pour varier un peu notre ordinaire de soupe au bouillon de gnou et de beefsteaks d'antilope, nous échangeons du café, du sucre, des cartouches, contre des œufs, du laitage et des légumes. L'accueil des Boërs est des plus hospitaliers, mais amusant tout juste. Dans chaque ferme, il faut subir un interrogatoire en règle, dont le formulaire est à peu près invariable : dire si l'on est marié ou non; si l'on a des frères, des sœurs,

oncles ou tantes; et depuis quand on est arrivé d'Europe et par quel bâtiment; et si les bœufs se vendent cher; et si l'on a trouvé en chemin les herbes en bon état, etc.; le tout avec un débit lent et solennel, comme s'il s'agissait de passer un examen. Je me rappelle qu'un de ces examinateurs me demanda un jour si j'avais été tout le temps en voiture pour venir d'Allemagne.

Dans cette contrée, qui forme l'extrémité orientale de l'État d'Oranje, le bois étant des plus rares, les habitations sont construites en argile et couvertes en chaume, avec des fenêtres étroites, peu nombreuses, qui ne laissent entrer qu'un demi-jour. Cette disposition, qu'on retrouve aussi dans les chaumières de l'Inde et du Panjâb, a l'avantage de reposer la vue, et de maintenir une température fraîche dans l'intérieur.

Le calme qui règne autour de ces ermitages agricoles produit un effet indicible. Un homme lassé des agitations et des déceptions de la vie civilisée, au bonheur duquel suffiraient la chasse, les longues promenades à cheval, quelques livres, serait là comme en paradis. Le plus beau moment pour aller chercher ces oasis, perdues dans l'immensité des prairies verdoyantes, est le commencement du printemps, c'est-à-dire octobre et novembre. Alors toutes les cultures, les pois, les fèves, le froment, sont en pleine fleur. Les palissades de pêchers et autres arbres à fruits n'ont pas encore de feuilles, mais déjà le soleil développe et caresse leurs boutons blancs et roses.

Un soir, je ne sais plus lequel, nous installions notre campement près d'un ruisseau, quand j'a-

perçus à une certaine distance deux tentes et trois chariots dételés. Je me dirigeai de ce côté, et distinguai bientôt, sur le siège d'un des chariots qui lui servait d'observatoire, une dame déjà mûre, en toilette européenne très voyante, sa lunette braquée sur les nouveaux arrivants. Je vis tout de suite que j'avais affaire à une Anglaise touriste. Tirant de ma poche deux journaux anglais reçus à Harrysmith, je me présentai moi-même en les offrant à la dame, qui me fit le plus gracieux accueil. Elle se nommait mistress Pennefather, et venait de Port-Elisabeth. Depuis trois semaines, elle chassait et bivouaquait avec son mari et leurs nombreux enfants, et paraissait charmée de cette vie accidentée. En prenant le thé avec moi, elle me raconta avec beaucoup de sang-froid que, la nuit précédente, tous leurs bœufs d'attelage s'étaient enfuis, effarouchés par des lions. En ce moment elle attendait, sans perdre une bouchée de sandwichs, le retour de M. Pennefather, de ses fils et de ses deux filles aînées, partis avec leurs engagés cafres à la recherche des bœufs. Je les vis arriver quelques moments après; ils ramenaient leurs animaux sains et saufs, excepté un dont on n'avait retrouvé que la carcasse... Il est présentement assez rare, mais non pas sans exemple, que les lions se hasardent si avant dans le sud.

A sept heures du soir, je pris congé de cette intéressante famille, qui m'offrit, en échange de mes gazettes, un flacon d'*Harvey-sauce*, fort utile pour neutraliser le haut goût des viandes de gnous et d'antilopes.

26 avril. — A neuf heures trois quarts, nous

franchissons victorieusement (mais non sans peine, car les attelages sont forcés de s'y reprendre à deux fois) le principal affluent du fleuve Oranje, le Vaal, que les naturels nomment *Hai Garib* ou fleuve jaune. Cette rivière est large, profonde, son lit encombré de gros cailloux sur lesquels les chariots passent avec un bruit d'ouragan, qu'accompagnent en fausset les claquements des longs fouets, les cris des Cafres qui encouragent les bœufs en les appelant par leurs noms : « *Tek !* (allons!) Zwartkop, Kleefeld, Royeman ! *Tek !* Engelman ! »

Fatigués de ce passage, nous faisons halte un peu plus loin, au delà d'un ruisseau nommé *Drift*, près duquel se trouve une petite ferme. Pendant que nous dînions à l'ombre des chariots, j'aperçus, vers le sud-ouest, comme des colonnes de fumée qui grandissaient, et bientôt se rejoignirent, couvrant tout un côté de l'horizon. Je crus d'abord à un incendie des prairies ; c'était quelque chose de pire, des sauterelles. Je vis que les explorateurs anciens et modernes de l'Afrique n'ont rien exagéré dans ce qu'ils ont dit de ce fléau. En quelques minutes, la caravane et la ferme furent enveloppées comme d'un brouillard épais, à travers lequel on distinguait à peine le disque du soleil, tout rouge et sans rayons. Il ne resta pas une feuille dans le verger et dans le potager de la ferme, pas un brin d'herbe dans la campagne à perte de vue. Tout disparut, même le ruisseau, sous une couche de sauterelles épaisse de plusieurs centimètres. Elles déposent leurs œufs là où elles s'abattent, et les nouvelles sauterelles, qui naissent après la saison pluvieuse suivante, font autant de dégât que les

anciennes avant de prendre leur vol. Les indigènes et tous les animaux sauvages et domestiques d'Afrique font leurs délices de ces insectes ; nos bœufs et nos chevaux s'en régalèrent à indiscrétion. J'eus le courage d'y goûter ; c'est fade sans sel.

A partir de cet endroit, le terrain devient plus accidenté ; l'on commence à revoir des arbres, des mimosas aux longues branches horizontales.

Le 27 avril au matin, je distingue au loin quelques points blancs, étincelant çà et là au soleil parmi la verdure ; c'était Potchefstrom. Je prends les devants au galop, suivi de deux de mes gens qui sont précisément de ce pays, et qui, tout en courant, déchargent joyeusement leurs fusils. Après un trajet rapidement accompli de 6 milles, nous débouchons enfin dans l'une des larges rues plantées de saules du « village aux belles eaux » (*Mooi River Dorps*), comme on appelle aussi Potchefstrom.

Je trouve mes chariots bien installés dans un grand terrain derrière l'hôtel *Colson*, et surprends Hübner en flagrant délit de trigonométrie, travaillant à déterminer exactement la situation géographique de cette localité. Il me présente à tous les amis qu'il s'est déjà faits. Pour fêter ma guérison, mon heureuse arrivée, on sert un dîner extra-fin sous notre tente, dressée près des chariots. Le banquet est présidé par une de nos compatriotes, la très gracieuse femme du directeur de la poste (1). Ai-je besoin de dire combien je suis heureux de me retrouver, après cette séparation forcée, réuni à ma caravane, j'ai failli dire : à ma famille !

(1) Ce directeur, nommé Jeppe, est un Badois naguère com-

promis dans l'insurrection de 1854, et qui, après bien des péripéties, a trouvé une retraite tranquille dans ce pays perdu. Grâce à ses soins obligeants, j'ai toujours reçu des nouvelles d'Europe, jusque dans les plus lointaines stations de ma tournée dans l'intérieur.

CHAPITRE IV

Séjour à Potchefstrom. — Maladie des bœufs. — Le singe mathématicien. — Le cirque américain. — Encore le peintre Baines. — Chasse aux bécassines. — Les escapades du cocher Philips. — Historique de la république de Transvaal. — Départ de Potchefstrom. — La rivière Mooi. — Une grotte merveilleuse. — La ferme de Mynnheer Grovelaar. — Beaux paysages. — Les monts Magalis. — Rustenburg. — L'habitation Diedrich. — Les babouins. — Le Limpopo ou fleuve des crocodiles. — Passage difficile du Marico. — Un enfer terrestre. — Le camp de Pallas. — Mon premier gnou. — La gorge du Diable. — Matcheen, chef des Bechuanas, et sa résidence. — Sochong. — Départ de Sochong. — *Aykona Amânse!!* — Angoisses et délivrance. — Mynheer Osthuis. — Hubner et les lions du Gog-we. — Une rencontre périlleuse. — Trajet du Gog-we aux placers du Tati.

Le « village aux belles eaux » est le centre de population le plus important du Transvaal. Ses rues sont larges, coupées à angles droits, et copieusement arrosées d'eau courante, comme son nom l'indique. Sa population est de 4 à 5,000 âmes. Il possède une église, un hôtel très convenable, plusieurs boutiques et magasins bien assortis. Cette localité n'était encore reliée alors à Port-Élisabeth que par un service de messageries bi-mensuel, qui faisait ce trajet d'environ 500 myriamètres en quinze jours, quand la saison, l'état des chemins

ou plutôt des terrains, et celui des rivières le permettaient.

Je trouvai mon matériel et mon personnel humain en bon état, ainsi que les chevaux. Mais il n'en était pas de même des bœufs. La terrible maladie de poumons s'était mise parmi eux : huit avaient déjà succombé. Il fallut prendre de grandes précautions hygiéniques pour le reste, les isoler les uns des autres dans les pâturages, enfin différer de quelque temps le départ, pour être fixé sur leur état sanitaire, avant de remettre au complet mes attelages. Je savais d'avance que les bœufs qu'il me faudrait acheter à Potchefstrom me coûteraient les yeux de la tête. Mais j'étais décidé à ne reculer devant aucun obstacle ! En attendant, comme il n'y a rien qui énerve comme de ne rien faire, je me mis à aider Hübner dans ses travaux scientifiques.

Je me rappelle, à cette occasion, un incident tragi-comique qui me causa une vive émotion. J'avais un beau compas azimutal anglais (boussole garnie de pinnules) : c'est un instrument très délicat, qu'il m'eût été impossible de remplacer, même au Cap, et qui allait nous être indispensable dans les solitudes africaines. Je venais de travailler longtemps de suite avec ce compas. Je me lève pour aller chercher un livre dont j'avais besoin ; et, voulant mettre l'instrument à l'abri de toute secousse, je le dépose avec précaution sur mon lit. En revenant, qu'est-ce que je trouve? Le singe de l'hôtel penché sur mon compas, et paraissant l'examiner avec une attention profonde. Ce diabolique animal, habituellement attaché, était parvenu à se débar-

rasser de sa chaîne. Il avait suivi tous mes mouvements du haut d'un arbre, et maintenant s'amusait à les contrefaire. Je pousse un cri de terreur, et le loustic quadrumane se sauve en faisant la culbute; mais, par bonheur, sans emporter le compas.

La place qui s'étendait derrière l'hôtel, et où nous faisions nos observations, servait aussi aux exercices d'une troupe équestre américaine, troupe ambulante s'il en fut jamais. Ces artistes venaient de San-Francisco, ils avaient donné ensuite des représentations aux îles Sandwich, en Chine, en Australie, puis au Cap et dans les principales localités de la colonie, et comptaient finir leur tournée par Buenos-Ayres et Montevideo. A Potchefstrom, les cerceaux et autres exercices des écuyers et écuyères étaient applaudis avec enthousiasme par les Boërs et par les indigènes, qui n'avaient jamais rien vu de pareil.

L'arrivée de Baines fut pour nous une bonne fortune pendant cette halte forcée. Bien qu'ayant depuis longtemps dépassé la cinquantaine, Baines avait encore toute l'activité, tout l'entrain de la jeunesse. A son talent de peintre il joignait les qualités d'un touriste émérite, et surtout une grande expérience des voyages dans l'Afrique australe. Après l'avoir parcourue avec Livingstone et Chapman, il y revenait pour le compte d'une société industrielle qui désirait avoir des informations précises sur les mines d'or du Tati. Notre itinéraire était donc à peu près le même, et nous devions nous retrouver plus d'une fois. Pendant son séjour à Potchefstrom, il fit pour moi un joli tableau à

l'huile, représentant notre campement derrière l'hôtel Colson.

Il n'y a plus de gros gibier autour de cette localité; je m'en dédommageais en allant chasser la bécassine dans les marais qui forment, dans le voisinage, la rivière Mooi : j'emmenais avec moi quelques Cafres pour retrouver et me rapporter mes pièces, office dont ils s'acquittent aussi bien que les meilleurs chiens de chasse, et je ne rentrais jamais bredouille.

Nous autres Européens, nous avions de quoi nous occuper; mais il n'en était pas de même de nos serviteurs cafres, et surtout des Hottentots. J'eus là de belles occasions d'observer à quel point l'oisiveté démoralise ces indigènes; combien elle les rend mutins, intempérants et querelleurs. Philipps, par exemple, mon cocher hottentot, s'était mis bien vite en relation avec ses congénères, et avait exploré, en leur compagnie, tous les cabarets de la localité. Un jour, il me demanda de l'argent pour régaler ses amis; car, il faut le dire, un Hottentot ne boit jamais seul. Je lui redevais quelque chose sur ses gages, et ne pouvais par conséquent me refuser à son désir, malgré mes pressentiments. Je lui donnai donc une livre sterling, somme très forte pour un pareil homme, et dans un pareil endroit. Mes drôles allèrent s'installer avec leurs victuailles et force liquides, sous un gros arbre du voisinage. Mais vers onze heures du soir, leur partie fine devint si bruyante que la police locale intervint, absorba ce qui restait de spiritueux, et mit tous les Hottentots en fourrière, y compris M. Philipps. Il fut naturellement fort penaud de se réveil-

ler en prison, et me fit supplier de le réclamer. Malgré ses doléances, je le laissai quarante-huit heures sous les verrous, espérant que cette aventure lui servirait de leçon. Il eut, de plus, à payer de sa poche tous les frais de cette partie de plaisir, ce qui ne l'empêcha pas de recommencer, quelques jours avant notre départ. Mais cette fois il eut l'idée ingénieuse de tenir ses assises sous mes chariots. Il était là sur son terrain, et la Sainte-Hermandad de Potchefstrom ne vint pas l'y chercher.

La colonisation des territoires présentement indépendants d'Oranje et de Transvaal remonte à l'époque de l'émancipation des indigènes de l'ancienne colonie hollandaise du Cap par les autorités anglaises (1838-39). Cette mesure détermina l'exode d'environ cinq mille familles de Boërs. Les uns s'arrêtèrent sur la rive droite de l'Oranje; d'autres, comme on l'a vu plus haut, pénétrèrent par les monts du Dragon dans le Natal, et s'y établirent après bien des péripéties (1).

Le gouvernement anglais voulut d'abord employer la force pour maintenir sa domination sur ses anciens sujets. Il s'empara du Natal; puis, à la fin de 1847, des établissements de l'Oranje, dont les habitants ne se soumirent qu'après une vigoureuse résistance. Plusieurs même préférèrent émigrer de nouveau; et, s'enfonçant dans le nord, allèrent créer la république de Transvaal.

En 1854, les Anglais, renonçant à s'imposer par la force, ont reconnu non seulement l'indépendance de cette nouvelle république, mais celle de

(1) Voyez ci-dessus, chapitre II.

l'État d'Orange (traité de Bloemsfontein, 23 fév. 1854). Je crois néanmoins que c'est là une situation transitoire, et que les descendants des Boërs émigrés redemanderont tôt ou tard l'annexion à laquelle leurs pères ont tant résisté. Présentement, ils ont tous les inconvénients de la sujétion sans en avoir les avantages, puisqu'ils sont tributaires du territoire anglais pour le transport de leurs produits aux ports d'embarquement, et l'importation en retour d'une foule d'objets de première nécessité. D'autre part, ces familles disséminées sur de vastes espaces sont dans l'impossibilité absolue de s'entendre sur bien des affaires d'intérêt commun : par exemple pour l'établissement de routes carrossables. Par suite du défaut de chemins, de ponts, de rivières navigables, et de l'immensité des distances à parcourir, le prix des marchandises d'Oranje et de Transvaal, rendues aux ports d'embarquement, couvre souvent à peine les frais de transport.

La superficie du seul territoire de Transvaal est évaluée à plus de 50,000 lieues carrées ; le nombre des familles qui l'habitent à 4,500. La plus grande partie de ce pays est d'une fertilité extraordinaire, surtout la région la plus chaude, celle qu'arrose le Limpopo. Il n'est pas, dit-on, de climat plus sain que celui de la vallée du bas Limpopo, sans en excepter Madère, pour les personnes malades de la poitrine. Les hauts plateaux mêmes, où la température est plus rude, pourraient être avantageusement cultivés, au moyen d'un bon système d'irrigation. On y a fait des essais de plantations d'essences variées, qui ont réussi à merveille. Avec de bonnes routes et des bras en nombre suffisant,

ce pays deviendrait bien vite un des plus florissants du monde.....

8 mai. — Baines vient de partir... Moi aussi, j'en ai assez et trop de cette longue immobilité. Depuis huit jours, aucun nouveau cas de mortalité n'est survenu dans mes attelages; j'ai perdu en tout onze bœufs que je m'occupe de remplacer.

23 mai. — A mon tour, je quitte enfin Potchefstrom. Nous nous arrêtons successivement dans deux fermes dont les propriétaires, apprenant que nous voulons pousser jusqu'au Zambèze, disent que nous sommes plus qu'à demi fous de tenter, par pur agrément, cette périlleuse aventure. A peu de distance sur notre gauche, nous avons en vue la rivière Mooi, aux ondes cristallines. Les chariots marchent à raison de 8 kilomètres à l'heure, dans un pays couvert de mimosas à fortes épines, et de buissons fleuris d'aloès. Nous voyons aussi fréquemment de petites buttes en forme de cônes : ce sont des fourmilières de termites. Comme nous cheminons dans des terrains qu'aucun géologue n'a encore explorés, Hübner ne quitte pas son marteau, et recueille des échantillons de toutes les roches, ce qui le fait prendre pour un chercheur d'or.

Nous nous éloignons du Mooi, et coupons court à travers une contrée aride et rocailleuse, où nous faisons successivement deux marches de trois heures chacune sans trouver une goutte d'eau.... Fatigués et poudreux, nous atteignons le 24 un endroit nommé Wonderfontein (fontaine merveilleuse). C'est là que le Mooi, qui se perd en amont au lieu nommé Hole-Fontein, reparaît après un

trajet de 4 milles dans une grotte souterraine, l'une des curiosités de l'Afrique.

26 mai. — Exploration de cette grotte, bien digne de sa réputation. Le guide, jeune homme d'origine hollandaise, nous fait descendre dans une espèce de bassin ou de cratère d'environ cent pieds de diamètre, au milieu de rochers abruptes. L'entrée de la grotte est une étroite fissure, où l'on ne peut pénétrer qu'un à un, et en se courbant. Nous faisons ensuite quelques pas sur une pente très raide, et débouchons dans une salle circulaire, d'un diamètre de 80 pieds à peu près. De là, nous pénétrons, par un portail naturel de forme ogivale, dans une longue galerie dont l'extrémité se perd dans les ténèbres, ornée de stalactites et de stalagmites des formes les plus variées; arceaux et piliers gothiques, pendentifs, draperies, figures d'hommes et d'animaux fantastiques, du blanc le plus pur, scintillant et semblant parfois s'animer à la lueur fugitive de nos torches. De distance en distance, d'autres galeries encore inexplorées s'ouvrent sur cette avenue principale... Nous avançons toujours; un faible et lointain murmure arrive à nos oreilles; bientôt nous atteignons la rive du Mooi souterrain. Quelle tristesse, quelle solitude, quel mortel silence! Il y a surtout un contraste sinistre entre ce décor féerique de stalactites qu'on dirait taillées dans l'albâtre, et cette rivière noire comme un drap mortuaire, reflétant à peine, et comme à regret, nos lumières indiscrètes. Nous errâmes pendant une grande demi-heure dans ce lieu fantastique. Sur le bord de cet autre Styx, nous avions l'air d'âmes en peine, cherchant en vain le nocher infernal.

Nous retournons enfin sur nos pas, et regagnons sans accident l'entrée. Il était temps, nos torches allaient s'éteindre! J'ai passé dans ma vie plus d'une nuit orageuse en pleine mer, mais jamais, au retour du calme et du jour, je ne m'étais senti aussi soulagé qu'en sortant de cette grotte. C'est que tout y est splendide, mais effrayant. On dirait une nécropole où reposeraient les plus belles espérances, les plus brillantes illusions de l'humanité, mortes et pétrifieés!

Pour me distraire des impressions que m'a laissées ce palais souterrain, comparable, sinon supérieur, à la grotte fameuse d'Antiparos, je vais à la chasse dans l'après-midi, et reviens avec une petite antilope, deux canards sauvages et quelques autres oiseaux aquatiques pour notre souper. Le climat est très âpre et inégal sur ces plateaux. Le jour, il faisait aussi chaud que pendant les mois de juillet et d'août dans le centre de l'Europe; mais il gelait toutes les nuits. Le matin, soufflait une brise glaciale, et tous les quadrupèdes de la caravane, chevaux, chiens et bœufs, frissonnaient encore longtemps après le lever du soleil.

27 mai. — Nous reprenons notre marche. — Nous faisons une courte halte près d'une petite ferme, dont le propriétaire nous donne, sur la topographie et l'hydrographie du pays, des informations intéressantes dont je le remercie avec un sac de café. Le soir, nous campons à Hole-Fontein, près de la perte du Mooi, dont je relève avec Hübner la latitude exacte : 26° 10. — Froid très vif dans la nuit; le thermomètre descend à 7 degrés

Réaumur au-dessous de zéro. Un étang voisin de notre campement se trouve couvert le matin d'une couche de glace épaisse de 19 millimètres.

28 mai. — Départ au point du jour. Après deux heures un quart de marche, nous arrivons à l'une des plus belles fermes du pays, celle de Mynheer Govelaar, placée dans des conditions d'abri exceptionnelles. Après avoir passé la nuit près d'un étang gelé, c'est pour nous une agréable surprise de trouver, deux heures après, des orangers en pleine terre et de superbes plantations de maïs. — Chemin faisant, j'aperçois au sommet d'un roc une antilope de la variété *Eliotragus*, l'une des plus grandes; mais un claquement de fouet intempestif la fait disparaître avant que j'aie pu l'ajuster.

Mynheer Govelaar n'était pas chez lui. Il était parti avec deux chariots pour faire une saison de chasse dans l'intérieur, et l'on n'attendait pas son retour avant trois mois. Protégée par des rochers contre les vents du sud, qui sont les vents froids dans l'hémisphère austral, cette habitation jouit d'une vue superbe sur les monts Magalis.

Le soir, nous arrivons au pied de ces montagnes, et campons au milieu d'un vrai parc anglais. De ma tente, la vue s'étend sur des collines gracieuses, parsemées de bouquets d'arbres. Le bois ne faisant pas défaut ici, mes Cafres en profitent pour allumer de grands feux, autour desquels ils gesticulent et jasent avec leur animation ordinaire jusqu'à minuit.

29 mai. — Nous obliquons vers le nord-ouest, en côtoyant la base des monts Magalis qui s'étendent sur notre droite. Nous traversons une série de

charmants paysages ; des pelouses d'un vert tendre, sillonnées de ruisseaux, alternent avec des massifs d'arbres et d'arbustes variés. Outre les mimosas et les aloès, qui sont comme le fond de la végétation africaine, nous remarquons d'immenses saules pleureurs, des syringas dont les tiges ont jusqu'à un pied et demi de diamètre; des cognassiers, des figuiers. Cette belle vallée est de plus égayée par le chant des oiseaux, que nous n'avions entendu qu'à de rares intervalles dans la traversée des plateaux. Çà et là, des troupeaux conduits par des bergers cafres ajoutent à l'agrément du paysage. Ces Tircis africains, vêtus de peaux, et dont on aperçoit de temps à autre les kraals au sommet des collines, accourent sur le passage des chariots et fraternisent avec mes Cafres. Ceux-ci subissent instinctivement l'impression de cette riante nature ; jamais leurs chants n'ont été plus joyeux, leur babil plus intarissable.

Nous faisons halte le soir, à 3,600 pieds d'altitude, sur les premières pentes des Magalis, au-dessous du col d'Olifants-Neck, que nous devons escalader le lendemain. Nous avons à proximité de l'eau en abondance, et une petite ferme où nous trouvons des œufs et du beurre, mais notre campement est exposé au vent du sud-est. Aussi la nuit est froide, et le lendemain matin l'herbe, autour de nous, couverte de frimas.

30 mai. — Traversée des monts Magalis. Sur l'autre revers du col, la végétation tropicale reparaît soudain dans toute sa splendeur. Voici des plantations de caféiers, de véritables futaies d'orangers et de citronniers pamplemousses. Ces

changements de climat et d'aspect sont si subits, qu'on s'imagine être le jouet d'un rêve. Dans cette contrée, je remarque de grands mimosas, dont les branches portent plusieurs variétés d'autres arbres. Ce sont des graines apportées par des oiseaux; elles germent et se développent sur ce bois humide. Nous rencontrons aussi quantité d'arbres à sucre, dont les fleurs odorantes, blanches, fortement imprégnées d'un suc mielleux, constituent une friandise naturelle fort appréciée par les enfants du pays.

Le soir, nous faisons notre entrée dans la petite ville de Rustenburg, qui, par sa situation heureuse et la beauté de ses environs, mériterait le nom de paradis du Transvaal.

Rustenburg est dans une plaine, ou plutôt une large vallée qui s'étend entre la chaîne des Magalis et celles des Pilands. Cet amphithéâtre de montagnes, dont les pentes inférieures sont couvertes de bois et de cultures, ne s'ouvre que d'un seul côté, vers l'O.-O.-S. Au centre de cet espace libre s'élève, au-dessus d'un bois épais qui garnit sa base, un rocher isolé très original de forme et d'aspect. D'une fissure profonde dans sa partie supérieure, fissure qu'on voit de très loin, jaillit une source abondante qui descend en cascade. Cet Éden est aussi un pays de cocagne. On y trouve en abondance toutes les productions tropicales, et celles des zones tempérées.

Je fus retenu là pendant une huitaine de jours, par la nécessité de réorganiser encore mes attelages, parmi lesquels de nouveaux cas de pulmonie s'étaient manifestés. Je crus devoir procéder

à une inoculation générale; j'ordonnai, pour occuper mes gens, la visite des armes et exercices à feu. Hübner étudiait la géologie de cette vallée encore peu connue; nous relevâmes ensemble exactement, pour la première fois, la situation de Rustenburg (lat. S. 25°40′ 6; long. E. 27°43′).

8 juin. — Nous partons de bonne heure, et arrivons dans l'après-midi chez M. Diedrich, qui m'avait instamment engagé à m'arrêter au moins pendant deux jours à son habitation, située précisément sur notre chemin. M. Diedrich est un ancien officier saxon, établi avec sa famille, depuis 1863, dans un des endroits les plus pittoresques du Transvaal. En mettant pied à terre j'entends un coup de fusil : c'était, non le veau, mais le bœuf gras qu'on tuait en notre honneur.

Cet établissement, moitié ferme, moitié villa, que son propriétaire a baptisé *Morgensonne* (soleil du matin), se compose d'une série de terrasses adossées à une chaîne de rochers escarpés de porphyre, qui les domine de plusieurs centaines de pieds, et forme un excellent abri pour les plantations et les cultures. M. Diedrich a tout construit, tout défriché avec l'aide de quelques familles indigènes du voisinage, dont il a su gagner le cœur en les traitant avec humanité. De la véranda, qui s'étend devant la maison d'habitation, la vue s'étend par-dessus des massifs d'orangers, de grenadiers et d'oliviers, sur les vastes plaines qu'arrose (assez imparfaitement, comme nous allions bientôt le voir) le Limpopo, ou « fleuve des crocodiles ». Aux dernières limites de l'horizon, du côté du nord, s'élèvent les monts Pilands, pyramides d'un bleu d'azur.

Pendant les travaux d'installation, notre compatriote avait eu de rudes assauts à soutenir de la part d'une tribu de babouins, logée au-dessus de sa tête, dans les rochers qui bordent la propriété. Si ce sont là nos ancêtres, comme certains savants modernes l'affirment, nous avons bien dégénéré au point de vue de l'agilité. Dans les premiers temps, ces maudites bêtes descendaient par des endroits où l'homme le plus leste se serait vingt fois cassé le cou, et venaient mettre les cultures à sac. Ils faisaient surtout des razzias dans le maïs, dont ils sont très friands. Mon hôte m'a affirmé que ces singes mettaient les épis en gerbes, comme ils avaient vu faire aux moissonneurs, et remontaient dans leurs rochers avec ce butin. On abattit un certain nombre de ces larrons à coups de fusil, ce qui rendit les autres plus circonspects. Néanmoins ils n'avaient pas quitté la place. Pendant les deux nuits que je passai sous ce toit hospitalier, j'entendis leurs cris rauques; et, le premier jour, j'avais aperçu distinctement les faces noires de quelques-uns de ces anthropomorphes en vedette sur des pointes de roc, et paraissant suivre d'un œil curieux les évolutions de leurs voisins civilisés. Les panthères, nombreuses de ce côté, sont pour ces singes des ennemis plus dangereux que l'homme. Nous projetions pour le 9 une grande chasse à la panthère et au babouin, avec mes rabatteurs cafres. Mais quelques-uns ayant eu l'imprudence de décharger leurs armes au point du jour, M. Diedrich me dit qu'il était inutile de nous mettre en chasse, cette fusillade ayant sûrement fait fuir le gibier au loin.

Le 10 était précisément l'anniversaire de la nais-

sance de notre hôte. Ce grand jour fut fêté par un banquet solennel, qui eut lieu sous des arbres auprès de notre campement. Dans cette occasion mémorable, j'avais voulu faire montre de mes talents culinaires, et confectionné un *potage à la julienne* qui obtint un succès de haute estime, bien que j'eusse commis innocemment un grave méfait domestique, en faisant main basse, dans le potager particulier de la maîtresse du logis, sur des légumes réservés pour semis.

18 juin. — Départ au point du jour. Derniers adieux à notre excellent hôte, qui a voulu nous faire la conduite jusqu'à la limite extrême de son exploitation. Là finit aussi le territoire du Transvaal. La région dans laquelle nous nous engageons contraste de tout point avec celle que nous venons de quitter. Comme nos premiers pères, nous passons brusquement de l'Éden dans une contrée aride, épineuse, brûlante. Nos équipages n'avancent qu'avec peine dans ces terrains sablonneux et friables; l'eau y est si rare, qu'une fois nos bœufs restent vingt heures de suite sans boire. Il n'en faudrait pas tant pour tuer des bœufs d'Europe, mais ceux d'Afrique sont plus résistants. Dans l'après-midi de la dernière journée, je me trouve inopinément en présence de trois autruches, les premières! Je les tire, mais l'émotion me fait manquer honteusement; elles n'en courent que plus vite!

Le 18, à six heures du soir, nous atteignons enfin les bords du Limpopo, « fleuve des Crocodiles », qui justifie trop bien son nom. Se baigner dans ces eaux, d'un aspect perfidement engageant, équivaudrait à un suicide. On a vu des bœufs, sur la rive,

saisis et entraînés dans l'eau par ces terribles amphibies. En côtoyant le fleuve, qui dans cette saison a rarement plus de deux ou trois pieds d'eau à cette hauteur, nous apercevions à chaque instant d'énormes crocodiles, se chauffant au soleil sur les bancs de sable.

Deux Anglais de mes amis, Vincent Erskine et Frédéric Elton, ont exploré une grande partie du cours du Limpopo. Erskine, qui est mort assassiné en Cafrerie en 1873, est le premier Européen qui ait reconnu l'embouchure de ce fleuve (1867). Il se jette dans l'océan Indien sous le 25° degré de longitude S., après avoir traversé dans cette partie inférieure de son cours l'*Inhambane*, contrée encore à peu près inconnue. Erskine, dont je fis la connaissance sur les bords du Tati en août 1869, s'y fit construire une petite embarcation qui fut transportée par terre avec une peine infinie jusqu'au Limpopo, qu'il remonta jusqu'aux chutes de *Tolo-Azime*, dont on lui doit la découverte. Dans cet endroit, le fleuve tombe et rebondit en cataracte parmi des rochers d'une hauteur totale de 130 pieds.

Les bords du Limpopo, couverts de grands arbres et d'épais fourrés de roseaux, furent, il y a cinquante ans, le théâtre des exploits légendaires de Gordon Cumming, le célèbre Nemrod écossais. Les éléphants, qu'on y trouvait alors en grand nombre, ont aujourd'hui déserté ces parages, où il faisait *trop chaud* pour eux. Mais on y rencontre encore des gnous, des buffles, des antilopes, notamment de l'espèce *Melampus* ou *roybook*, qu'on ne peut guère prendre qu'en les tuant sur le coup. Même blessées à mort, elles continuent de fuir avec

une rapidité extrême, et vont tomber à d'énormes distances.

D'autres animaux plus redoutables hantent encore ces rives. Nous allions en avoir bientôt la preuve.

19 juin. — Nous côtoyons toute la journée la rive du fleuve en amont. Dans la nuit, nous sommes réveillés par les aboiements furieux des chiens. Au point du jour, nous reconnaissons les traces non équivoques de deux lions qui avaient passé l'eau à moins de trois cents pas du campement.....

Nous cheminons sous des futaies majestueuses où murmure doucement la brise. Sur notre droite se déroule, visible par échappées à travers les arbres, le cours sinueux du Limpopo, pareil à un large ruban d'émeraude. Le souvenir de la région embrasée dont nous sortons à peine nous fait encore mieux apprécier les charmes de ce paysage.

20 juin. — Nous franchissons, non sans peine, un affluent transversal nommé le Marico, dont les bords sont fort escarpés. Le plus lourd de nos deux chariots reste engravé au milieu de l'eau, et le concours des deux attelages réunis suffit à peine pour le tirer de ce mauvais pas. Sur l'autre rive, nous trouvons une troupe de mineurs qui viennent du Tati et retournent à Durban, fort peu satisfaits de leur campagne. Quatre de leurs compagnons y sont morts de la fièvre, et les échantillons de quartz qu'ils nous montrent, ne contiennent que bien peu d'or.

La veille, j'avais fait buisson creux, n'ayant rencontré que des carcasses d'animaux ou du gibier hors de portée. J'ai eu plus de chance aujourd'hui ;

je rapporte au garde-manger une antilope de la jolie petite espèce que les Zoulous nomment *ikina*.

A ce campement, nous sommes éloignés de Durban, à vol d'oiseau, de 396 lieues *marines*, ou 100 *milles* allemands.

21 juin. — Nous abordons une zone de terrains dont la traversée est des plus difficiles et l'aspect lugubre. C'est comme une mer d'arbustes sans feuilles, armés d'épines formidables, et dont émergent çà et là quelques groupes d'arbres, pareils à des îles. Dans cette journée et les suivantes, les plus courtes de l'année sous cette latitude, mon thermomètre marque à midi 83 degrés Fahrenheit. Nous nous débattons quatre jours entiers, presque toujours au grand soleil, dans ce réseau épineux, sans rencontrer d'autre gibier que quelques francolins, et des squelettes de buffles nettoyés par les lions et les hyènes. Pendant cette traversée *piquante*, je me dis plus d'une fois, *in petto*, que les bords du Weser avaient bien leur charme, et qu'il fallait le *robur et æs triplex* dont parle Horace à propos du premier navigateur, pour aller chercher de tels divertissements si loin de son pays...

Enfin, le 24 au soir, nous sortons de cet enfer terrestre. Après nous être fort éloignés du Limpopo, qui fait un grand coude à cette hauteur, nous nous retrouvons sur ses bords, délicieusement ombragés d'arbres gigantesques, dont quelques-uns ont jusqu'à seize pieds de tour. Il y a d'excellents pâturages aux alentours, et la contrée passe pour très giboyeuse. Je me décide donc à stationner quelques jours dans cette oasis, pour faire reposer les bœufs, avant de nous lancer dans un nouveau désert qu'on

ne peut éviter, pour gagner Sochong, gros village des Bechuanas.

Un campement pour plusieurs jours dans un tel pays réclame des précautions spéciales de défense. Nous installons donc nos chariots sur un promontoire de la rive, dans un endroit où le fleuve fait un angle très marqué. Notre position est ainsi couverte de deux côtés; de plus, notre gauche est flanquée par des étangs, et nous voyons au loin dans toutes les directions. Sur le seul côté découvert de la position, nous organisons une forte palissade d'épines. Cette fortification n'était pas de trop, car nous entendions toutes les nuits les lions, et je savais qu'un précédent voyageur avait eu deux bœufs dévorés, précisément dans cet endroit.

Il n'y avait pas beaucoup de gibier de ce côté du fleuve, mais sur l'autre rive, où le bois est plus touffu, les grandes antilopes *Melampus* se promenaient par bandes, et nous avions un passage à gué très facile, à quelques centaines de pas au-dessous du campement.

Le 27 juin est une date mémorable dans cette campagne cynégétique, *albo notata lapillo*. C'est ce jour-là que j'ai tué mon premier gnou ! Cet exploit mérite quelques détails.

J'étais passé dans l'après-midi sur la rive droite avec ma bonne lame de Tolède, je veux dire mon excellente carabine Dreyse double à aiguille et à lingots d'acier. Je fouille longtemps le bois, en m'écartant beaucoup du fleuve. Tout à coup le gnou me passe en travers : je fais feu, et l'animal tombe foudroyé; mon lingot l'avait traversé de part en part. En ce moment j'étais seul, avec un de

mes Cafres, dans un terrain très boisé, et à trois bons quarts de mille, à vol d'oiseau, du campement. Pourtant je tenais à ne pas perdre mon gibier; il y avait là, outre la satisfaction d'amour-propre, une question intéressante de ravitaillement. Je me hâte donc de couvrir mon gnou d'épines, j'allume le plus beau feu possible, tant pour écarter les hyènes que pour aider à retrouver la place, et je cours chercher du renfort.

Il faisait déjà nuit quand j'arrivai au camp, à demi mort de fatigue et de faim. J'étais absolument hors d'état de recommencer cette course, mais Hübner partit aussitôt avec le conducteur Philips, quelques Cafres et six de nos bœufs; il n'en fallait pas moins pour traîner à travers bois l'énorme animal. J'avais donné à Hübner des indications aussi précises que j'avais pu. Il devait, après avoir passé sur l'autre rive, remonter le long du fleuve pendant un demi-mille anglais environ. Là, des branches que j'avais cassées et disposées en ligne droite lui indiqueraient son chemin. Il y avait encore un mille anglais de cet endroit à celui où gisait la bête; mais, dans la direction à suivre, se trouve précisément une étoile que j'avais remarquée et que je lui montrai; c'était une chance de plus pour ne pas faire fausse route.

Avec tout cela, je n'étais rien moins qu'assuré du succès de cette expédition nocturne. J'aurais pu faciliter la recherche en renvoyant avec eux le Cafre qui m'avait accompagné, mais j'eus conscience de le faire, dans l'état d'épuisement où il était. J'aurais rougi de le traiter plus mal que moi-même.

Après mon dîner, je me mis aux écoutes. Le temps était admirable, et il y avait cette nuit-là grand concert africain : chœurs de chacals et d'hyènes avec répliques vigoureuses de mes chiens ; et, par intervalles, majestueux *solos* de lion, la basse-taille du désert, *buschbaas*, comme l'appellent les Boërs.

Le mode de transport du gros gibier, en pareille occurrence, est d'une simplicité extrême. Avec de fortes branches reliées par des sangles en cuir de buffle, on construit une espèce de radeau ou de claie. A l'avant et à l'arrière de cet appareil on fixe de fortes traverses, sur lesquelles on étend des branches plus flexibles, puis du gazon. Sur cette litière on étend l'animal, on attelle les bœufs à une chaîne qui tient à la traverse de l'avant, et fouette cocher !

J'attendis sans résultat deux grandes heures, et commençais à désespérer, quand enfin retentirent au loin plusieurs coups de feu, auxquels je m'empressai de répondre. Bientôt mes hommes de l'autre rive m'annoncèrent qu'ils avaient trouvé et ramenaient l'animal. Je courus au gué : un superbe clair de lune favorisa le passage ; et, pour comble de bonheur, les crocodiles du Limpopo ne se mirent pas de la partie !...

La station que j'avais choisie est tellement intéressante pour les communications commerciales du Transvaal avec l'intérieur, que j'ai cru devoir en déterminer astronomiquement la situation (26°52′ long., 23°40 lat.)... Nous l'appelâmes camp de Pallas, en mémoire du célèbre naturaliste qui a si bien décrit les antilopes, très nombreuses dans

ces parages ; et c'est sous ce nom qu'elle est désignée dans les nouvelles cartes de Petermann.

J'aime à évoquer le souvenir de ces temps de chasse et d'aventures, de gaieté et de liberté ! Parfois il me semble que tout cela n'a jamais été qu'un beau rêve, tant cette existence ressemble peu à celle que je mène, — que je traîne aujourd'hui !

En quinze jours, ces régions, d'une sauvagerie grandiose, deviennent, pour le chasseur, comme une seconde patrie. En quittant pour jamais ces arbres dont l'ombrage hospitalier l'a couvert, cette source qui l'a rafraîchi, son cœur se serre ; il éprouve ce que j'appellerais volontiers une *nostalgie bénigne* (*ingeringer Potenz*).

2 juillet. — Nous prenons la route de Sochong ; ou, pour parler plus exactement, nous suivons les traces des ornières dans cette direction. Traversée d'un nouvel enfer terrestre dans le genre du précédent. Mêmes fourrés épineux ; même chaleur torride ; eau rare et fétide, dont les bœufs et les chevaux, malgré leur soif ardente, ne boivent qu'avec répugnance. Dans la soirée du 5, nous arrivons et campons auprès des hauteurs qui couvrent Sochong ; nous y trouvons par bonheur une assez grande quantité d'eau de pluie dans un creux profond au milieu des rochers.

6-9 *juillet*. — Arrivée et séjour à Sochong. La traversée des collines escarpées qui précèdent ce bourg est singulièrement pénible. J'ai baptisé ce passage du nom très mérité de *Devils Kloof* (gorge du diable), qu'ont reproduit d'après moi les nouvelles cartes. Pendant plusieurs heures on y marche sur des roches glissantes où nous avions bien

de la peine à conserver notre équilibre, et où les bœufs s'abattaient à chaque pas. Ils ne se relevaient ou plutôt on ne les relevait qu'avec une peine infinie, et les genoux en sang. En sortant de cette gorge ou coupe-gorge, on commence à voir quelques cultures de maïs et de doura. Pays brûlé, poudreux, d'un aspect misérable.

Sochong, grosse bourgade indigène, est la résidence de *Matcheen*, l'un des principaux chefs des Béchuanas. Il pouvait, disait-on, mettre en campagne 8,000 hommes, armés de fusils anglais qui arrivent jusque-là en contrebande. Le missionnaire anglais qui réside à Sochong en évalue la population à 30,000 âmes : c'est certainement l'endroit le plus populeux que j'aie rencontré, depuis les monts Khalambas jusqu'au Zambèze. Comme dans la plupart des villages d'indigènes, les huttes n'y sont séparées que par des ruelles encombrées d'ordures, où l'on ne peut passer qu'un à un. Cette localité, que la moindre averse transforme en un marais infect, n'en a pas moins une certaine importance commerciale. C'est le principal marché d'exportation des plumes d'autruches, dont Matcheen s'était adjugé le monopole. C'est aussi, ou du moins c'était alors un lieu de refuge pour tous les vauriens des tribus voisines.

Le petit despote de Sochong était en délicatesse avec la tribu puissante et belliqueuse des Matébélés, dont nous devions traverser le territoire pour aller au Zambèze. Il y avait des postes d'observation sur la frontière assez mal définie des deux États ; des hommes armés allaient et venaient constamment de ce côté, et l'on s'attendait à une

rupture prochaine. Parmi les Matébélés qui se trouvaient alors à Sochong, il y en avait un qui paraissait supporter plus impatiemment qu'aucun autre son exil. C'était un amoureux, jeune et beau (relativement), contraint de s'expatrier pour avoir été du dernier bien avec une des filles du roi Mokilikatzi, qui ne plaisantait pas sur cet article.

Ce souverain venait de mourir, laissant une nombreuse postérité, et par conséquent plus d'un prétendant à son héritage. L'un deux venait précisément d'arriver à Sochong. C'était le fils d'une ancienne favorite disgraciée, qui naguère s'était réfugiée dans le Natal. Plusieurs chefs Matébélés paraissaient disposés à se prononcer en faveur de ce prétendant, et il était venu solliciter l'appui de Matcheen. Celui-ci, craignant de se compromettre, avait d'abord affecté d'ignorer son arrivée. Il finit par lui envoyer, comme présent de bienvenue, un couple de chèvres étiques. Mais tel est l'orgueil de ces descendants de despotes cafres, que celui-là, bien qu'il eût besoin de Matcheen et fût à sa merci, lui renvoya son *maigre* cadeau, en lui faisant dire « que la viande de chèvre était un mets bon pour les chacals, non pour les lions! »

9 juillet. — Nous recevons la visite officielle de Matcheen, et de quelques-uns des *grands de sa cour*. C'est un homme de taille presque gigantesque et fort à proportion, vêtu de la tête aux pieds à l'européenne, mais l'air fort peu intelligent. Il arrive à l'heure du déjeuner, et prolonge sa visite jusqu'au dîner, dont il prend également sa part, et une fort grosse part! Moyennant deux guinées et une petite provision de poudre et de plomb, il nous octroie

la permission de passer sur son territoire (1).

Pendant toute cette journée et la nuit suivante, nous avions été assourdis par un effroyable charivari d'instruments de percussion et de hurlements. Mes *reporters* cafres, qui m'avaient si promptement mis au courant de la situation politique, m'expliquèrent qu'on célébrait une fête moitié religieuse et moitié civile, dont l'objet est d'initier les jeunes filles nubiles à la nouvelle existence qui les attend. Ces vierges basanées ont pour initiatrices de vieilles mégères, qui d'abord, au moyen d'un savant maquillage à l'ocre rouge, les rendent encore plus laides qu'elles ne le sont naturellement. Ensuite elles leur font faire une répétition générale des travaux du ménage, transporter de lourdes charges de bois et d'eau, etc. Le tout se termine par une sauterie effrénée qui dure jusqu'au jour. Il est expressément défendu aux hommes de prendre part à ces exercices. Les vieilles femmes, investies pour la circonstance d'un pouvoir discrétionnaire, sont armées de grosses branches d'épines dont elles frappent à tour de bras sur les curieux, sans que personne y trouve à redire.

Sochong est situé à 3,300 pieds d'altitude ; aussi le froid est si vif pendant la nuit, que l'eau restée dans les réservoirs des chariots n'était plus le matin qu'un morceau de glace. Le jour, il faisait une chaleur accablante, mais, aussitôt le soleil couché, le froid semblait instantanément sortir de

(1) J'ai su depuis qu'en 1873, ce chef d'un si bel appétit avait été dépossédé par Loumpengoula, le nouveau souverain des Matébélés.

terre, tant l'écart de température était considérable et subit. Aussi je rencontrais le soir, au 23e degré de latitude sud, des hommes vêtus de peaux, exactement comme les Esquimaux que j'avais vus sur le littoral du détroit de Behring.

J'eus à Sochong le chagrin de perdre en vingt-quatre heures mon meilleur cheval, de la maladie foudroyante dont il a été question ci-dessus. Deux jours auparavant, un négociant m'en avait offert un lot de plumes d'autruches qui valait bien 250 thalers. Ne voulant pas exposer mes autres chevaux à périr de même dans un pays si malsain pour eux, je les renvoyai à Durban.

10 juillet. — Je quitte avec bonheur ce cloaque des Béchuanas, où l'on est rôti le jour et gelé la nuit. Nous traversons une région accidentée, aride, d'un aspect lugubre à cette époque où les herbes brûlées ne reverdissent pas encore. Je remarque, dans les rochers, des arbustes grimpants, alors dépourvus de feuilles, et dont l'écorce, très friable, distille un suc laiteux. Je dois dire que le pays avait un tout autre aspect quand j'y repassai l'année suivante dans la belle saison (nov. 1870). Ces arbustes des roches étaient en feuilles, avec de belles grappes d'un rouge écarlate; les gazons verts et émaillés de fleurs.

11 juillet. — Nous prolongeons notre marche assez avant dans la nuit, espérant découvrir un peu d'herbe et d'eau pour les bœufs; nous ne rencontrons ni l'une ni l'autre. Au campement, nous sommes forcés d'employer pour notre souper ce qui restait dans les réservoirs portatifs, remplis à

Sochong. Heureusement nous en trouvons un peu le lendemain matin, en creusant dans le lit d'un ruisseau desséché, mais elle nous fait ensuite absolument défaut pendant cette journée et les deux suivantes.

Le 14, au matin, nous faisons halte auprès du Tewanibach, torrent qui dans cette saison n'existe que pour mémoire. Nous cheminons à travers une futaie clair-semée de mimosas et de mopanis, dans des terrains d'une aridité implacable. Rencontre singulière d'une douzaine d'indigènes des deux sexes, artistes chorégraphes, *aliàs* saltimbanques, qui vont donner des représentations à Sochong. Près de quelques anciens feux de bivouac, je trouve des os de girafes, mais je n'en aperçois aucune de vivante ; — seulement quelques grandes antilopes.

15 juillet. — Nous arrivons au *Lotsanibach*, autre ci-devant torrent, où nous éprouvons une nouvelle déception. Mes Cafres creusent en vain fort avant dans le sable : « pas d'eau ! » (*Aykona Amânse.*) La situation devient critique ; depuis Sochong les bœufs n'ont bu qu'une seule fois, et leurs forces s'épuisent visiblement. Nous marchons encore inutilement pendant trois heures, et nous voilà forcés de camper sans eau pour nos bêtes, non plus que pour nous. *Aykona Amânse!* deux mots que je n'oublierai de ma vie, dussé-je vivre cent ans !

L'anxiété m'a tenu éveillé pendant toute la nuit. Au matin, je me décide à user d'un moyen héroïque, qui réussit souvent en pareil cas. Je laisse trois de mes Cafres près des chariots dételés ; et avec les autres je suis les bœufs en liberté, m'en

fiant à leur instinct. Ils marchent, ou plutôt se traînent pendant un demi-mille. Tout à coup ils reniflent fortement, et retrouvent des jambes pour courir dans la direction du nord-est...

Là existaient en effet, dans un terrain glaiseux qui retient l'eau, quelques mares dans lesquelles ils se précipitèrent. Les malheureuses bêtes, enragées de soif, buvaient si avidement que l'une d'elles tomba morte sur la place. Ces mares étaient couvertes d'oiseaux qui y revenaient obstinément en dépit de la fusillade ; — ce qui prouvait bien qu'il n'y avait pas d'autre eau à une grande distance, et que nous venions d'échapper au plus terrible péril qu'on puisse courir dans ces pérégrinations africaines.

Nous campons trois jours près de ces eaux salutaires. Dès le lendemain, nous y sommes rejoints par un Boër à cheval qui me rapportait consciencieusement, pendu à l'arçon de sa selle, un jambon fumé que nous avions effectivement perdu en route quelques jours auparavant. Mynheer Osthuis (c'était le nom du cavalier) cherchait aussi de l'eau pour ses équipages et ceux de ses compagnons de chasse, qui ne tardèrent pas à paraître. Il y avait trois chariots et plusieurs cavaliers. Ces messieurs venaient de battre avec succès la vallée du Maklabas, affluent du Limpopo, dans lequel il se jette à une dizaine de milles de notre « camp de Pallas ». Ils avaient tué huit buffles, et un superbe lion mâle à crinière noire. Le matin même, ils avaient eu la chance d'abattre deux girafes grasses, dont leurs gens et les miens se régalèrent amplement pendant deux jours. Ainsi, d'une situation désespérée, nous

passions brusquement à l'abondance, à des scènes de joyeux tumulte. Rien de plus ordinaire que ces contrastes, dans l'existence des explorateurs et des chasseurs en Afrique.

Mynheer Osthuis connaissait le pays que j'allais traverser. Il me conseilla de redoubler de précautions aux prochains campements, d'y faire des palissades d'épines et d'entretenir soigneusement les feux, surtout aux abords du Gog-we. Le Gog-we est un cours d'eau dont une partie ne se perd pas dans le sable pendant la saison sèche. Elle forme alors une espèce d'étang, dont les bords sont très fréquentés par les lions. J'avais précisément détaché de ce côté en éclaireur mon ami Hübner avec quatre de mes hommes, ne voulant pas m'exposer une seconde fois à périr de soif.

J'appris aussi que nous étions suivis de près par un confrère, un Anglais nommé Hart, récemment marié à Durban, et qui avait eu l'idée excentrique de venir passer sa lune de miel à poursuivre le lion et la girafe, en compagnie de sa jeune femme. M. Osthuis, qui s'était trouvé avec lui, vantait son intrépidité à la chasse, mais ne lui croyait pas la tête bien saine. Je n'avais nulle envie d'attendre cet original, même dans son propre intérêt, car l'eau des mares commençait à baisser sensiblement. Donc, ayant reçu de mon ami Hübner des renseignements favorables, je décampai dans la soirée du 19. Hübner s'était avisé de me renvoyer tous les hommes qui l'avaient accompagné dans sa reconnaissance, pour se donner le plaisir d'une ou deux nuits de rêverie solitaire sur les rives du Gog-we. Il faillit payer cher cette fantaisie poétique!

20 juillet. — Nous rencontrons de nombreuses *fumées* de girafes. Dans la journée, en fouillant un bois que traversaient les chariots, je tombe sur une trentaine d'autruches, qui faisaient la poudrette comme des poules, dans les cendres d'un ancien feu de bivouac. L'imbécile de Cafre qui portait mon fusil est resté tellement en arrière que je ne puis tirer! Nous campons près d'une mare où il reste encore un peu d'eau, bien juste ce qu'il nous faut. Pendant toute la nuit, nous sommes constamment sur le qui-vive. Les hyènes ne cessent de hurler, mes chiens d'aboyer ; à l'approche du jour, les lions viennent nous saluer de si près, que nous sommes obligés de faire à plusieurs reprises un feu nourri pour les écarter.

21. — Nous partons de très bonne heure, et avançons dans des terrains boisés, où l'on aperçoit de temps à autre des rochers couronnés d'euphorbes gigantesques. Nous croisons M. Hart, le chasseur nouveau marié, qui a fait marcher toute la nuit ses bœufs pour trouver de l'eau. Ces pauvres animaux sont dans un état pitoyable! Tué trois antilopes et huit francolins. — Le soir, je poursuis ma marche sans désemparer, de cinq heures à dix. Je me souviens de la symphonie rugissante du matin, et veux absolument éviter à Hübner le danger de rester seul une troisième nuit dans une région si solitaire, ou plutôt si mal habitée.

Nous continuons donc notre route après le coucher du soleil, à la lueur de fagots d'épines que mes Cafres portent au bout de longues gaules, en manière de falots. La précaution n'est rien moins qu'inutile, car déjà les « basses-tailles »

de la forêt recommencent leurs exercices vocaux.

Enfin, sur ma gauche, j'aperçois la lueur d'un feu au travers des arbres; deux coups de fusil annoncent mon arrivée; quelques minutes après je rejoins Hübner, que je trouve encore tout ému d'une aventure foncièrement africaine.

La nuit avait été des plus tranquilles, si bien qu'il avait fini par s'endormir près de son feu de bivouac, ayant près de lui son fusil. Réveillé soudain par quelques glapissements de chacals, il voit le feu éteint, le soleil déjà haut sur l'horizon. Heureusement il a l'idée de grimper sur la fourche d'un énorme mimosa voisin, pour inspecter les alentours A peine était-il installé dans cet observatoire, à une trentaine de pieds au-dessus du sol, qu'il voit apparaître sur l'autre rive une lionne qui franchit l'eau d'un bond, vient tomber juste à l'endroit qu'il venait de quitter; puis fait quelques pas en arrière, comme désappointée de trouver la place vide. Mais ce n'est pas tout : des rugissements éclatent, d'autres leur répondent, et, du haut de son arbre, mon ami voit arriver, à la queue-leu-leu, six autres individus de la même espèce, une femelle et cinq mâles ; en tout sept lions qui restèrent là, folâtrant comme de jeunes chats, pendant un espace de temps que le spectateur de cette scène de famille évaluait à une demi-heure, mais qui parut terriblement long! Enfin, ils se retirèrent l'un après l'autre : la lionne qui était arrivée la première resta aussi la dernière. C'était une mère nourrice, on le reconnaissait sans peine à sa maigreur et à ses mamelles pendantes. Avant de partir, elle vint se dresser contre l'arbre-citadelle, en laboura pro-

fondément le tronc de ses griffes, dardant sur sa proie manquée deux prunelles jaunes, étincelantes de rage. Sans doute ce chasseur isolé lui avait été signalé par les chacals, qui font souvent office de limiers auprès des lions en chasse (1); et elle s'était fait fête de déjeuner avec lui, — et de lui.

Mon premier mouvement fut de le féliciter cordialement d'avoir échappé au danger; le second, d'exprimer le regret qu'il n'eût pas songé à emporter sur l'arbre son fusil et quelques cartouches. Quelle occasion unique, incomparable, dans la vie d'un chasseur !

Quelques lecteurs sceptiques trouveront peut-être que sept lions à la fois autour d'un seul homme, c'est beaucoup, quand cet homme n'est ni Daniel dans sa fosse, ni un dompteur de profession! Je leur répondrai : d'abord que M. Hübner est un homme justement considéré pour son caractère et ses connaissances scientifiques, que je crois tout à fait incapable d'en imposer : ensuite que le récit de cette aventure a trouvé place dans plusieurs journaux sérieux, notamment dans le *Globus du 1er avril* 1873 (2).

Deux jours après, je faillis avoir, au même endroit, un accident plus tragique. Électrisé par l'histoire de mon compagnon, je m'étais mis à l'affût sur un arbre près de l'eau, dans la nuit du 23 au 24, espérant voir et tirer au moins quelqu'un des sept

(1) Ce fait m'a été attesté par plusieurs chasseurs, et je crois l'avoir vu moi-même.

(2) La première raison vaut mieux que la seconde, et la date du 1er *avril* pour cette insertion ne nous paraît pas très heureusement choisie. (T.)

lions. Mon attente fut vaine; je n'aperçus que des hyènes et des chacals. Vers la fin de la nuit, vaincu par la fatigue, je m'étais endormi sur mon perchoir. Mon manteau ayant glissé de mes épaules à terre, le froid du matin me réveilla; je vis qu'il était déjà grand jour. En même temps j'entendais distinctement les voix de mes gens, mon poste n'étant pas à plus de 500 mètres du camp. Je m'en retournais donc d'assez mauvaise humeur, mais dans une parfaite sécurité. A peine ai-je fait cinquante pas, que j'aperçois sur la lisière d'un fourré la tête d'un lion, fixant sur moi ses gros yeux. En même temps, part de ce même fourré un rugissement qui annonce la présence d'un deuxième lion, posté en réserve.

Après quelques instants d'immobilité réciproque, la tête du lion d'avant-garde disparut sous bois, et moi je continuai mon chemin bien pacifiquement. Dans de telles conditions, je n'avais pas la plus légère envie de prendre l'offensive. Au reste, il est bien connu que le lion à crinière noire de l'Afrique méridionale attaque rarement l'homme le premier, et qu'il fait moins de victimes que le buffle sauvage (*Bos Caffir*) et le rhinocéros noir, qui fondent tête baissée sur le chasseur.

On a donc tort de croire que le lion ne sort jamais que de nuit. Dans les régions inhabitées, notamment sur les bords des rivières Tati, Sacha et Ramakouban, il vient très souvent boire en plein jour; je puis l'attester *de visu*. Dans la vallée du Sacha, où les lions étaient très nombreux en août 1869, ils s'abreuvaient d'ordinaire dans des espèces de fosses que creusent les rhinocéros sur la rive

avec leurs défenses, et dans lesquelles l'eau monte promptement. Les lions viennent les matins à ces fosses, en sortant des grands fourrés de roseaux dans lesquels ils passent les nuits à l'affût des antilopes, des buffles, des girafes.

Pendant mes nuits de bivouac, j'ai pu aussi étudier à fond leurs habitudes vocales. Ils commencent d'ordinaire à rugir peu de temps après le coucher du soleil, se taisent vers minuit, puis recommencent un peu avant le jour, comme s'ils grondaient contre le retour de la lumière. Les premières fois, on ne peut se défendre d'une impression désagréable, surtout quand l'animal vient tout près du camp ; mais on s'y habitue assez vite.

25 *juillet*. — Nous quittons le campement du Gog-we. Nous traversons successivement trois cours d'eau taris, dont les bords sont encore couverts de roseaux. Dans leur lit desséché, je remarque de nombreuses traces de lions et de buffles. Le paysage devient plus accidenté ; déjà nous commençons à voir de ces massifs de roches aux formes fantastiques, très communs dans le pays des Matébélés. Nous traversons des terrains couverts de mopanis. L'aspect de cet arbre, de la famille des Bauhinias, est des plus étranges. Les maîtresses branches et les rameaux sont disposés horizontalement, ainsi que leurs feuilles grêles, avec une ouverture au milieu. Le tout fait l'effet d'un grand filet de pêche exposé au soleil, et n'en garantit nullement.

26 juillet. — Arrivée aux placers du Tati.

CHAPITRE V

Les placers du Tati. — Sir John Swinbourne et sa locomobile. Anarchie chez les Matébélés. — Machlapean me quitte. — Chasse mémorable avec Boschimans d'*arrêt*. — Bivouac en forêt. — Une antilope. — Un buffle. — Un rhinocéros noir!! — Historique des Matébélés. — Encore Mynheer Osthuis. — Un charron-armurier saxon sur les bords du Mang-we. — Le vieux Monyama. — Les monts Matoppos; leur configuration étrange. — Arrivée et séjour à Inyatin. — Tout nous y manque, sauf les serpents. — Hübner et sa diplomatie. — Je rebrousse chemin. — Mes jeunes autruches. — Visite de Sa future Majesté Loumpengoula. — Retour sur le Mang-we. — Premières pluies. — Combat héroïque et infructueux contre les sauterelles. — Chasse avec Mac-Gillivry. — Les sortilèges de Monyama moins forts que les miens. — Aventure d'Hartley et d'un rhinocéros blanc. — Deux journées de chasse mémorables, avec une meute de Boschimans. — Accident et superstition d'un Nemrod hollandais. — Deux marcassins orphelins. — Retour de Hübner. — En route pour le Zambèze!

Ce fut un vieux chasseur d'éléphants nommé Hartley, qui signala, en 1873, au voyageur allemand Carl Mauch l'existence de quartz aurifères dans la région du Tati (1). Mais j'ai appris sur les lieux que

(1) Affluent du Sacha (le Shashi de Livingstone), qui se réunit au Zambèze.

ces mines avaient été anciennement exploitées par les *Machonas*, peuplade industrieuse, depuis chassée de ce territoire par les Matébélés, et aujourd'hui à peu près détruite. Les Machonas arrachaient des morceaux de quartz en creusant dans le roc des trous qui ont jusqu'à dix-huit pieds de profondeur; on a peine à comprendre comment des gens qui n'avaient ni poudre ni outils convenables ont pu exécuter de pareils travaux. Ils soumettaient ensuite ces pierres à l'action du feu et les réduisaient en poudre pour en extraire l'or, qui arrivait, par voie d'échange, aux colonies portugaises de la côte orientale d'Afrique. Cette peuplade, digne d'un meilleur sort, avait aussi bâti des remparts en pierre, dont il reste encore des ruines. Ces constructions presque cyclopéennes contrastent sensiblement avec celles des autres indigènes qui n'emploient pour leurs fortifications et leurs demeures que l'argile et des branches d'arbres. On est étonné que ces Machonas aient succombé sous l'effort d'ennemis, qui certainement ne les valaient pas ; mais il paraît que l'invasion étrangère fut secondée par des discordes intestines. Cela se voit ailleurs qu'en Cafrerie.

Les récits de Mauch avaient fait grand bruit, non seulement au Cap, mais en Angleterre. On s'imaginait trouver là une troisième édition des placers californiens et australiens. De nombreux mineurs, venant surtout d'Australie, étaient accourus dans cet Eldorado prétendu, et y travaillaient avec un courage digne d'un meilleur sort, car le produit était loin de répondre aux premières espérances. Cette invasion métallurgique avait déter-

miné l'exode des éléphants, jadis fort nombreux dans cette contrée. C'était là le résultat le plus clair de l'entreprise : l'or n'était qu'une chimère ou à peu près, et l'ivoire avait disparu.

Je trouvai là des Européens, au nombre d'une quarantaine, se donnant bien du mal pour peu de chose. Il y avait notamment un gentilhomme anglais, sir John Swinbourne, qui s'était embarqué dans cette affaire beaucoup trop légèrement, sur les premiers rapports des journaux, et la poursuivait avec toute la ténacité britanique. Il était arrivé au Tati avec un ingénieur des mines, deux machines à vapeur, dont une locomobile, d'énormes provisions de vivres, d'effets d'habillement, poudre, etc., etc. ; il y en avait plein un immense magasin. Ensuite, voyant que les résultats obtenus au Tati étaient médiocres, entendant dire qu'il existait des mines plus riches dans la région lointaine de l'Oumfoule, au pays des Matébélés, il s'était résolûment avancé sur leur territoire avec sa locomobile attelée de trente-deux bœufs. Il était ainsi arrivé, Dieu sait avec quelle peine ! jusqu'à Inyatin, leur capitale, où je le retrouverai deux mois plus tard. Là il reçut l'injonction menaçante de rétrograder. Les Matébélés prenaient la locomobile pour un appareil magique destiné à conquérir leur pays. Sir Swinbourne fut donc obligé de revenir au Tati en compagnie de sa mécanique à trente-deux bœufs, ayant fait inutilement avec elle un trajet de 55 à 60 myriamètres (aller et retour), dans les terrains les plus difficiles de l'Afrique !

Je ne pouvais continuer ma route avant d'avoir obtenu de ces mêmes Matébélés l'autorisation de

passer sur leur territoire. Cette négociation, avec les allées et venues indispensables, demandait pour le moins quinze jours, délai d'ailleurs nécessaire pour faire reposer les bœufs. Ce temps d'arrêt n'avait qu'un inconvénient, mais il était grave : l'épuisement des provisions et la difficulté de les renouveler dans un pareil lieu.

Dès les premiers jours de notre arrivée, j'avais relevé exactement avec Hübner la situation géographique de l'endroit. Il résultait de nos calculs, que la distance, à vol d'oiseau, des placers du Tati à Durban était de 539 lieues marines ou 133 milles allemands, chiffre auquel il fallait ajouter au moins un quart en sus, à cause des détours inévitables dans le trajet. Déjà le prix des vivres avait considérablement haussé par suite de la longueur et de la difficulté des transports. L'entretien de ma suite allait donc devenir très dispendieux pendant cet arrêt ; car je savais par expérience qu'on ne peut compter sur les engagés cafres qu'autant qu'ils sont copieusement nourris. L'un des meilleurs, Machlapean, dont j'ai parlé, venait de me signifier « qu'il en avait assez de ce pays, bon pour les hyènes et non pour les hommes. » La vérité est que le pauvre diable était atteint de nostalgie ; il devenait triste et maigrissait à vue d'œil. Je trouvai une excellente occasion de le renvoyer chez lui, en le faisant partir avec un des compagnons de Swinbourne, un M. Sutton, qui retournait en Angleterre. Il venait d'apprendre la mort d'un oncle fort riche dont il était héritier, et pensait avec raison que cette concession-là lui rapporterait plus que tous les quartz du Tati.

Sur ces entrefaites, je reçus la visite de deux Boschimans nomades. Deux de mes Zoulous, qui parlaient le dialecte bechuana, firent l'office d'interprètes. Ces hommes des bois venaient me dire qu'il y avait une quantité considérable de gibier dans la vallée du bas Shashi, très voisine des placers. C'était une belle occasion de ravitaillement, non seulement pour mes hommes, mais pour les mineurs, braves gens avec lesquels je n'avais eu que d'excellents rapports, et qui gagnaient à peine leur nourriture, en travaillant toute la journée et souvent une partie de la nuit. De plus, j'en avais assez de l'existence monotone du camp. Aussi mon parti fut bientôt pris. Le même jour, dans l'après-midi, je partis avec mes sauvages conducteurs, chargés de mes armes et de mon attirail de campagne.

Mes Boschimans répondaient aux noms harmonieux de Ramourpisi et Kamarana. Ce dernier était garçon; l'autre, au contraire, poussait la vocation du mariage à l'excès. Il avait déjà eu deux femmes enlevées avec leurs enfants par les Matébélés; et, bien sûr de ne plus jamais en entendre parler, il les pleurait avec une troisième.

Les Boschimans du Tati sont comme entre l'enclume et le marteau ; ayant les Matébélés au nord, et au sud les Bechuanas, populations sédentaires qui considèrent ces nomades comme en dehors de l'humanité. Un guerrier matébélé ne se fait aucun scrupule d'essayer son adresse et la bonté de son arme sur un Boschiman. Ces bohêmes du Sud-Est africain sont pourtant loin de manquer d'intelligence. Ils creusent des fosses habilement dissimulées, pour prendre toute espèce de gros gibier.

Ils tuent aussi fort adroitement à coups de fronde les perdrix et les pintades, à terre et même au vol. Quand un lion a surpris quelque girafe, un buffle, un élan, dès le lendemain les vautours, planant au-dessus des débris de ce festin, en indiquent la place au Boschiman. Il hérite des gros os que les puissantes mâchoires du lion n'ont pu broyer, mais que le Boschiman trouve bien le moyen de briser pour en suçer la moelle. Ajoutez à cet ordinaire diverses plantes tuberculeuses comestibles, qui croissent spontanément à certaines places, et pour dessert le miel sauvage récolté en forêt (1); vous comprendrez que ces sauvages trouvent amplement leur subsistance, là où un Européen serait bientôt mort de faim.

Nous étions partis à trois heures. Après une heure et demie de marche sous bois j'aperçois la fumée de quelques huttes, et j'ai l'honneur d'être présenté à madame Ramourpisi n° 3, que je trouve beaucoup moins laide que je ne m'y attendais. Avec ses lèvres minces et son nez busqué, cette *gitana* africaine était presque jolie. Elle était accompagnée de ses enfants, deux diablotins noirs dont le costume n'exigeait aucuns frais d'entretien. Ces pauvres petits, qui accouraient pour embrasser leur père, se sauvent en hurlant de frayeur à l'aspect tout nouveau pour eux d'un homme blanc, mais quelques grains de verre les ont bientôt apprivoisés. Au moment de la séparation, il y eut entre mon

(1) Ce miel a aussi bon goût que celui d'Europe, mais les abeilles africaines ne sont pas plus grosses que nos mouches ordinaires, et n'ont pas d'aiguillon. La forme des cellules diffère aussi; celles-là ressemblent à des grains de raisin.

guide et sa famille une scène d'embrassades et d'adieux tout à fait semblable à celle qu'on voit journellement dans nos gares. La jeune femme pleurait à chaudes larmes, et suivit longtemps son époux des yeux. Ces malheureux sont des hommes, après tout, et il en est de pires, même ailleurs qu'en Afrique.

Dans cette partie de chasse, il y avait un côté comique, c'est que je ne comprenais pas du tout le charabia de mes guides, et *vice versâ*. Mais je vis là combien il est facile de s'entendre, entre gens travaillant de tout cœur dans un but commun. Je voulais tuer, et mes Boschimans voulaient me faire tuer le plus de gibier possible, comptant bien en avoir leur part. Ils me secondaient donc à merveille, quêtant aussi bien que les meilleurs chiens de chasse. Et puis, je ne connais pas mieux les rues de ma ville natale qu'ils ne connaissaient, sur une vaste étendue, la forêt où nous chassions. Enfin nous avions pour points de repère, dans la conversation, quelques mots zoulous que nous comprenions réciproquement : *jebo*, oui; *aykona*, non; *inyati*, buffle; *inconconi*, zèbre; *monati*, miel, et quelques autres encore.

Dès ce soir-là ils me firent lever une antilope *koudou*, que j'eus la chance de tuer sur le coup, tout près de la rivière. L'heure d'installer notre bivouac étant venue, mes guides choisirent une excellente place entre deux grands arbres, sur un plan légèrement incliné, et sans broussailles. Après avoir soigneusement flambé le terrain, de peur des serpents, ils y étendirent une couche d'herbe fraîche, sur laquelle on déroula les couvertures. Avec la

même prévoyance, ils mirent le foyer derrière le campement, qui se trouva ainsi protégé de trois côtés ; mais ils eurent le soin de ne pas trop pousser le feu, de peur qu'une grande flamme n'effarouchât les animaux que nous venions chercher. Pour la même raison, ils avaient mis le bivouac à cinq cents pas au moins d'une grande flaque d'eau, autour de laquelle ils avaient remarqué de nombreuses traces de fauves.

Ils allèrent ensuite dépecer l'animal que j'avais tué, et en suspendirent dans un arbre les morceaux à une hauteur suffisante pour les préserver des larrons nocturnes, sauf une cuisse réservée pour notre souper. Après le repas, je leur octroyai du tabac, qu'ils fumèrent avec délices dans des pipes improvisées. Puis je m'enveloppai dans mes couvertures, ayant à portée de ma main, en cas d'alerte, cinq fusils chargés.

Voici comment un Boschiman se fabrique instantanément une pipe. Il pétrit en forme de boule de l'argile avec de l'eau, y pratique avec son doigt un creux qu'il flambe à l'intérieur ; enfonce ensuite dans la boule un chalumeau qu'il met en communication avec la cavité ; et, quand il a nettoyé et replacé ce chalumeau, la pipe peut fonctionner.

La nuit fut tranquille. Je m'éveillai pourtant à diverses reprises ; un beau clair de lune me permi de voir à travers bois les grandes ombres mobiles des antilopes qui venaient boire non loin de nous. Au moindre grondement étouffé de mes chiens, elles s'arrêtaient court, demeuraient un instant immobiles, puis disparaissaient comme un éclair. Alors tout retombait dans un silence qui n'était

troublé que par le ronflement prosaïque de mes compagnons.

Au point du jour, une légère pression sur mon épaule me réveille; c'est le boschiman Kamarana qui s'est glissé jusqu'à moi, et me fait signe de descendre avec lui vers la rivière qui coule à peu de distance derrière nous. Je prends un fusil double, et rampe à la suite du Boschiman jusqu'à la berge. Là, il s'arrête, et me désigne de l'œil un fourré de broussailles sur l'autre rive. Je crois d'abord que ce fourré recèle quelque grand fauve; je m'écarquille vainement les yeux pour le découvrir, et pourtant le regard de mon homme demeure obstinément fixé de ce côté. J'ai enfin l'idée de regarder, non plus à la hauteur, mais *au-dessus* du fourré, et j'aperçois, à trente-cinq pas au plus de moi, trois antilopes géantes aux cornes en spirales, de l'espèce que les chasseurs nomment *élan bâtard*. Elles aussi viennent de nous apercevoir, car leurs longues oreilles s'agitent en signe de stupéfaction et d'épouvante; un instant encore, et il ne serait plus temps!

Mais deux détonations ont retenti : quand la fumée se dissipe, je revois une des antilopes immobile; tout à coup un tremblement général la parcourt et elle tombe foudroyée; le projectile lui avait traversé le cœur. Cette antilope pesait environ 600 livres.

J'en suis encore à me demander comment cet homme avait pu soupçonner l'approche de ces antilopes, de l'autre côté de la rivière, à laquelle il tournait le dos comme moi. Il tâcha de me faire comprendre, en désignant son oreille, qu'il avait entendu quelque bruit dans cette direction. Il

faut alors que ces hommes des bois aient l'oreille autrement faite que nous, — ou bien autrement exercée.

Après le déjeuner, mes compagnons, suivant leur usage ordinaire, consultèrent le sort sur la meilleure direction à prendre. Cette consultation se fait en jetant à terre plusieurs fois de suite de petits bâtons ou baguettes d'ivoire, sur lesquels sont tracés des signes et des points. Cette cérémonie dura un bon quart d'heure, et le sort décida que nous irions chercher fortune sur l'autre rive du Shashi.

Nous avancions à pas comptés, attentifs au moindre bruit, inspectant minutieusement chaque fourré, car, dans ces parages, on est exposé à faire d'un moment à l'autre de ces rencontres, où les rôles de chasseur et de gibier se trouvent subitement intervertis. En revanche, la chasse n'est pas soumise aux mêmes restrictions qu'en Europe. Les gardes forestiers sont inconnus en Afrique, c'est là le beau côté. Seulement certains animaux se gardent trop bien eux-mêmes...

Depuis une demi-heure nous marchions en silence, à travers une futaie de mopanis entremêlée de buissons épais... Soudain mes guides s'arrêtent; du bout de leurs lances ils me montrent une trace de buffle (*Bos Caffir*) toute fraîche, m'indiquent la direction à suivre, et s'élancent en avant l'un à droite, l'autre à gauche. Au bout d'un quart d'heure ils reparaissent; me font signe qu'ils ont *trouvé*. Je les suis : après quelques instants de marche, ils s'arrêtent, se déchaussent, m'obligent d'en faire autant. J'avance sur des herbes peu moelleuses, et

des épines qui font plus que de me chatouiller la plante des pieds. Il est vrai que bientôt j'aperçois les buffles. Ils sont là tout près, si bien abrités, si bien pelotonnés dans l'ombre, que pendant quelques instants je ne puis distinguer nettement aucune partie de leurs corps. Seulement je distingue sur le dos de l'un des plus rapprochés de moi un de ces oiseaux noirs, que les naturalistes ont nommé *Textor Erythrorhynchus*. Il perche habituellement sur les buffles, comme font les étourneaux sur les moutons, et se nourrit des larves qu'il trouve entre cuir et chair. En échange, il fait sentinelle, et prévient le buffle du danger. Celui-là ne manque pas à cet office. Malgré tous nos efforts pour demeurer à couvert, il nous a vus, et s'empresse de donner l'alarme par des cris perçants et des battements d'ailes précipités, tendant le cou vers le fourré où nous restions immobiles. Grâce à la stratégie savante de mes guides, nous avions de plus l'avantage du vent.

Averti par son bon génie ailé, l'animal se lève, tourne de notre côté son énorme tête, armée de cornes formidables. C'était le bon moment; je le salue d'un coup de mon fusil calibre n° 10, chargé d'une balle à pointe d'acier de cinq à la livre! La détonation, pareille à un fort coup de tonnerre, est suivie d'un orage de piétinements sourds et de craquements. Ce sont les buffles qui, soulevant des nuages de poussière, brochent à travers bois, et brisent tout sur leur passage.

Laissant là mes fusils de rechange, les Boschimans, armés de leurs lances, s'élancent sur la trace des buffles. Pour moi, peu soucieux de courir nu-

pieds sous bois, je m'étais arrêté pour remettre ma chaussure, ce qui m'avait fait perdre un peu de temps. J'avance à mon tour; le buffle que j'avais tiré était parti avec les autres. Aucune trace de sang n'est visible sur ce terrain furieusement piétiné; mais j'entends au loin des cris, je prends ma course dans cette direction; j'aperçois mes hommes tournant et retournant, à distance respectueuse, autour d'un fourré où l'on distingue une masse noire. C'était bien le buffle que j'avais tiré, mortellement atteint, mais vivant encore. Il n'y a pas d'année où il n'arrive des accidents graves dans les chasses africaines, avec de ces buffles blessés. Telle est la vitalité de cet animal, que peu d'instants avant sa mort il charge encore avec fureur tout ce qui s'approche.

J'avais mon fusil tout prêt : je savais la place où il fallait viser pour foudroyer le monstre, mais il ne se présentait pas du bon côté. Cependant, encouragé par ma présence, Ramourpisi s'avança en rampant jusqu'à cinquante pas du buffle, et se mit à lui jeter des pierres pour détourner son attention. L'animal tourna lentement sur lui-même, et avança un peu la tête hors du fourré; soufflant avec force, et fixant sur le Boschiman ses petits yeux verts brillants de rage. Pendant ce temps, j'avançais toujours, mais, d'un moment à l'autre il allait charger; il n'y avait plus de temps à perdre. Je fis feu à quarante pas : atteint entre les deux épaules, le colosse chancela, s'affaissa sur lui-même, en exhalant ce cri plaintif, prolongé, qu'un buffle ne fait entendre qu'au moment de mourir. Fût-il tombé sur votre coup comme foudroyé, ne vous appro-

chez *jamais* de lui sans précaution, s'il n'a pas chanté sa chanson de mort!

En examinant le cadavre, nous vîmes que ma première balle avait pénétré dans le haut de l'épaule gauche, et qu'elle y était restée. Nous étions trop loin de mon camp pour y porter une pièce de gibier de cette taille. J'en fis donc cadeau à mes Boschimans, qui la couvrirent d'épines, allumèrent de grands feux autour, et firent avec leurs lances des marques aux arbres, pour annoncer cette bonne fortune à leurs congénères.

Quatre fois encore, dans cette journée, mes noirs compagnons me remirent à portée de ces buffles, et chaque fois je trouvai des traces de sang. Mais les Boschimans me disaient invariablement, en revenant de la poursuite : *Aykona chaya;* c'est-à-dire, « Tu n'as pas réussi ». J'ai quelque soupçon que ces drôles ne disaient pas toujours la vérité. J'entendais bien rapporter au moins, comme trophée, les cornes de mes buffles; mes gens le savaient, et se souciaient peu d'un pareil fardeau.

Cependant le jour tirait à sa fin. Déjà mes compagnons m'avaient crié plus d'une fois : *Hamba ililo;* allons-nous-en au feu (celui de notre bivouac). Nous n'en étions en réalité qu'à une bonne heure de marche directe. Je croyais en être bien plus éloigné, tant nous avions fait de zigzags, et je n'aurais certainement pas retrouvé mon chemin tout seul. Mais ces noirs sont là chez eux; ils se reconnaissent en forêt, comme un Européen dans son appartement.

Cette journée, l'une des plus mémorables de ma vie de chasseur, me réservait un dernier incident encore plus dramatique.

Depuis un quart d'heure, nous retournions en droite ligne vers notre campement de la nuit. En traversant avec toute la précaution convenable un terrain boisé, nous arrivons à une place sablonneuse, où la dépression large et profonde du sol indiquait qu'un animal grand et fort venait de s'y rouler. Plus loin, nous rencontrons des traces toutes fraîches; celles du plus redoutable habitant de ces forêts, d'un *pedjami* ou petit rhinocéros noir (1). J'avance rapidement et sans bruit, et bientôt j'aperçois l'animal trottinant en plaine, à cent pas de nous tout au plus. Mes Boschimans, qui portaient mes fusils de rechange, voulaient tirer sur lui de loin; j'eus quelque peine à les en empêcher. Mais, pendant ce temps, le pedjami avait entendu ou senti quelque chose. Il fit brusquement volte-face, et, soufflant comme une locomotive, marcha droit au couvert qui nous recélait. Lui aussi se mettait en chasse, ayant éventé le gibier humain.

Telle est l'habitude invariable de ces animaux, aussi colères qu'intrépides. Le rhinocéros noir court sur l'homme dès qu'il l'aperçoit, dès qu'il le sent! Heureusement, s'il a l'ouïe et l'odorat très fins, sa vue est assez basse, ce qui permet d'échapper à sa poursuite sous bois en se jetant vivement de côté. Néanmoins une semblable rencontre n'est jamais sans danger. Tout récemment encore, un Boër du Natal avait eu trois de ses Cafres tués en moins de trois minutes par un pedjami.

(1) Le rhinocéros blanc ou *incombo*, plus grand que l'autre, est aussi plus lourd et par conséquent moins redoutable. Toutefois il ne faut pas trop s'y fier, comme on le verra ci-après.

Le mien, arrivé à une trentaine de pas de la lisière du bois où nous étions à l'affût, s'arrêta un instant, en secouant ses longues oreilles. Il fit encore quelques pas en ayant; puis une nouvelle halte, la tête basse et une jambe en l'air, absolument comme un chien qui marque l'arrêt. Évidemment il cherchait à nous distinguer à travers les branches pour nous charger. Je profitai de ce dernier moment d'immobilité pour l'ajuster de mon mieux au défaut de l'épaule gauche, et lui envoyai un de mes lingots d'acier.

J'avais fait immédiatement un bond de côté; il n'était que temps! Soudain, je fus enveloppé d'un tourbillon de poussière; j'entendis tout près de moi un grognement formidable, un grand bruit de branches cassées. Mes deux compagnons avaient précipitamment battu en retraite, et n'avaient fait halte qu'à cinquante pas du champ de bataille. Je trouvai une longue traînée de sang dans cette trouée que l'animal blessé à mort avait faite, non pour fuir, mais pour se venger. Il était trop tard pour le suivre; mais, quelques jours après, les Boschimans retrouvèrent le cadavre, et me rapportèrent sa corne.

Dans mes chasses d'Afrique, j'ai tué ainsi sept pedjamis à l'affût. Mais, en rase campagne, j'ai toujours décliné le combat. Quand le rhinocéros noir voit ses ennemis, ce n'est plus une chasse, mais un duel; et si la bête n'est pas foudroyée du premier coup, ce qui est rare, les hommes courent de grands dangers.

Ce jour-là, j'étais décidément en veine. Un peu avant de rentrer, j'eus encore la chance d'abattre

une belle antilope de la plus grande espèce. Je trouvai nombreuse compagnie à mon bivouac. Plusieurs de mes gens y étaient venus de confiance, avec une voiture des mineurs, pour emporter mon gibier.

Je fis encore une partie de chasse avec ces Boschimans. Ils voulaient absolument me faire tuer un zèbre, pour leur agrément plus que pour le mien, car ils sont très friands de cette chair que je n'ai jamais pu souffrir. Pourtant j'ai vu des Boërs et même des Anglais qui étaient de leur avis : tous les goûts sont dans la nature! Je tuai en effet un zèbre dans cette seconde chasse, plus un gnou et deux antilopes.

Cependant il m'était arrivé d'assez mauvaises nouvelles des Matébélés. Depuis la mort du roi Mokilikatzi, les *Indunas* ou notables s'étaient réunis plusieurs fois pour lui choisir un successeur. Ces assemblées électorales sont toujours l'occasion ou le prétexte de banquets monstres. On avait déjà consommé plusieurs centaines de bœufs, absorbé des quantités fabuleuses de *joalla* (sorte de bière de doura très capiteuse), sans parvenir à s'entendre. Dans ce pays, comme dans d'autres qu'il n'est pas besoin d'aller chercher si loin, la politique consiste à passer et repasser incessamment du despotisme le plus absolu à la licence la plus complète. C'était toujours Loumpengoula, l'un des fils du défunt, qui avait le plus de chances ; mais, en attendant, on était en pleine crise révolutionnaire, ce qui n'avait rien d'agréable pour les étrangers. Dans les temps ordinaires, c'est-à-dire quand ces peuplades ont un chef qui sait se faire obéir, la vie

et les biens du voyageur qui sait respecter les coutumes du pays, sont en sûreté ; autant et peut-être plus que dans les grandes villes d'Europe. Ainsi, en 1866, je chassais chez les Zoulous, au temps du roi Panda (1). Pendant six semaines mon chariot resta dans un kraal avec tous mes bagages sans le moindre gardien ; il ne me manqua pas une épingle. En 1869, pendant le séjour que j'ai fait chez les Matébélés à l'époque de l'interrègne, les indigènes nous volaient tout ce qu'ils pouvaient attraper. C'est qu'alors ils n'avaient pas de roi ; cela dit tout.

Quand on voyage dans ce pays, la règle est de prévenir par un message le souverain dont on se propose de parcourir le territoire, et de lui adresser en même temps un *tusa* (présent) plus ou moins considérable, suivant le rang du donateur ou l'importance de ses affaires. Le prince envoie toujours un cadeau en retour, généralement des comestibles ou des liquides.

Les chasseurs d'éléphants paient une redevance en fusils et autres armes au souverain de la contrée où ils viennent faire une saison de chasse (mai-octobre). On assigne à chaque impétrant un district spécial, dans lequel personne ne lui fera concurrence. « Les éléphants t'attendent! » tels sont les termes sacramentels de ces permis de chasse. C'est aussi le chef qui fournit à l'Européen les porteurs et traqueurs indigènes. Ils sont payés en fausses perles et en cotonnades qui sont déposées chez le chef. Elles ne leur sont remises qu'à la fin de l'en-

(1) V. ci-après le récit de cette excursion.

gagement, et il ne ferait pas bon pour eux de manquer à leur parole.

Ces Matébélés sont des Zoulous qui, mécontents du fameux despote Chaka, émigrèrent sous la conduite de Mokilikatzi, et vinrent s'établir dans la région riante et fertile des monts Magilas (Transvaal) (1). Chaka les y poursuivit; mais fut complètement battu contre son habitude. Les Matébélés furent moins heureux dans leurs luttes avec les Boërs, fondateurs de l'État actuel de Transvaal. Après une longue résistance ils leurs cédèrent la place, et se fixèrent dans la vaste région dont ils sont actuellement les maîtres et seigneurs, et qui s'étend de la frontière nord du Transvaal au Zambèze. Ils ont assujetti ou détruit toutes les autres peuplades qui habitaient cette région avant eux, notamment ces Machonas dont j'ai parlé plus haut.

Cependant les jours s'écoulaient, et ma négociation pour la traversée du territoire matébélé n'aboutissait pas. Ennuyé de ces retards, je me décide à pousser en avant à tout hasard. Je comptais sur le prestige européen, toujours si puissant en Afrique. « Vous autres blancs, disent les Cafres, vous savez tout vaincre excepté la mort! »

17 août. — Départ de la station minière du Tati. Nous campons près du *Ramakoban*. Cet affluent du Shashti est large en cet endroit de près de 600 pieds, mais n'a que peu d'eau dans cette saison. Il s'y trouve aussi quelques gîtes aurifères.

En allant à Inyatin, capitale des Matébélés, on chemine presque constamment sur un plateau, qui

(1) V. chap. III.

forme la ligne de partage entre le bassin du Limpopo et celui du Zambèze. Ayant reconnu de nombreuses traces de girafes, buffles et rhinocéros, je laisse le lendemain mes chariots côtoyer le Ramakoban en aval, et me mets en chasse avec deux de mes gens, dont un jeune homme de dix-neuf ans, nommé Monyama, que j'avais embauché depuis quelques jours. C'était un homme superbe (pour un Cafre), d'une vigueur et d'une adresse exceptionnelles. J'ai su depuis que ce Monyama, qui paraissait très dévoué, était le fils d'un chef des Malakakkas, tribu soumise aux Matébélés, et dont nous devions traverser le territoire. Ce jeune drôle transmettait à son père des renseignements circonstanciés sur nos faits et gestes. Je dois dire que, chez ces indigènes, cet espionnage patriotique n'a rien de déshonorant.

Après une heure et demie de quête, je fais lever un troupeau de buffles, et j'ai la chance de tuer raide une jeune femelle. La détonation fait accourir une troupe de Boërs qui chassaient dans les environs. Parmi eux je reconnais ce Mynheer Osthuis, dont j'avais fait la connaissance un mois auparavant dans le trajet de Sochong au Tati, près de ces bienheureuses mares qui avaient sauvé la vie à nos attelages et à nous aussi probablement (Voy. le chapitre précédent). Pendant que ses compagnons courent après les buffles, Osthuis me raconta qu'en chassant la girafe quelques jours auparavant, il était tombé et s'était cassé deux côtes; que depuis ce temps-là il souffrait comme un damné à cheval, sans pouvoir s'empêcher d'y remonter quand il entendait tirer; c'était plus fort que lui ! Il me demandait conseil,

et si je ne pourrais pas lui indiquer quelque bon remède. Je lui dis franchement que je n'étais ni médecin ni chirurgien, mais qu'il lui fallait le repos le plus absolu, et qu'aucun homme de l'art ne conseillerait la chasse aux buffles comme traitement pour des côtes cassées. Là-dessus il alluma mélancoliquement sa pipe, remonta à cheval avec force soupirs, et s'éloigna lentement.

Pendant ce colloque, mes gens avaient couvert de broussailles mon gibier, et mes deux grands chiens courants se régalaient du cœur et du poumon de la bête. Je n'avais plus alors mes deux chiens amenés d'Europe. Le pauvre *Leo* était mort récemment d'une blessure dans laquelle la gangrène s'était mise. Quant à *Norma*, qui se trouvait dans une situation intéressante, je l'avais laissée à Rustenburg, où je devais la reprendre à mon retour. Définitivement, pour chasser en Afrique, le mieux est de se servir de chiens nés dans le pays, notamment de métis de boule-dogues et de grands chiens courants : ce croisement donne d'excellents résultats.

En rentrant au campement de bonne heure, j'envoyai maître Philipps avec une partie de son attelage chercher mon buffle, en lui indiquant de mon mieux la direction. Cet animal (Philipps) fit fausse route : il s'en alla pour prendre un autre buffle qu'avaient tué les compagnons d'Osthuis, qui l'avertirent de son erreur. Alors il les suivit à leur camp où il passa la nuit, et ne me rejoignit qu'au bout de vingt-quatre heures, quand nous le croyions déjà dans le ventre de quelque lion.

21 août. — Passage du Ramakoban.— Le terrain devient ensuite plus fertile ; on s'en aperçoit à la

grosseur des arbres. Nous commençons à voir des *marulas*. C'est un arbre à gros fruits jaunes avec lesquels on fabrique une boisson aigre-douce, connue sous le nom de vin de marula. Pendant toute cette marche, le temps est presque constamment couvert, mais sans pluie, et l'air rafraîchi par une brise du sud-est, qui souffle presque constamment dans cette région élevée, de mai à septembre. — Nous avons passé près d'un *tumulus* auquel tous les passants indigènes se font un devoir d'ajouter une pierre. C'est la tombe d'un chasseur anglais nommé Fermin, qui, s'étant imprudemment approché d'un éléphant blessé à mort, fut saisi et broyé, à la lettre, par le terrible pachyderme.

24 août. — Traversée d'une région aride et déserte, où l'on remarque des roches de granit d'une forme étrange. Ce sont des espèces de tours ou de tourelles, dont l'extrémité supérieure supporte d'autres roches plus petites, et comme taillées en boules. On dirait que ces boules sont seulement posées là et non adhérentes, et que la moindre impulsion suffirait pour les précipiter.

25. — Rencontre inattendue et fort agréable, près de la rivière Mang-we.

Il était environ neuf heures du matin. Je marchais un peu en avant des chariots ; j'entends le chant d'un coq, chose fort inusitée en Afrique. J'avance, et dans un pli de terrain voisin de la rivière, je vois une maisonnette autour de laquelle paissaient quelques bestiaux. Je pousse vivement la porte ; trois robustes gaillards, à figure bronzée, mais évidemment européens, étaient en train de déjeuner. Ils restent un instant muets de surprise à mon as-

pect, mais je n'ai pas plutôt expliqué, en anglais, d'où je viens et où je vais, qu'ils m'engagent cordialement à partager leur repas.

C'étaient des chasseurs d'éléphants, qui justement revenaient du pays des Matébélés, dont ils me donnèrent des nouvelles. Ils avaient rapporté 1,500 livres d'ivoire, et paraissaient assez peu satisfaits de leur campagne. Dans une autre pièce, il y avait une forge, un soufflet et divers outils de charronnage. Après le déjeuner, ils m'accompagnèrent aux chariots. Deux de ces hommes parlaient anglais avec un fort accent hollandais, le troisième était bien un Anglais pur sang. Ils examinèrent mes équipages en connaisseurs; l'un d'eux me conseilla de raccourcir un peu mes cercles, parce que les roues avaient déjà souffert. Tout à coup je m'aperçois qu'il mêle à ses explications techniques quelques mots de bon allemand. « Mais d'où êtes-vous donc, lui dis-je vivement, cette fois dans ma langue maternelle, et quel est votre nom?

— Je me nomme Charles Mayer, et je suis de Lützen ».

Il me traita en compatriote, et pour six livres sterling, me répara si bien mes chariots, qu'ils firent sans avaries le reste du voyage, et qu'au retour je les revendis à peu près ce qu'ils m'avaient coûté.

Ce Mayer avait eu une existence bien agitée. Après avoir été employé fort jeune comme mécanicien sur la flotte allemande, il s'embarqua sur un navire baleinier de Bremen, l'*Otahiti*, et fit avec lui plusieurs voyages dans la mer du Sud. En 1851, il avait séjourné quelque temps à Honolulu, alors que je m'y trouvais moi-même. Je me souvenais même

fort bien d'être allé plusieurs fois à bord de ce navire ; ainsi j'avais dû voir Mayer à cette époque. Ensuite il prit du service à bord d'un Américain qu'il quitta à Port-Élisabeth, s'enfonça dans le pays, et finalement vint s'établir en cet endroit avec ses deux camarades, nommés Ziesmann et Byles. Pendant la saison sèche, ils faisaient le métier de chasseurs d'éléphants. Pendant celle des pluies, Mayer exerçait l'état de forgeron, de serrurier et de charron. Il raccommodait notamment les serrures et les armes des indigènes, se faisant largement payer en ivoire, cornes de rhinocéros et plumes d'autruches, qu'il revendait ensuite ou échangeait contre de la poudre, du plomb, des habits, etc. Cet homme était laborieux et économe ; il avait déjà mis de côté plusieurs centaines de livres sterling en numéraire. Depuis seize ans, il n'avait eu aucune communication avec ses parents d'Europe. Lors de mon retour, j'en retrouvai à Leipzig quelques-uns, qui furent bien surpris de recevoir de ses nouvelles : ils le croyaient mort depuis longtemps.

Il avait choisi cet emplacement avec une rare intelligence. Cette région du Mang-we est fertile, saine, bien arrosée, giboyeuse. On peut s'y procurer facilement du combustible, des approvisionnements de toute espèce. Je me promis bien d'y revenir, et d'en faire le point de départ d'une nouvelle expédition, si je ne pouvais arriver au Zambèze par le pays des Matébélés.

Cependant, dès que la réparation de mes chariots fut terminée, je me remis en route, et arrivai bientôt à la demeure du père de ma nouvelle recrue, Monyama, chef des Malakakkas. Ce vieux coquin me de-

mandait cadeaux sur cadeaux, et s'ingéniait à me retenir sous divers prétextes. Le 7 septembre, je lui signifiai que j'allais décamper quand même ; alors seulement il me présenta des messagers des notables (*Indunas*) matébélés. Ces gens, dont il m'avait d'abord dissimulé la présence, avaient mission de me conduire à Inyatin.

7-9 septembre. — Nous traversons les monts Matoppos, labyrinthe de rochers granitiques d'un aspect lugubre et grandiose. On dirait que la nature s'est plu à reproduire, dans des proportions colossales et un état de délabrement complet, les constructions de l'âge héroïque. Ce ne sont de toutes parts, sur un vaste espace, que tours éventrées, remparts démantelés, donjons énormes lézardés de la base au sommet, et si rapprochés parfois les uns des autres, qu'ils semblent vouloir fermer toute issue. Parmi ces simulacres de ruines gigantesques, il ne croît que des euphorbes vénéneuses aux épaisses raquettes, des aloès arborescents aux feuilles acérées ; — végétation lourde, compacte, dont la rigide immobilité résiste, aussi bien que la pierre, aux plus violents assauts des tempêtes. Quand un orage éclate sur cette région, c'est quelque chose d'effrayant que le bruit du tonnerre répercuté, prolongé sans fin par les innombrables échos de ces montagnes, pareilles à des manoirs de géants foudroyés (1).

En sortant de cette contrée fantastique, nous campons le 9 sur les bords de la Koumala. J'y trouve,

(1) Cette description rappelle celle des monts Homboris aux environs de Tombuctoo, dont on trouve une vue dans l'ouvrage de M. Figuier, *la Terre et les mers* (Hachette), p. 147.

dans une misérable chaumière, M. Watson, l'un des compagnons de Baines. Une violente attaque de rhumatisme l'avait forcé de rester en arrière ; il pouvait à peine se traîner avec l'aide d'une béquille. Il me raconte qu'à cette même place, un des bœufs d'attelage de Baines avait été assailli en plein jour par un lion. Une vive fusillade avait contraint la bête féroce d'abandonner sa proie, mais dans un tel état, qu'elle ne pouvait plus servir que comme viande de boucherie. Cette scène avait fourni à Baines un sujet de tableau. Je laisse à M. Watson quelques remèdes et quelques livres, qui l'aideront à supporter l'ennui de sa solitude.

Dans la marche du lendemain, nous croisons un chasseur d'éléphants nommé Steward, qui se dirigeait vers le Mang-we. Il avait tué quinze éléphants, et rapportait 1,250 livres d'ivoire. — Pendant trois jours, nous cheminons à travers une contrée sèche et brûlante, où l'herbe a été consommée jusqu'à la racine par une invasion de sauterelles.

Le 14, nous arrivons épuisés de fatigue, bêtes et gens, au kraal de *Sounkendaba*, résidence d'Umbigo, l'un des puissants chefs matébélés. Celui-là, qui commande à 5000 guerriers, est tout à fait hostile à la candidature de Loumpengoula. L'on croit même que la guerre éclatera entre eux, si ce fils de Mokilikatzi est élu. Les gens d'Umbigo nous accueillent d'abord assez peu amicalement; mais, comme ce chef vient me faire une visite et dîne avec moi, ils deviennent plus gracieux.

17 septembre. — Arrivée à Inyatin. D'après nos observations, cette bourgade est située à 4,100 pieds d'altitude, et 190 milles allemands à vol d'oiseau de

Port Durban, par 19°,40′ de latitude S. et 29°40′ de longitude E. (au méridien de Greenwich). Séjour fort ennuyeux et inutile dans cette localité jusqu'au 27. Nous sommes assiégés par des bandes de vauriens, qui du matin au soir ne quittent pas nos chariots, criant sans cesse : *Tusa monale*, un cadeau, monsieur ! *Tusa*, c'est le pourboire français, le *trinkgeld* allemand, la *buonaman* italienne. Et il fallait faire bonne garde, pour les empêcher de prendre eux-mêmes les *tusa!* Il n'y avait que la nuit pour nous débarrasser de cette canaille. Aucun indigène n'ose bouger de chez lui quand il ne fait pas clair ; ils ont peur d'être victimes des *tagate* (sorciers), ou qu'on ne les prenne pour tels. Et quand on leur demande ce que c'est que *tagate*, ils répondent invariablement : « c'est un homme qui court la nuit ! » Impossible de les faire sortir de là.

Plusieurs campements européens étaient installés là tant bien que mal ; — plutôt mal que bien. Il y avait entre autres l'infortuné Swinbourne avec sa fameuse locomobile et ses bœufs, ceux-ci arrivés à un tel état de maigreur et d'épuisement, qu'une fois couchés, ils n'avaient plus la force de se relever tout seuls. Baines était reparti depuis quatre jours, mais je trouvai encore à Inyatin deux chasseurs d'éléphants émérites, Edwards (que j'avais connu en 1866), et un nommé Jennings. Ce dernier arrivait des bords du Ganyana, affluent du Zambèze : sa campagne avait été laborieuse, mais fructueuse. Ses chevaux et ses bœufs étaient dans un état minable ; les couvertures de ses chariots rapiécées avec des morceaux de peau d'antilope ; mais, en trois mois, il avait tué cinquante deux éléphants et buffles.

Tous nos attelages se faisaient une rude concurrence, dans les maigres pâturages d'Inyatin.

Je ne tardai pas à acquérir, par les réponses évasives des indigènes, la certitude que l'élection n'aurait pas encore lieu de sitôt, et que pendant cet interrègne prolongé il ne fallait songer ni à pénétrer plus avant dans le pays, ni à y vivre. Il faut savoir, en effet, que chez ces indigènes le monarque est censé propriétaire de tout ce que possèdent ses sujets. Aucun n'oserait disposer seulement d'une tête de bétail, sans son ordre ou sa permission. En conséquence, personne ne veut rien vendre quand le trône est vacant. J'avais aussi trop compté sur le zèle de deux ministres protestants qui résidaient à Inyatin. En définitive, je n'eus guère à me louer de ces révérends, qui craignaient avant tout de se compromettre, et avaient l'air plus préoccupés de l'acclimatation des légumes d'Europe dans leurs potagers, que de la conversion des indigènes et des intérêts des blancs.

Je fus aussi bientôt informé, par une voie sûre, que les notables avaient résolu dans leur sagesse, de nous renvoyer tous provisoirement sur le Mangwe. Cette mesure, qui m'avait d'abord semblé injuste et despotique, était véritablement prudente. Grâce aux copieuses libations de bière joalla, les naturels sortaient fort échauffés des réunions électorales. On craignait qu'il n'en résultât quelques rixes avec les blancs; et, par suite, des démêlés avec le gouvernement britannique.

Enfin, il n'y avait pas même de gibier dans ce maudit endroit. Le gibier était à plusieurs marches de là, dans la vallée du Guay, région inaccessible

aux chevaux et aux bœufs, à cause des mouches *tsetsé* (*Glossita morsitans*), dont la piqûre est mortelle pour eux. Enfin, je n'ai vu nulle part en Afrique plus de serpents venimeux, m'hambas et autres, qu'à Inyatin.

Je me décidai tout à coup à quitter cette Capoue avec un des chariots, sans attendre l'invitation formelle de déguerpir. En prenant ainsi les devants, j'avais l'avantage que mes bœufs profiteraient mieux des rares herbages qu'on rencontre sur cette route. Je parvins, non sans peine, à décider quelques indigènes à me vendre fort cher un peu de viande fraîche; et encore ils trouvèrent moyen, malgré toute ma surveillance, de m'escamoter un gros rouleau de fil de laiton.

Je partis le 27 septembre. Hübner resta avec l'autre chariot; il voulait épuiser les dernières chances d'obtenir la permission de passer. Je dois dire qu'il s'acquitta de cette mission avec une dextérité, une patience, qui eussent fait honneur au diplomate le plus expérimenté. On lui répondait invariablement : « les éléphants et la grande chute (celle du Zambèze) ne sont pas perdus; attendez que nous ayons un roi; vous autres blancs, vous êtes toujours pressés, etc. »

30 septembre. — J'arrive sur les bords de la Koumala, où je suis forcé de rester plusieurs jours à cause de l'épuisement de mes bœufs. — Le 3 octobre, Jennings me rejoint; il me fait cadeau de huit petites autruches, écloses seulement depuis quelques jours. Elles avaient les plus drôles de figures du monde, avec leurs longues jambes et leurs grands cous, minces, tachetés, qui les fai-

saient ressembler à de petites girafes. Mes Cafres leur fabriquèrent, avec des branches entrelacées, des cages qu'on suspendait à l'arrière du chariot pendant les marches. Quand nous campions, on les mettait en liberté ; bientôt elles prirent l'habitude de suivre les bœufs au pâturage, et de revenir avec eux. Au bout d'un mois, elles couraient déjà si vite qu'aucun de mes hommes ne pouvait les atteindre. J'avais capté spécialement leur bienveillance en leur donnant du gros sel, dont elles étaient très friandes. Aussi elles ne tardèrent pas à me suivre à la chasse comme des chiens, sans plus s'inquiéter de la fusillade que de vieux grenadiers. Quand elles eurent atteint leur entier développement, je vis par moi-même que les récits des naturalistes sur la voracité de ces bipèdes n'ont rien d'exagéré. Elles engloutissaient des côtelettes entières avec les os ; l'une d'elles avala même un jour un canif à plusieurs lames, sans en être aucunement incommodée.

6 octobre. — Au moment où je me préparais à poursuivre ma route, je vois arriver plusieurs cavaliers indigènes armés de lances. C'était une visite inattendue et très courtoise du prétendant Lampengoula. Il me témoigne ses regrets de n'avoir pu jusqu'ici déférer à mes désirs, et promet de m'envoyer l'autorisation de revenir dès que l'élection sera faite, peut-être même auparavant. Il ajoute que je n'aurai pas de nouveaux présents à faire pour cela, ceux que les Indunas ont déjà reçus de moi, au nom du futur roi, étant plus que suffisants. Ce Lumpengoula est un homme fort intelligent. Ayant remarqué une photographie en médaillon

que je portais toujours, et qui était le portrait de ma défunte mère, il fit à ce sujet cette réflexion bien étonnante pour un Cafre : « Que vous êtes heureux, vous autres blancs ! Votre habileté est si grande, que vous trouvez moyen de revoir après leur mort les personnes qui vous sont chères, et d'alléger ainsi la souffrance de votre cœur ! »

Après avoir passé plusieurs heures avec moi, il remonte à cheval, me souhaite gracieusement bon voyage (*Hamba gushli*) ! et s'éloigne au galop.

11 octobre. — J'arrive dans l'après-midi à l'établissement de Mayer sur le Mang-we, bien heureux de me retrouver dans un pays où mes bœufs ne risquent plus de mourir de faim.

Pendant ce retour d'Inyatin au Mang-we, j'avais eu l'occasion d'observer un phénomène curieux, fort commun à cette époque de l'année. Ce sont des espèces d'ouragans ou trombes minuscules, de douze à quinze pieds de rayon, qui sévissent sur leur passage avec une violence incroyable. Un jour, une de ces trombes arriva justement sur nous avec une telle poussière et un tel bruit, que je crus d'abord que c'était un troupeau de bœufs qui nous chargeait. Nous n'eûmes que le temps de nous abriter derrière d'énormes troncs de mopanis, et nous vîmes cette tempête en miniature faire sa trouée à quelques pas de nous, balayant et enlevant à perte de vue un tourbillon de feuilles, d'arbustes arrachés et de grosses branches fracassées.

Nous avions aussi essuyé un formidable orage en repassant les monts Matoppo. On eût dit cet assaut du ciel décrit par Milton, dans lequel les mau-

vais anges font un usage anticipé des ressources de l'artillerie.

Notre retour dans l'oasis du Mang-We coïncidait avec la transition de la saison sèche à celle des pluies. Déjà, sous l'influence des premières averses, les acacias, les mimosas, se couvraient de feuillage et de fleurs, jaunes et blanches; autour de nous grandissaient à vue d'œil, pareilles à un océan de verdure, les prairies émaillées de glaïeuls et d'amaryllis. Sous cette latitude, les pluies ne sont pas, comme dans l'Inde, intenses et continues. On a parfois des semaines entières de beau temps, avec de courtes bourrasques. Toutefois ces orages deviennent plus fréquents, plus violents, à mesure que le soleil se rapproche de notre zénith, et que ses rayons nous arrivent plus verticalement, jusqu'au 25 novembre, où il nous arrive perpendiculairement, et où les objets ne projettent plus d'ombre; après quoi la même révolution se reproduit en sens inverse.

J'avais installé mes tentes sur une hauteur, à l'ombre de grands arbres. Jennings était venu camper tout près de moi. Je ne tardai pas à me lier intimement avec un de ses compagnons, un Ecossais nommé Mac-Gillivry, un vrai gentleman, qui ayant perdu sa petite fortune dans des spéculations malheureuses, avait vaillamment embrassé, pour vivre, la rude profession de chasseur d'éléphants.

Dès le 14 octobre, je vais avec lui à la provision ; « tuer de la viande », comme on dit ici. Il m'en fallait pour mes Cafres, qui n'étaient guère plus gras que mes bœufs! Mous montions d'excellents poneys, appartenant à mon nouvel ami. Au bout

d'une heure, nous faisons partir tout un troupeau de zèbres et d'élans, qui bientôt se divise. J'emboîte le pas à l'un des élans sur lequel j'avais jeté mon dévolu. Il est agile, mais mon cheval ne lui cède en rien. Nous courons quelques moments côte à côte ; d'un bond désespéré il prend l'avance, mais je le rejoins, je le dépasse à mon tour de quelques longueurs. Alors j'arrête brusquement ma monture, et, me dressant sur mes étriers, je salue l'élan au passage d'un coup de carabine à balle d'acier qui l'étend raide sur la place. Déjà une autre détonation m'avait annoncé que mon camarade avait exécuté la même manœuvre avec un autre élan, et il n'avait pas été moins heureux. Nous laissons sous la garde des Cafres, qui nous suivaient de près, nos deux pièces, pesant chacune de 900 à 1,000 livres anglaises. Puis nous revenons tranquillement au pas en fumant, et nous envoyons chercher le gibier par Mayer, dont les attelages étaient en parfait état. Ils n'avaient pas fait, comme les miens, le voyage d'Inyatin !

Dans cette partie et d'autres semblables qui nous entraînèrent quelquefois fort loin, nous ne courions aucun risque de nous perdre au retour. Nous avions toujours pour point de repère ces singuliers rochers dont j'ai parlé, en forme de tours avec des boules au sommet.

Un autre chasseur anglais, nommé Lee, arrivé avant moi dans le pays, se trouvait dans une position fort embarrassante. Il avait épuisé ses provisions et ses munitions, et venait d'apprendre que son frère, qu'il attendait comme le Messie, était retenu encore pour plusieurs semaines sur le Ṭati,

par le mauvais état de ses attelages. Dans cette situation, il vint me proposer, le 18 octobre, de chasser pour mon compte jusqu'à l'arrivée de son frère, à condition que je lui fournirais la table et le tabac. J'acceptai cette offre, et dès sa première sortie, le 21, il eut la chance de m'abattre deux rhinocéros blancs avec ma bonne carabine à éléphants.

Le lendemain 22, je pars avec lui, suivi d'un chariot à quatorze bœufs, pour recueillir ce gibier, laissé à la garde de trois de mes Cafres. A une demi-heure du campement, nous tombons sur un troupeau de buffles : nous les chargeons et réussissons à en abattre deux. Mais, pendant ce temps, l'un des associés de Mayer, qui nous accompagnait, était chargé de son côté par une femelle de buffle qui avait son petit. Il échappa à la mort en se jetant avec son cheval dans un espace très étroit, entre deux mopanis. L'animal furieux passa à côté, et le cavalier parvint ensuite à se dégager. Mais il avait eu la jambe si violemment serrée entre son cheval et l'un des arbres, qu'il en boita pendant plus de quinze jours.

Nous allâmes relever les rhinocéros de la veille. Les Cafres qui les gardaient avaient été obligés de passer la nuit sur les arbres, à cause des lions qui, attirés par l'odeur de la chair fraîche, venaient rôder très près du feu de bivouac! A l'aide d'une bonne hachette américaine, je découpai la partie supérieure du crâne des deux rhinocéros. L'un de ces crânes mutilés pesait 188 livres avec la corne, et il fallut quatre hommes pour le charger sur le chariot.

Dès les premiers jours de mon arrivée, j'avais

organisé un potager où j'avais semé des graines apportées du Cap. Déjà mes pois, radis, raves, laitues, tomates, concombres, croissaient littéralement à vue d'œil, et je comptais bien m'en régaler prochainement. Mais l'homme propose et souvent le diable dispose. Le diable apparut cette fois sous la forme d'une armée de jeunes sauterelles, dont l'avant-garde parut le 24 octobre. Elles n'ont pas encore d'ailes et ne font que sauter, mais sont déjà aussi voraces que les vieilles. Le défilé de ces légions destructrices dura quatre jours! Avec mes dix Cafres armés de torches et d'épines, je fis autour de mon potager une aussi belle défense que Léonidas aux Thermopyles. Je fus même vaillamment secondé par mes autruches, qui se rassasièrent de mes ennemis, avec une telle rage, que sur huit de ces dignes volatiles, quatre moururent d'indigestion. Malgré tant d'héroïsme, il fallut céder au nombre. Toutes nos positions furent successivement enlevées; de tous mes légumes, je ne réussis à sauver que les concombres.

27 octobre. — Arrivée d'Hartley, ce chasseur d'éléphants septuagénaire dont j'ai déjà parlé. C'était lui qui avait donné la première indication des placers du Tati, dont un autre avait eu tous les honneurs. *Sic vos non vobis*..... Il m'apportait une lettre de mon ami Hübner. La négociation en était toujours au même point à Inyatin, et ses bœufs n'étaient plus que des squelettes.

Ce pauvre Hartley, célèbre de Potchefstrom au Zambèze, et qui jusque-là, dans sa périlleuse carrière, n'avait pas eu un seul accident, en éprouva un grave et bizarre, quinze jours après notre ren-

contre. C'était sur les bords du Ramakoban. Il aperçoit dans les roseaux un rhinocéros blanc ; le tire, avec une carabine du plus fort calibre ; l'animal s'abat comme foudroyé. Hartley, le croyant mort, s'approche sans recharger. — Soudain le rhinocéros se relève, l'envoie en l'air d'un coup de corne et retombe, bien mort cette fois. Hartley retombe à son tour, précisément sur le dos du monstre, et se casse deux côtes. C'était la dernière atteinte relativement faible d'un animal à demi mort, et Hartley dut s'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché. Toutefois, une pareille cabriole aurait pu avoir des suites fatales pour bien des hommes de cet âge. Celui-là fut guéri au bout de six semaines!

Les naturels ont absolument besoin des pluies de cette saison, pour leurs herbes et leurs cultures. Aussi, quand il y a trop d'intervalle entre les averses, ils ont recours à leurs chefs, pour hâter le retour de la pluie par des cérémonies et des opérations magiques. Le vieux Monyama, notre voisin, avait une grande habitude des pratiques usitées en pareil cas. Il se promenait dans les environs de son kraal avec un grand bruit de trompes, et en faisant force contorsions. Un jour qu'en dépit de ses simagrées la pluie tardait à venir, il s'en prit aux drapeaux arborés sur mes chariots, et m'envoya une députation pour m'inviter à les retirer, attendu que le bruit qu'ils faisaient en flottant au vent effarouchait les esprits des eaux.

Ses sujets en paraissaient si convaincus, que, pour éviter des querelles et peut-être une collision sanglante, je retirai mes drapeaux. Mais les esprits

avaient sans doute fui bien loin, car pendant quelques jours le temps resta obstinément sec. Enfin je vis que mon baromètre baissait. Aussitôt j'envoya dire à Monyama qu'ayant, moi aussi, consulté mes livres de sorcellerie, j'y avais lu que les esprits étaient courroucés de son défaut d'hospitalité; de ce qu'il laissait à sa porte des étrangers mourir de soif, tandis qu'il avait de la *joalla* en abondance. J'ajoutai que, s'il m'envoyait de suite une bonne petite provision de bière, je lui garantissais une pluie abondante dans les vingt-quatre heures. La bière arriva, la pluie tomba, et je réarborai sans obstacle mon pavillon.

J'ai remarqué, en plus d'une occasion, que la superstition des indigènes semble avoir déteint sur les Boërs leurs voisins, de même que le soleil d'Afrique a fini par donner à la peau de ces descendants des blonds Hollandais une couleur presqu'aussi brune que celle des Cafres. On va en voir un curieux exemple.

29 octobre. — Dans l'après-midi, Ziesmann, l'un des associés de Mayer, vient me prévenir de l'arrivée d'une bande de Boschimans à demi morts de faim, qui disent qu'il y a des élans et des buffles dans le voisinage, et me prient de venir m'amuser à en tuer un ou deux à leur intention. J'accepte et pars le lendemain à cheval au point du jour, avec Ziesmann et quelques Cafres portant les couvertures, des vivres et des munitions.

Ces Boschimans étaient en effet d'une maigreur phénoménale : on pouvait leur compter les os. Ziesmann, homme pratique, me conseille de ne leur donner que très peu à manger au début, parce

qu'un Boschiman affamé quête bien mieux qu'un Boschiman repu ; — ce qui est conforme à l'axiome bien connu dans nos Universités : *Plenus venter non studet libenter*, on étudie mal quand on a trop bien dîné.

Cette fois encore, et mieux peut-être que sur les bords du Shashi, j'ai pu constater les merveilleuses aptitudes cynégétiques de ces sauvages. Ma petite troupe, j'allais dire ma meute de Boschimans cheminait à 200 pas devant nous. Armés de leurs lances, ils marchaient silencieusement en lignes, décrivaient de nombreux zigzags, en conservant toujours exactement leurs distances.

Tout à coup, un des hommes de l'aile droite abaissa vivement la pointe de sa lance. Tous accoururent à ce signal ; c'était une *fumée* d'élan. L'*importance* de cette trace prouvait, suivant eux, que l'animal venait de repaître largement, et qu'il ne pouvait être loin. En conséquence, ils nous engagèrent à demeurer en place sans faire de bruit. Puis deux des plus alertes se remirent en quête, se glissant et rampant à la façon des panthères. Quelques minutes après, ils reviennent de même ; ils ont vu l'élan couché sous un arbre, à 300 pas tout au plus de l'endroit où nous sommes. Nous partons grand train dans la direction indiquée : mon cheval *s'emballe* et dépasse non seulement mon compagnon, mais l'élan qui a pris aussi sa course. Une forte détonation éclate derrière moi ; ma monture s'arrête comme par un ressort, si brusquement que je me trouve presque assis sur sa tête. Au moment où je me remettais d'aplomb, une ombre passe près de moi. Je tire ; l'animal flé-

chit sous le coup, et se jette dans des broussailles d'où le bruit de son râle arrive jusqu'à moi. Je me trouve à bas de mon cheval sans savoir comment : je recharge, j'ajuste la masse sombre que j'entrevois entre les branches, et l'élan tombe mort.

La détonation que j'avais entendue en arrière provenait d'un accident qui avait failli être mortel. Le cheval demon compagnon Ziesmann avait butté des pieds de devant dans une de ces énormes fourmilières, dont le sol africain est criblé comme une écumoire. Son fusil était parti dans sa chûte, heureusement sans le blesser ; mais la commotionavait été si forte, que, malgré mes soins, il fut assez longtemps sans reprendre ses esprits. Il se mit alors à sacrer et jurer comme un possédé ; non contre sa monture ou contre les termites, mais contre un indigène borgne de la tribu de Monyama, qui venait souvent au Mang-we. Ziesmann, qui lisait scrupuleusement sa Bible et chantait ses psaumes tous les dimanches, prétendait que ce pauvre diable lui avait jeté un sort depuis longtemps, que c'était lui la cause de ce nouvel accident, et de ce qu'il avait perdu vingt éléphants blessés dans sa dernière campagne, qu'à leur première rencontre il le tuerait pour sûr: dût-il lui en coûter une amende de cinq bœufs, etc. Je le rappelai, non sans peine, à des sentiments plus dignes d'un homme raisonnable et d'un chrétien.

Sorcellerie à part, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il n'arrive pas plus de malheurs dans ces chasses. Pour charger plus commodément leurs lourds fusils, ces Hollandais mettent tout bonnement la poudre dans une des poches de leur veste

de cuir où ils la prennent par poignées; et bien souvent, pendant cette opération, ils fument une grosse pipe, sans plus se préoccuper du danger que ne ferait un Turc fataliste.

Ziesmann prit une belle revanche de sa mésaventure dans la seconde chasse que nous fîmes le lendemain avec la même *meute* de Boschimans. Ce jour-là tout le gros gibier de la contrée semblait s'être donné rendez-vous pour notre agrément. Mon superstitieux compagnon m'avait dit en partant : « Je sens que je tuerai quelque chose aujourd'hui. » Ce pressentiment ne le trompait pas ; car il abattit, pour sa part, deux buffles et un élan. Je n'avais pas non plus perdu ma journée; j'avais tué une antilope de la belle espèce dite *Colate* ou *Harrisbook*. Je l'avais tirée avec des balles trop petites; aussi, bien que percée d'outre en outre, elle avait emporté le coup très loin. Je la croyais perdue, mais nos limiers bipèdes surent la retrouver.

Tous ces exploits s'étaient accomplis dans la matinée, et il y avait bien assez de *miama* (viande) d'abattu. On reprit donc le chemin du camp. Nos gens emportaient la venaison dans des espèces de paniers à claire-voie, qu'ils fabriquent séance tenante avec des branches et des lanières de peau découpées sur les animaux morts. Un Boschiman ou un Cafre ne plaint pas sa peine, quand il s'agit de soustraire ainsi de la viande aux *impisis* (hyènes). Ils portent alors gaillardement des poids de 100 et 120 livres; tandis que la moitié de cette charge leur paraît déjà bien lourde, quand il s'agit de nos effets et de nos armes.

Je remarquai aussi, pendant cette marche, que

ma suite de Boschimans s'était fort augmentée depuis la veille. Elle était alors d'au moins trente individus de tout âge et de tout sexe. Les femmes, les enfants, venaient prendre part au régal. Règle générale : quand on s'ennuie tout seul dans ces steppes africains, il n'y a qu'une chose à faire : tuer une pièce de gros gibier. On est aussitôt entouré d'indigènes qui semblent sortir de terre : évidemment ils sentent la chair fraîche, comme l'ogre du petit Poucet.

A moitié chemin du camp, je tirai un sanglier de taille respectable, qui resta sur la place avec une cuisse cassée. En m'approchant, je vis que c'était une laie avec dix marcassins. Un second coup tiré de près dans la tête mit fin aux souffrances de la mère, puis mes gens se mirent à la poursuite des petits qui couraient çà et là tout effarés, comme des rats. Mais ils s'y prenaient si brutalement que sur cinq qu'ils avaient attrapés, trois moururent avant d'arriver au camp. J'entrepris l'éducation des deux survivants : ne sachant où les mettre, pour les tenir tranquilles et en sûreté, j'eus l'idée de les fourrer dans mes bottes à l'écuyère, le museau tourné, bien entendu, du côté de l'orifice ; puis je leur ingurgitai avec une cuiller du lait de chèvre qu'ils prirent à merveille. Les Cafres, qui, suivant leur habitude, ne perdaient pas un de mes mouvements, se disaient entre eux : « Que ces hommes blancs sont singuliers ! Ils tuent les gros et méchants animaux, et servent de mères aux petits. » Ces intéressants orphelins connurent bien vite leur père nourricier : bientôt ils me suivirent comme mes autruches. Ils m'accompagnèrent pendant plusieurs

mois dans mes excursions, jusqu'à la journée, ou plutôt à la nuit malheureuse où ils disparurent, probablement emportés par des hyènes.

Déjà la veille, au bivouac, les naturels repus avaient joyeusement célébré par des chants et des danses les joies de la chasse, et les exploits du chasseur blanc. Ce fut bien autre chose encore au camp, où le festin était plus abondant et l'assemblée plus nombreuse. Je crois voir encore cette nuit de sabbat africaine, ces noires figures formant des rondes effrénées autour des feux. Mais bientôt, en dépit du brouhaha, la lassitude et le sommeil l'emportèrent. Ce soir-là, j'aurais dormi dans la batterie d'une frégate tirant à toute volée.

20 novembre. — Enfin voici Hübner; il apporte l'autorisation tant sollicitée, bien que l'élection ne soit pas faite encore. Décidément Sa future Majesté Loumpangoula est homme de parole. Cette fois, heureusement, nous ne retournons pas à Inyatin; nous allons directement chez un chef matébélé qui répond au nom gracieux de *N'Oumkanioula*. C'est celui dont le kraal est le plus rapproché de la vallée du Guay, par laquelle nous espérons arriver au Zambèze. Je discute avec mes connaissances du Mang-we les chances de l'expédition. Meyer ne croit pas au succès; Edwards, l'un des vétérans des chasses africaines, ne le croit pas impossible. Lequel a tort? lequel a raison? c'est ce que vous dira le prochain chapitre.

Nous décampons le 22 novembre; et, le 24, nous arrivons au kraal du doux N'Oumkanioula.

CHAPITRE VI

Le kraal de Chikamabele. — Réception que me fait N'Oumkanioula. — Cure mirifique de sa femme. — Une alerte. — Départ pour la vallée du Guay. — Pluie, tonnerre et tempêtes. — Le kraal de Melembo. — Débordement. — Ouragan nocturne. — Nous battons en retraite. — Il était temps! — Retour chez N'Oumkanioula. — Les chariots embourbés. — Retour et séjour à la station du Mang-we. — Banquet commémoratif de mon départ d'Europe. — Excursion au Tati. — Une nuit de terreur. — Aventure qui prouve que les lions n'aiment pas les spiritueux. — Imprudence des mineurs. — Hübner me quitte.

Nous retrouvons encore, dans cette direction, une partie de ces monts Matoppos, dont j'ai décrit l'étrange conformation. Ces tours, ces bastions naturels, sont parfois si rapprochés, que je me demande si les chariots pourront passer. Cette fois, grâce aux pluies et à la chaleur, l'herbe ne nous fait défaut nulle part.

Nous traversons un village béchuana nommé *Chikamabele*, situé au milieu de ces montagnes. Les huttes en forme de ruches, plaquées contre ces gigantesques parois de granit, font le même effet, toute proportion gardée, que les nids d'hirondelles

sur nos murs. Les indigènes tirent parti des espaces resserrés et des impasses qui se trouvent dans ces montagnes, pour y parquer leurs bestiaux. Certains enfoncements exposés au soleil, et où la chaleur se conserve longtemps, leur servent de fours naturels.

Ces indigènes, qui n'ont jamais vu d'hommes blancs, accourent du plus loin qu'ils nous aperçoivent. Les chariots, une montre, le son d'un harmonica, les intéressent vivement ; mais ce qui les surprend le plus, c'est encore nous! On leur jette une vieille chemise de matelots ; tous se précipitent pour la ramasser; l'heureux vainqueur la passe et se promène avec, fier comme un paon. Un vieillard nommé Kabona, sans doute l'oracle du pays, vient me prier de lui écrire son nom sur un papier, et m'offre en retour deux belles plumes d'autruche.

La résidence de N'Oumkanioula est une petite place forte, entourée d'un rempart naturel de rochers à pic, dans lequel il n'y a qu'une seule ouverture encore resserrée par une palissade : on n'y peut pénétrer que deux de front. Ce chef nous attendait ; il connaissait déjà, par ses espions, les moindres détails de notre marche depuis le Mang-we. Il nous fit l'accueil le plus gracieux, et l'entretien finit par de nombreuses libations de bière joalla. Cette bière fraîche, limpide, légèrement acidulée, a l'odeur du pain frais. C'est une boisson des plus agréables, et je la préfère à toutes les bières que j'ai bues en Europe. Pour séduire mon hôte, j'avais d'avance appris par cœur cinq mots de sa langue que j'adressais fréquemment aux femmes qui nous servaient. *Lete chècha Joalla*

mezesani omuchli (ma belle enfant : encore un coup de joalla) !

Comme nous avions à traverser, pour atteindre le Zambèze, une vaste région inabordable aux bœufs à cause de la mouche tsé-tsé, mon projet était de laisser chez N'Oumkanioula les chariots et leurs attelages, et de continuer notre chemin sans désemparer, avec les guides et les porteurs qu'il m'avait promis. Mais cela ne faisait pas le compte de ce digne chef.

C'était un bel homme, taillé en athlète, proche parent du futur roi, hospitalier et bon enfant (bien qu'un peu vif, comme on va voir), mais quémandeur infatigable. Ce défaut, du reste, ne lui est pas particulier ; tous ces indigènes s'imaginent qu'un Européen peut faire sortir de terre, à volonté, des trésors incommensurables. Il me répondit donc que la journée était trop avancée pour avoir de suite les porteurs ; que d'ailleurs il tenait à nous faire visiter son kraal en détail, à nous y régaler avec ses amis, et aussi à nous rendre visite, à voir nos chariots ; ce dont il s'acquitta avec une ponctualité touchante, ayant bien soin, comme son collègue Monyama, d'arriver à l'heure du repas.

Le temps passa ainsi jusqu'au 27. Ce jour-là, n'ayant pas vu venir davantage mes porteurs, j'allai chez mon homme pour lui rafraîchir la mémoire. Par l'intermédiaire de Philipps, mon cocher interprète, je lui signifiai que si je n'avais pas mon monde le lendemain matin, non seulement je ne lui ferais plus de cadeau mais que j'irais me plaindre à ses collègues de ce qu'il me bernait et ne songeait qu'à m'exploiter. Cela lui fit de l'effet. Il répondit

doucement que guides et porteurs étaient prêts; que s'il avait différé de nous les donner, c'est qu'il espérait encore nous faire renoncer, nous, ses meilleurs amis, à une expédition dangereuse, sinon impossible dans cette saison; mais que, puisque nous persistions, il serait fait suivant notre désir.

On but ensuite quelques cruches de joalla, et finalement il me pria de donner une consultation à son épouse favorite, qui se plaignait de douleurs violentes à la tête, ce dont il paraissait navré. Pour ces indigènes, tout homme blanc est nécessairement un habile médecin; s'il le nie, c'est qu'il y met de la mauvaise volonté. Je consentis donc à examiner la tête de cette jeune femme, qui avait l'air modeste et fort avenant. Je croyais d'abord à un rhumatisme; mais, en y regardant de plus près, je reconnus, au-dessus de l'oreille, une large contusion, de date très récente. Elle provenait d'un fort coup de bâton, appliqué à sa moitié par ce tendre époux, un jour qu'il avait bu trop de joalla!

Comme je lui faisais témoigner par l'interprète combien j'étais scandalisé d'un pareil procédé, il parut fort étonné, et me demanda si par hasard les blancs se privaient de battre leurs femmes. Je répondis naturellement qu'ils les aimaient bien trop pour cela, et que celui qui se permettrait chez nous pareille chose serait considéré comme un boschiman; c'est-à-dire, suivant les idées des Matébélés, comme ce qu'il y a de plus infâme et de plus méprisable.

Le mari insistant pour que je fisse quelque remède, j'allai chercher ma boîte à rasoirs, mon

pinceau à barbe, du savon et de l'eau-de-vie camphrée. Je rasai les cheveux sur la partie contuse, je la frictionnai et la bandai ensuite avec un mouchoir. Le chef et tous les assistants suivaient tous les détails de cette opération chirurgicale, avec une admiration et une stupéfaction profondes. J'eus la bonne chance que le lendemain la femme se trouva fort soulagée, et je reçus pour honoraires plusieurs cruches de joalla et deux moutons gras. Néanmoins je n'étais pas fâché de m'en aller de suite, n'étant pas très rassuré, dans mon for intérieur, sur les conséquences du traitement.

Les guides et porteurs avaient enfin fait leur apparition la veille au soir. Suivant la coutume des Matébélés, ils déposèrent, comme témoignage de leurs engagements, leurs lances et leurs boucliers près des cotonnades et des fausses perles qui devaient leur être remises au retour pour prix de leurs services, et rester jusque-là consignées entre les mains du chef. Comme je témoignais à celui-ci l'appréhension, que, malgré cette cérémonie, quelqu'un d'eux ne me fît faux bond en route, le bon N'Oumkaniola se prit à rire, et me montra sa lance, avec un geste auquel il n'y avait pas à se méprendre. Il interdit, également sous peine de mort, l'approche de nos chariots, installés près de son kraal.

La résidence de ce mari modèle est située sous le 20e degré de latitude, d'après nos observations faites le soir même de notre arrivée. Nous avions été dérangés pendant ce travail par un incident tragi-comique. Nos Cafres dormaient déjà auprès du parc aux chèvres. Tout à coup, celles-ci, effarouchées par l'approche de deux hyènes, sautent

par-dessus la clôture, et viennent tomber sur les dormeurs avec des bêlements désespérés, auxquels répondent les aboiements furieux des chiens. Les Cafres, réveillés en sursaut par le bruit et le piétinement des chèvres, se croient attaqués par un lion, et hurlent à l'unisson. Bêtes et gens se bousculent à l'envi de notre côté : notre petite table de travail est culbutée ; je sauve heureusement mon cercle prismatique, et crie de toute ma force : *Aykona Imbube* (ce n'est pas un lion) ! Néanmoins la panique ne finit qu'après que nous eûmes tiré quelques coups de fusil.

29 novembre. — Départ à sept heures du matin. Nous sommes dix-sept en tout : Hübner, moi, mon domestique anglais et quatorze indigènes. En pareille circonstance, il est impossible de répartir tout à fait également le poids des bagages. Naturellement chacun de nos porteurs a jeté son dévolu sur le paquet le moins lourd, et nous avons bien de la peine à les mettre d'accord.

Nous suivons la direction du nord-ouest. Dans ces marches, c'est toujours pendant la première journée qu'on fait le moins de chemin. Nous bivouaquons en plein air sous un ciel orageux, à trois milles seulement du point de départ. La physionomie du pays est toujours la même, mais déjà le terrain s'abaisse du côté du nord. Nos indigènes, après avoir gaiement soupé, organisent avec des branchages une sorte de fortification de campagne, derrière laquelle ils se couchent. Chacun d'eux a son bouclier de cuir et ses javelots à portée de sa main. Notre bivouac a une physionomie tout à fait homérique.

30. — Nous partons dès six heures, et faisons sans désemparer quatre milles dans la même direction que la veille. A une heure de l'après-midi, nous faisons halte près d'un petit kraal dans la vallée du Guay. Après un repas frugal et quelques moments de repos, nous marchons pendant une heure et demie du côté du nord-est, passons le Guay pendant un violent orage, et arrivons au kraal d'un chef nommé Melembo. Croyant que le temps va s'améliorer, nous essayons de camper sous une tente, mais bientôt tout est transpercé. Le chef met à notre disposition une hutte où il nous faut recevoir les visites d'une cinquantaine de curieux. La chaleur y devient bientôt insupportable, et l'odeur *item*. Après la réception, nous soupons philosophiquement de bouillon de chèvre et de thé. Ensuite nous nous couchons; mais, malgré l'extrême fatigue, nous ne pouvons fermer l'œil de la nuit, à cause du tapage infernal que font les rats, logés dans la couverture en chaume de notre *hôtel*.

1er décembre. — La pluie et le vent continuent à faire rage. Je commence à croire que le mari de ma cliente avait raison de blâmer notre entreprise. Si je m'en croyais, je rebrousserais chemin dès aujourd'hui; mais Hübner s'entête, et je ne veux pas en faire moins que lui. Nous marchons tantôt dans des terres profondément détrempées, tantôt absolument dans l'eau, passant et repassant alternativement d'une rive sur l'autre. Le Guay est déjà débordé sur un vaste espace; il est parfois difficile d'en reconnaître le cours, et l'inondation a mis le gibier en déroute.

Après un trajet de trois milles, nous campons à

six heures du soir. En ce moment la pluie redouble, mais nous faisons contre mauvaise fortune bon cœur. Je distribue du tabac à nos gens; en peu de temps ils trouvent moyen de s'organiser des huttes imperméables. Nous parvenons à faire du feu, et soupons avec du riz et de la chèvre.

Un peu après, pendant une éclaircie, je fais une reconnaissance dans les environs avec les guides, et nous tombons sur une famille de boschimans campés en forêt, auxquels nous faisons une peur effroyable. Je les rassure de mon mieux, en leur donnant quelques perles de verre bleues. L'homme vient avec moi au bivouac; il nous donne quelques renseignements sur le cours du Guay, et promet de me faire tirer un buffle le lendemain. Mais il ne revient pas, et nous trouvons la hutte vide; les pauvres gens avaient déguerpi dans la nuit. Les lances des Matébélés leur faisaient plus de peur que je ne leur inspirais de confiance.

2 décembre. — Nous faisons trois milles dans le N.-O.; et repassons sur la rive gauche du Guay dans l'après-midi. Le soir, l'orage reprend avec plus de violence que jamais : pluie, grêle, éclairs et tonnerre continuels! Au milieu de la nuit, un coup de vent effroyable fait écrouler sur nous la tente. Réfugiés sous un gros arbre, nous tenons conseil près d'un foyer dont le bois détrempé donne plus de fumée que de feu. Cette fois Hübner lui-même en a assez, et la retraite est unanimement résolue. Toute la contrée, déserte ou désertée, n'était plus qu'un marécage immense, qui tendait à se transformer en lac, et la saison des pluies était à peine commencée! Les plus robustes

santés n'auraient pu résister longtemps à ces épreuves; et dans une telle situation, tomber malade et mourir c'eût été même chose.

Nous commençâmes donc le lendemain 3 notre marche rétrograde. Dès le lendemain peut-être, il n'eût plus été temps ! La pluie redoublait, l'eau montait toujours; et, dans plus d'un endroit où nous avions passé facilement à gué, il nous fallut repasser à la nage. Nos chèvres, qui constituaient la principale ressource alimentaire, perdaient pied à chaque instant, et faillirent plus d'une fois être emportées. Mes instruments astronomiques, dont la perte m'eût mis dans l'impossibilité d'arriver jamais au Zambèze, furent sauvés du naufrage, grâce à la vigueur et à l'adresse de nos indigènes, qui les portaient sur leurs têtes. Souvent, dans les passages du Guay ou de ses affluents torrentiels, je les voyais s'arrêter tout à coup, ayant de l'eau déjà jusqu'aux hanches, quand le bouillonnement de l'eau leur annonçait une cavité, sondant l'endroit suspect avec une perche, dont ils se faisaient ensuite un point d'appui pour s'élancer sur l'autre bord.

En fait de gibier, pendant ce retour, je n'aperçus que d'énormes crocodiles charriés par l'inondation en pleine forêt.

6 décembre. — Nous rejoignons enfin nos chariots. Cette expédition dangereuse et inutile nous a donc pris sept jours, pendant lesquels nous avons fait une trentaine de milles dans les plus fâcheuses conditions. Nous nous hâtons de faire nos adieux à N'Oumkanioula, et, dès le 9, nous reprenons la route du Mang-we.

Ce retour ne s'accomplit pas sans difficulté. Il pleuvait à torrents sur ces plateaux comme dans la vallée, et les bœufs enfonçaient jusqu'aux genoux dans les terres détrempées.

La journée du 11 décembre, surtout, fut pénible. En pleine forêt, loin de toute habitation, les chariots se trouvèrent engagés dans une fondrière, où nos bêtes en avaient jusqu'au poitrail. On essaya en vain de sortir de ce mauvais pas, en réunissant les deux attelages sur une seule voiture; tous les efforts ne réussissaient qu'à enfoncer davantage. Il fallut chasser de grosses billes de bois sous les roues, décharger les chariots et camper. Comme nous n'étions pas très éloignés du Mang-we, j'étais parti en avant pour aller y chercher du renfort, mais heureusement il survint une éclaircie; et, le 15, je vis arriver Hübner avec les chariots. Nous reprîmes notre ancien camp, dans le voisinage de l'établissement de mon compatriote Mayer et non loin du vieux chef Monyama, celui qui savait si bien faire tomber la pluie. Pour le moment, point n'était besoin de recourir à sa science! Jusqu'à la fin de décembre, il y eut presque tous les jours des orages, accompagnés d'averses diluviennes.

Le plus violent éclata dans la soirée du 23. Tout l'horizon était couvert de nuages figurant des montagnes et sillonnés d'éclairs, tantôt d'un blanc d'argent, tantôt rouges avec des reflets verdâtres. La foudre éclatait aussi çà et là sous forme de globes de feu, parcourant l'espace en lignes horizontales. Je vis un de ces globes frapper au-dessus de mon camp la cime d'un rocher dont les éclats tombèrent autour de nous. Pour ma part je reçus,

précisément sur la tête, un grand lézard foudroyé.

Ce séjour était néanmoins un lieu de délices, comparativement à la vallée du Guay, sauf les rats et les serpents. Le lendemain de ce grand orage, un des compagnons de Baines tua, tout près de ses chariots, un *m'hamba* qui avait huit pieds et demi de long! Nous possédions aussi d'autres variétés plus petites, mais encore plus dangereuses, parce qu'elles se glissent dans les habitations, notamment une sorte de vipère à collier dont le venin tue avec une rapidité foudroyante.

Je viens de nommer Baines. J'avais eu en effet la satisfaction de le retrouver à mon retour, installé avec ses trois chariots à la station du Mang-we, où il était arrivé pendant notre malencontreuse tentative. Il s'y trouvait aussi plusieurs négociants et chasseurs venus les uns du Transvaal, les autres de l'intérieur. Un M. Coward, négociant, avait amené un Hottentot nommé Bokkis, que je pris à mon service peu de jours après, le temps de son engagement avec Coward étant expiré. Ce Bokkis m'avait été recommandé, non seulement comme bon conducteur, mais comme tireur de première force, et méritait sa réputation.

J'ai oublié de dire qu'après la razzia faite par les sauterelles sur mon potager naissant pendant notre précédent séjour dans ces lieux, je m'étais hâté de faire de nouveaux semis. Grâce aux bons soins de Mayer, je retrouvai le tout en excellent état, ce qui me permit de me régaler et de régaler mes amis anglais et hollandais de légumes frais d'Europe, rare bonne fortune dans ces parages. Ce supplément d'alimentation n'était pas seulement

agréable, mais des plus hygiéniques. Nous lui dûmes d'être préservés du scorbut, qui dans ce moment même faisait de grands ravages chez les mineurs du Tati, réduits à vivre de viande salée et de farine.

On sait combien les Anglais sont en tout et partout esclaves de la forme. Ils apportent même cette disposition à table. De même qu'une personne qui ne leur a pas été présentée n'existe pas pour eux, mes convives britanniques du Mang-we n'auraient pas touché à un mets, à un plat « manquant de style », comme ils disent, qu'on aurait négligé de leur présenter avec une dénomination respectable. Ainsi, quand je leur servais une soupe au bouillon de buffle garnie de légumes, mes anglais demandaient toujours : *What style do you call it ?* A quoi je ne manquais pas de répondre, avec tout l'aplomb d'un maître d'hôtel émérite : *Grand potage julienne aux fines herbes !* Alors leur conscience était tranquille, et le potage *présenté* était trouvé excellent.

Pendant ce nouveau séjour dans cette station, j'allais fréquemment travailler dans une chaumière inoccupée sur les bords de la rivière. J'y étais plus tranquille que dans mon camp, pour mettre au net nos précédentes observations astronomiques. Là, je n'entendais que le paisible murmure des eaux, et pourtant je pouvais distinguer tout ce qui se passait, à droite chez Baines et chez moi ; à gauche, chez Mayer et son associé Ziesmann. Quand j'étais là depuis quelques heures, j'étais sûr de voir les blonds enfants de Ziesmann, m'apportant du lait ou des pastèques fraîches, de la part de leur

excellente mère. Ils avaient avec eux d'habitude une petite fille indigène fort gentille, dont je connaissais la triste histoire. C'était une enfant de cette race machana, proscrite et aujourd'hui détruite à peu près entièrement par les Matébélés. Lors du dernier massacre, Ziesmann l'avait recueillie par charité, et pourtant n'aurait voulu pour rien au monde la faire asseoir à sa table avec ses enfants, dont pourtant elle partageait les jeux. Telle est encore la puissance des préjugés de race et de couleur, même sur les plus honnêtes gens. Je ne sais si cette enfant avait lu dans mes regards l'intérêt douloureux qu'elle m'inspirait, mais elle m'avait pris en singulière affection.

Le 25 décembre, je fêtai l'anniversaire de mon départ d'Angleterre par un dîner *extra*. Parmi mes convives figurait, naturellement, mon excellent ami Baines, qui sachant faire un peu de tout, même de la chirurgie, soignait alors un malheureux Hottentot qu'on lui avait apporté, l'épaule et le bras horriblement déchirés par un lion. Un autre convive était sir John Swinbourne, qui venait d'acheter des moutons chez Monyama, et s'en allait retrouver sur le Tati ses gens et sa célèbre locomobile.

Je partis moi-même avec lui et tous mes équipages pour les placers, le surlendemain (27). Je savais qu'il venait d'y arriver diverses marchandises qui nous manquaient. D'ailleurs j'avais besoin d'y recueillir des informations pour ma descente au Zambèze, que je comptais bien exécuter sous peu, mais en prenant un tout autre chemin.

Nous arrivâmes le 30 décembre sans accident. Je rencontrai seulement, à très peu de distance des

mines, une troupe nombreuse de chacals. Ces animaux sortirent du bois à notre approche, et vinrent sur nous avec une effronterie extraordinaire ; ils ne s'enfuirent qu'après que j'eus tué plusieurs des plus hardis. Cela me donna l'idée qu'il avait dû y avoir dans le voisinage quelque gros animal dévoré par un lion. Je ne me trompais pas, et c'était encore le pauvre Swinbourne qui avait fait les frais de la fête. Tous les colons du Tati en étaient encore en émoi. La nuit précédente, deux lions avaient passé au milieu des huttes et des tentes, franchi la palissade du parc de Swinbourne (pourtant haute de sept pieds et armée de puissantes épines), et commencé à dévorer deux bœufs. Au bruit des rugissements et des mugissements, Européens, Hottentots et Zoulous accoururent, faisant feu au hasard dans les ténèbres. Par grand bonheur, personne ne fut blessé ; — pas même les lions, qui pourtant finirent par se replier en grondant et grinçant des dents. Mais à quelque chose malheur est bon. Les lions avaient eu *la griffe* heureuse ; ils s'étaient précisément adressé aux bœufs les plus gras. Aussi les reliefs de leur festin interrompu fournirent une ample provision d'excellents beefstaks pour le jour de l'an (1er janvier 1870).

Les abords de ces placers n'étaient alors rien moins que sûrs. Quelques jours avant cette alerte, un homme s'en étant allé un peu tard dans le bois à la recherche de son âne ; — du quadrupède et du bipède, on n'avait retrouvé que les os. Cela n'empêcha pas, pendant mon séjour dans cet endroit, quelques mineurs en goguette de partir en promenade nocturne dans un chariot attelé

de quatre bœufs. Je les vis passer en triomphe ; ils emportaient encore nombre de bouteilles, et chantaient à gorge déployée le refrain : « Rien ne vaut la liberté et le whisky (1) ! » Ils s'enfonçaient ainsi gaillardement dans des bois où l'on entendait toutes les nuits rugir les lions, tantôt au loin, tantôt à proximité.

Quelques heures après, on vit reparaître les bœufs tout effarés, traînant les débris du véhicule. On croyait bien les promeneurs perdus sans retour, mais il y a un Dieu pour les ivrognes. Cette fois, les bêtes avaient été plus raisonnables que les gens. Respirant des émanations suspectes, ou se sentant mal conduits, les bœufs avaient fait volte-face, et repris d'instinct le plus court chemin de leur parc. Dans cette évolution, le chariot avait versé ; et les hommes, plus heureux que sages, en avaient été quittes pour une culbute dans la boue et toutes leurs bouteilles brisées, ce qui fut encore un bonheur. Après avoir erré plusieurs heures dans les fourrés sans autre mésaventure, ils se reconnurent au jour, et rentrèrent vers dix heures du matin complètement dégrisés, et un peu honteux de leur équipée. Cette aventure semble prouver que l'odeur des spiritueux n'attire pas le lion.

Rien n'égalait d'ailleurs, en toute chose, l'imprudence de ces mineurs. A cette époque, il y avait dans un bâtiment couvert de chaume, pêle-mêle avec d'immenses paquets d'allumettes, 500 livres de poudres de mine dans des barillets en bois qu'on ne trouvait jamais le temps de porter au magasin,

(1) *Nichts geht über freies leben und whisky.*

et les hommes circulaient constamment au milieu de ces colis avec leurs pipes allumées. Cependant, quand ils apprirent qu'aux nouveaux placers du Ramakoban une maison et trois hommes venaient de sauter par suite d'une semblable imprudence, cela les rendit rêveurs. On commença par placarder la défense de fumer dans le voisinage des poudres. Puis on s'avisa qu'un orage pourrait bien occasionner aussi une catastrophe, et l'on se décida à ranger les barils.

Pendant ce séjour au Tati, j'eus le chagrin de me séparer de mon ami Hübner. Je ne pouvais commencer avant trois mois ma nouvelle marche vers le Zambèze. De son côté, Hübner ne pouvait ni ne voulait demeurer si longtemps inactif. Des placers du Tati, il savait tout ce qui était à savoir, et il lui restait à voir les mines de diamant du Transvaal. Il repartit donc le 2 janvier pour Potchefstrom avec un des chariots conduit par Philipps, et la moitié de notre personnel indigène. Potchefstrom était le point de départ de sa longue et pénible excursion sur le bas Vaal, où se trouvent les gîtes de diamants. Il a honorablement accompli sa mission scientifique, et, comme moi, regagné heureusement sa patrie (1).

Ce départ, devenu nécessaire, m'affecta pourtant beaucoup. On ne se sépare pas impunément d'un ami avec lequel on a vécu une année entière d'une

(1) Le rapport de M. Hübner sur les mines de diamant du Transvaal a paru dès 1871, dans les *Mittheilungen* du Dr Petermann.

semblable vie. Et puis, ce sont là de ces moments, où l'on se rappelle que le nombre de nos amis décroît en raison inverse du nombre de nos années. Quand les feuilles de l'arbre de la vie commencent à jaunir, elles s'en vont, comme nos oiseaux chanteurs à l'automne.

CHAPITRE VII

Mon nouveau plan de campagne. — Un serpent *Fantôme*. — Un placer *léonin*. — Retour, séjour sur le Mang-we. — Mes préparatifs. — La forge de Mayer, et le mauvais génie de son foyer. — Politique sanglante des Matébélés. — Un message de Loumpengoula, et la réponse. — Je quitte pour la dernière fois le Mang-we. — Un serpent et deux lions. — Dernière station aux placers. — Nous marchons vers le Zambèze!

Voici, en peu de mots, quel était mon nouveau plan de campagne ; — plan que tous les chasseurs et voyageurs considéraient comme téméraire, impraticable, et qui pourtant a réussi ! Je voulais rester à la station du Mang-we jusqu'à la fin de la saison des pluies, c'est-à-dire jusqu'au commencement d'avril ; — revenir ensuite sur le Tati, remonter cette rivière jusque dans la région montagneuse habitée par les Malakakkas, et qui forme la ligne de partage entre les affluents du Limpopo et ceux du Zambèze ; — marcher vers le Zambèze, dans cette direction, aussi loin que je pourrais le faire avec mes bœufs, jusqu'à proximité des parages infestés par la *Glossita morsitans ;* — et poursuivre alors ma route avec des porteurs, jusqu'au « grand fleuve ».

D'après mes calculs, que justifia l'événement, cet

itinérairo devait m'amener sur la rive droite du Zambèze, à la hauteur de l'établissement indigène du Wanki, situé sur l'autre rive. Ce village, connu par les relations de Livingstone et de Chapman, est l'endroit habité le plus proche des fameuses cataractes.

Conformément à ce projet, je repartis des placers le 23 janvier pour la station du Mang-we. Peu de jours avant mon départ, il arriva encore une aventure des plus désagréables au pauvre Swinbourne, qui semblait décidément poursuivi par un mauvais sort.

C'était le 14. J'étais resté assis devant sa hutte, avec lui et son ingénieur, à fumer et à causer jusqu'à une heure fort avancée. Je m'en retournais avec deux de mes cafres à mon chariot; Swinbourne me faisait la conduite. Nous n'avions pas fait 200 pas, quand soudain quelque chose s'agite dans l'ombre et se dresse devant nous. C'est un grand serpent qui siffle et crache sur nous; et ce crachat venimeux, brûlant, va donner justement dans un des yeux de Swinbourne. Les Cafres, qui y voient la nuit comme les chats, lancèrent leurs zagaies au reptile, et le clouèrent à terre. Swinbourne, cependant, souffrait comme un damné. Il fut trois jours sans voir de cet œil, qui demeura encore longtemps rouge et enflammé.

Ce serpent *cracheur* avait bien six pieds de long : il était gris, tacheté de brun. C'est la seule fois où j'ai été par moi-même témoin de la propriété qu'a ce reptile, de lancer son venin à une certaine distance. Au moment de l'accident, il était au moins à dix pieds de nous. J'ai lu depuis dans le *Standard and*

mail du Cap (en 1874) le récit d'un accident tout semblable, arrivé à Durban en 1842, et raconté par celui-là même qui en avait été la victime.

Ce reptile, heureusement fort rare, est connu sous le nom de serpent *fantôme*.

Deux jours avant de quitter les placers, j'allai voir un nommé Greit, natif de Hambourg, qui s'était établi dans un endroit tout à fait isolé au milieu des bois, à deux milles au moins des autres mineurs. Cette situation l'exposait à des visites plus qu'indiscrètes; aussi il avait pris ses précautions en conséquence. Sa hutte et la clôture du parc de ses chèvres étaient construites avec une solidité exceptionnelle. Je vis autour de cet enclos de nombreuses traces de lions. Presque toutes les nuits, en effet, il était obligé de tirer des coups de fusil et de révolver pour écarter de ces intéressants animaux, qui venaient rôder si près qu'il entendait distinctement le bruit de leurs pas. Souvent ils essayaient de forcer l'enclos de ses chèvres et même d'entrer chez lui. Il aurait pu facilement en tuer à l'affût, mais il ne possédait que de mauvaises armes, et n'était pas chasseur. Outre ces inconvénients nocturnes, il était impossible de voir quelque chose de plus désolé, de plus lugubre que cette habitation et ses environs. Mais l'endroit où l'on espère trouver un trésor paraît toujours charmant.

Au surplus, cet homme n'a été ni mangé, comme on pouvait le craindre, ni tout à fait frustré dans ses espérances. Il est revenu en Europe; au moment où j'écris ces lignes, il habite au faubourg

Saint-Paul à Hambourg, et y dort sans doute plus tranquillement que dans son placer *léonin*.

Parti le 23 des placers, je rentrai le 29 dans mes cantonnements du Mang-we. Là, je m'occupai sans relâche des préparatifs de ma nouvelle expédition. Mon chariot, fort éprouvé dans nos caravanes de 1869, fut réparé de fond en comble ; le nombre des bœufs de trait porté de quatorze à dix-huit. Mon personnel subit également des modifications importantes. Philipps, mon bouvier ivrogne, parti avec Hübner, était avantageusement remplacé par ce Bokkis dont j'ai parlé. Forcé de me séparer aussi de mon domestique anglais atteint de nostalgie, j'avais pris à mon service un mineur australien nommé Cluley, qui en avait assez du travail des placers. C'était un homme d'une instruction et d'une moralité suffisantes, grand mangeur, mais médiocre marcheur. Je fis aussi des mutations importantes dans mon personnel cafre. Ma plus heureuse acquisition fut celle d'un jeune matébélé nommé Induke, grand et beau garçon très intelligent, très dévoué, qui à lui seul me rendit plus de services dans cette nouvelle campagne que trente indigènes ordinaires. Enfin je couvris nos voisins les Malakakkas non pas d'or, mais de grains de verre blancs et bleus, pour augmenter le troupeau qui allait m'accompagner comme viande sur pied ; troupeau] composé de quelques moutons et d'un plus grand nombre de chèvres.

Busi est le nom que les indigènes donnent à la chèvre, dans la plus grande partie de l'Afrique, des bords de l'Oranje à ceux du lac Tanganyika. Bien

que sa chair soit moins délicate, la chèvre est bien préférable au mouton dans ces grandes excursions. Elle supporte mieux la marche, et ne souffre pas des piqûres de la mouche Tset-se. Le mouton peut seulement être échangé avec plus d'avantage avec les indigènes, quand on campe dans une contrée habitée. Mes lecteurs ont sans doute déjà compris combien cette *viande sur pied* est indispensable, même aux plus adroits chasseurs, et dans les contrées les plus giboyeuses. C'est que d'abord il est absolument impossible de s'attarder à « tuer de la viande » dans les contrées où l'eau manque. Il faut alors hâter la marche, et force est bien de recourir alors au troupeau qu'on ménage soigneusement pour ces cas extrêmes. On est aussi fort heureux de le trouver dans les traversées où c'est le gibier qui fait défaut. Ainsi, dans les régions très fréquentées par les éléphants, tous les autres animaux émigrent, effrayés du bruit et du dégât que font ces pachydermes.

Une de mes récréations, pendant ce dernier séjour au Mang-we, était d'aller travailler en amateur à la forge de Meyer, fort occupé dans cette saison à raccommoder les armes, serrures et autres ustensiles que lui apportaient ses clients indigènes. Nous avions remarqué qu'ils étaient disposés à évaluer l'importance du raccommodage, et par conséquent celle du salaire en ivoire, plumes, etc., en raison du bruit qu'on avait fait; aussi nous n'épargnions pas le tapage. Je mettais en mouvement le soufflet, Meyer frappait sur l'enclume des coups formidables, et les pratiques considéraient avec ébahissement notre travail cyclopéen.

Pendant nos travaux, nous entendions parfois des sifflements et soufflements suspects. Ils paraissaient venir de la cheminée, et tout le monde était convaincu qu'il devait y avoir là quelque serpent. Seulement il n'était pas facile d'aller le relancer dans cette cheminée en mauvais état, remplie de trous et de fissures. Enfin ce génie malfaisant du foyer sortit de sa cachette ; Mayer le trouva un jour lové dans les plis de son tablier de forgeron. Il eut heureusement le temps de se rejeter en arrière en fermant la porte, et courut m'avertir. J'arrivai promptement avec un fusil chargé de gros plomb, dont la décharge mit en pièces le reptile. C'était un serpent d'une des espèces les plus venimeuses ; il avait au moins cinq pieds de long.

Le 15 février, j'allai avec un de mes voisins, le vieux chasseur Edwards, faire une visite au sorcier Monyama, qui m'accueillit en confrère. En parcourant ce kraal, Edwards, qui parlait parfaitement le dialecte malakakka, aperçut un indigène qui se tenait à l'écart, et semblait absorbé dans une profonde mélancolie. En le regardant plus attentivement, il reconnut en lui un homme qu'il croyait mort depuis des années d'une façon des plus tragiques.

— N'es-tu pas, lui dit-il, de la famille Macobi?

Surpris de ce qu'Edwards, qu'il n'avait pas vu depuis huit ans, le reconnaissait et osait lui parler, cet homme répondit :

— Oui, j'appartenais à cette peuplade, dont personne ici n'ose prononcer le nom tout haut. Mais je le vois, vous autres blancs reconnaissez encore vos anciens amis dans le malheur !

Huit ans auparavant, les Matébélés, soupçonnant cette famille d'intelligences secrètes avec les Bechuanas leurs ennemis, avaient invité le plus gracieusement possible ce Matobi et tous les siens à un grand repas. Tous y étaient allés de confiance, avec leurs femmes et leurs enfants. L'interlocuteur d'Edwards était du très petit nombre de ceux qui avaient trouvé moyen de s'échapper. Sa famille entière avait péri dans ce guet-apens. Las d'extermination, les meurtriers épargnèrent les rares survivants. Celui-là, réfugié chez Monyama, y traînait le reste d'une vie misérable, sans joie et sans espérance.

Tel est le système politique des Matébélés, fort semblable, comme on voit, à celui des Zoulous leurs congénères (V. ch. II).

Le 16 et le 18, je reçus coup sur coup deux messages de Loumpengoula, dont l'élection semblait plus probable que jamais. Il m'invitait à venir le voir à sa résidence d'*Oumchlanchlansela* (pardon pour ce nom), qui est le Louvre des souverains matébélés. C'est là qu'avait eu lieu, du temps du père de Loumpengoula et par son ordre, le banquet d'Abencérages dont je viens de parler. Ce serait le cas de dire, comme le grand fabuliste français :

Quel Louvre ! un vrai charnier !...

Je déclinai le plus poliment possible cette invitation non moins ruineuse que flatteuse. Ziessmann, qui avait déjà été chez les Matébélés, voulut bien être mon ambassadeur. Je le chargeai de prier le nouveau roi de faire prévenir les chefs malakakkas,

ses vassaux, de ma prochaine arrivée sur le haut Tati, afin que je n'éprouvasse pas d'obstacles ni de retards dans ma marche vers le Zambèze. Je dois dire que Loumpengoula s'empressa d'arranger les choses à mon entière satisfaction.

Peu de jours après, mon ancien compagnon de chasse, Mac Gillivry, et un autre chasseur nommé Jennings arrivèrent de la vallée du Shashi inférieur. Il y avaient tué quinze éléphants, mais revenaient dans un triste état de cette campagne, entreprise dans la saison des pluies. Leurs chevaux portaient encore les traces sanglantes de l'attaque nocturne récente de deux lions, dont les griffes leur avaient profondément labouré le cou et les épaules...

L'une des principales occupations de notre personnel indigène était la préparation des cuirs de buffles et d'antilopes pour la fabrication des chaussures, dont les chasseurs font une ample consommation. Chacun est, au besoin, son propre cordonnier et ne se préoccupe, bien entendu, que de l'aisance et de la solidité. Grâce à l'aide de Meyer et Ziessmann, j'emportais dans mon expédition six excellentes paires de souliers, qui me furent d'un grand secours.

Au commencement de mars, les beaux marulas voisins de mon camp avaient déjà des fruits mûrs. Ces fruits ressemblent beaucoup, pour la forme et pour le goût, à ceux du manguier des Indes. On en fait d'excellentes compotes avec du vin du Cap et un peu de miel.

7 mars. — Je quitte définitivement, et pour toujours cette fois, la station du Mang-we. Mon dé-

part ressemble à une sortie de l'arche de Noé. Outre le chariot et son attelage de dix-huit bœufs, ma caravane comprend quatorze engagés cafres et hottentots, quarante chèvres, seize moutons, trois chevaux de selle et mes quatre autruches apprivoisées, qui semblent faire l'office de tambours-majors en tête du troupeau. Il y a aussi les deux jeunes sangliers que j'ai élevés au biberon, et qui maintenant me suivent comme des chiens.

J'étais connu, et, j'ose le dire, aimé de tout le monde ; aussi je reçois au départ une véritable ovation. Les chasseurs d'éléphants me saluent par des salves de mousqueterie : Baines, Mayer ont arboré leurs pavillons nationaux. J'agite le mien en signe d'adieu ; j'embrasse d'un dernier regard cet horizon dont les moindres détails me sont connus ; cette fraîche oasis africaine où j'ai passé de si bons moments, et que je ne verrai plus que dans mes souvenirs!.....

Rien de bien saillant, dans ce dernier retour du Mang-we aux placers. Deux petits incidents néanmoins, qui ailleurs pourraient passer pour des aventures. Le 9, pendant que je déjeunais tranquillement à la halte du matin en compagnie de deux chasseurs du Tati qui faisaient route avec moi, à l'ombre de grands arbres où roucoulaient amoureusement les tourterelles, j'entends tout à coup très près de nous un sifflement suspect. Je fais retirer doucement la couverture de caoutchouc qui nous servait de siège et de nappe, et nous trouvons dessous un serpent venimeux, cela va sans dire, que le brave Induke cloue au sol d'un coup dejaveline.

C'est surtout en Afrique qu'il faut avoir toujours présent à l'esprit l'axiome virgilien : *Latet anguis in herbâ !*

Le lendemain, je marchais un peu en avant du chariot, quand les bœufs firent soudain un brusque écart. Je me retourne pour en demander la cause : « Comment! me dit mon nouveau domestique Cluley avec le plus beau sang-froid du monde, vous n'avez pas vu tout à l'heure, sur votre droite, ce lion qui était en train de boire? Je n'avais absolument rien vu ; mais, quelques instants après, je trouvai des traces non équivoques du passage de l'animal.

12 mars. — Arrivée aux placers.

Dans ce moment, les mineurs avaient interrompu leur pénible travail d'extraction au moyen du pic et de la poudre, parce qu'on leur annonçait l'arrivée prochaine d'une machine anglaise à broyer. On n'avait encore aucune donnée certaine sur les résultats de l'exploitation.

J'ai appris en 1874, par une lettre de Mayer, qu'un nouvel ingénieur, embauché par l'immuable Swinbourne, venait de découvrir un autre banc de quartz qui, en peu de jours, avait donné six livres pesant d'or. On ne peut que faire des vœux sincères pour le succès d'une entreprise poursuivie avec tant de persévérance, au prix de tant de travaux coûteux et pénibles.

Je fus retenu quelques jours à ces placers par une grave ophthalmie, due probablement au contact d'un insecte venimeux.

22 mars. —Enfin ! !

Dès six heures du matin, ma caravane se met en

mouvement. Nous suivons, en amont, la rive droite du Tati. La matinée est superbe : les rayons du soleil levant dorent les cimes de la futaie majestueuse de mimosas et de mopanis qui s'étend à perte de vue autour de nous. Les sombres nuées qu'écartent et dissipent de toutes parts ces rayons vainqueurs semblent les Génies des ténèbres fuyant la lumière. Et, dans mon cœur, un jour non moins radieux se lève; c'est ici le vrai commencement de notre MARCHE AU ZAMBÈZE!

CHAPITRE VIII

En marche le long du Tati. — Un peuple avancé de mineurs. — Les Kraels des Malakakkas. — Passage du Maytague. — Une partie de chasse mémorable. — L'atelier de sellerie improvisée. — Le sorcier Debgué. — Relâche forcée sur la Nata. — Les cabinets de toilette des éléphants. — Un bal d'autruches. — Nouvelles des Matébélés. — Disparition de mes autruches. — Mon aventure avec une femelle d'éléphant. — Apparition de la *Glossita morsitans*. — Je poursuis ma route à pied.

La physionomie de cette contrée est fort semblable à celle des rives du « fleuve des crocodiles. Nous marchons sous de grands arbres, à travers les quels on revoit, de temps à autre, les bords sinueux du Tati. Dans la saison où nous sommes, le lit de cette rivière est en partie à sec. Mais, en creusant un peu le sable, on trouve de l'eau excellente. On rencontre aussi, de distance en distance, des flaques d'eau salées, et même d'assez longues fractions de parcours, où le Tati ne cesse jamais de couler à découvet.

Nous faisons la première halte à dix heures du matin, près d'une hutte de mineur abandonnée. Comme nous parcourons un pays encore peu

connu, je ne perds pas une occession de rectifier les inexactitudes de la carte, notamment en ce qui concerne le cours de Tati et les distances : tous les soirs je calcule les degrés de longitude et de latitude. On ne saurait croire combien cette certitude de pouvoir toujours déterminer à peu près exactement où l'on se trouve, inspire de sécurité et de confiance.

Le 23 au matin, nous passons de la rive gauche sur la droite, où le terrain semble plus praticable pour le chariot. Cet endroit est un de ceux où le Tati coule à découvert, et même assez rapidement. Sa largeur y est de 480 pieds, et à certaines places, il y a au moins deux pieds d'eau. Ce passage fait le bonheur de mes jeunes autruches, qui prennent un bain en règle, plongeant aux endroits les plus profonds et battant l'eau, comme font les oies et les mouettes. Elles restent même quelque temps en arrière, tant cet exercice les charme; mais bientôt elles nous rejoignent au triple galop.

Nous cheminons assez longtemps dans un espace étroit, compris entre la rivière et une chaîne de collines granitiques qui prolonge jusque dans l'eau des arêtes rocheuses qu'il faut franchir. Le conducteur Bokkis se couvre de gloire dans ce passage difficile.

Nous campons le soir auprès d'un poste avancé de mineurs, établis dans un site des plus sauvages. Nous retrouvons là des rochers en forme de châteaux en ruine; et, sur le sable, des traces nombreuses d'antilopes, de girafes, de buffles, de zèbres, de lions.

Ces mineurs du haut Tati venaient d'Australie,

où ils n'avaient pu faire fortune ; — à moins qu'ils ne l'eussent défaite dans les maisons de jeu de Melbourne ou de Sidney. Ils étaient cinq, menant une vie aussi rude, aussi régulière que celle des trappistes. Tous les jours, il y en avait un de garde à tour de rôle, pour la fabrication du pain et la cuisine ; les autres travaillaient dix ou douze heures par jour à casser les bancs de quartz. Leur rêve était de recueillir ainsi une quantité d'or suffisante pour faire venir d'Angleterre une machine à pulvériser. Les écarts de température sont considérables dans cet endroit. A midi, la chaleur moyenne y est de 32 degrés Réaumur ; et la nuit, le thermomètre descend à 0 et au-dessous dans les mois de mai, juin et juillet.

Ces mineurs sont d'une taille et d'une force athlétiques. Le lendemain, j'allai à la chasse avec l'un d'eux, qui rapporta de très loin une antilope pesant 150 livres, comme un autre eût porté un lièvre, marchant avec la légéreté d'un danseur de corde dans des terrains fort accidentés. Des hommes capables de s'astreindre à une dicipline si rigoureuse, à un travail si pénible, peuvent être des aventuriers, mais ce ne seront jamais des vauriens. J'ajoute qu'au besoin ils feraient de bien meilleurs soldats que la racaille étiolée, énervée de nos grandes villes d'Europe.

Après avoir stationné dans ce lieu une journée entière pour laisser reposer les bœufs, nous repartons le 25. Dans cette journée et la suivante, nous traversons successivement quatre ruisseaux qui se déchargent dans le Tati, et dont le plus considérable se nomme *Inzi*.

Le 27, la rive gauche du Tati devenant à son tour impraticable, nous repassons sur l'autre. Le 29, nous nous éloignons définitivement de cette rivière, et campons pour la nuit près d'une grotte tapissée de vignes sauvages.

Le lendemain, nous traversons la région montagneuse où sont les sources du Tati, du Shashi et du Ramakoban. Ces trois cours d'eau, après bien des détours, se confondent en un seul, qui va rejoindre le Limpopo. Dans cette région nous ne trouvons d'autre gibier que des pintades. Nous en tuons, Bokkis et moi, une quinzaine dans notre journée, ce qui varie agréablement notre ordinaire. Ces collines escarpées, de forme monumentale, continuent de nous rappeler les monts Matoppos.

En sortant de ce massif aride et désert, je suis heureux de retrouver des cultures. Dans la soirée du 30, nous arrivons à *Oumsouase*, l'un des principaux villages des Malakakkas.

Je n'oublierai de ma vie la stupéfaction des femmes qui travaillaient dans les champs de maïs et de donra, quand nous débarquâmes au milieu d'elles. En peu d'instant, la population entière du kraal fut rassemblée autour de nous. Tout ce monde riait, criait, gambadait : notre entrée faisait justement le même effet que celle d'une ménagerie ambulante dans les villages d'Europe. Chez les femmes, la frayeur luttait contre la curiosité. Quand nous faisions mine de les aborder, elles se dérobaient en grimpant dans les arbres, avec autant d'agilité que des singes. Ce n'était pas, malheureusement, la seule ressemblance !

Sur ces entrefaites, survint le chef du Kraal,

suivi de quelques hommes armés de lances. Après m'avoir longtemps dévisagé, il me dit que je devais être l'homme que lui avaient décrit les messagers matébélés ; celui qui voulait aller jusqu'au grand fleuve. En échange de verroteries, il promit des œufs, du grain, du bétail, des volailles et divers légumes.

La population de cette bourgade hospitalière est d'environ 6,000 âmes. Elle est située, d'après mes calculs, sous 20°27′ de latitude S., et 27°19′ de longitude E. La déviation de l'aiguille aimantée, relevée au moyen du compas azimutal, y était à cette époque, de 23°41′ O. Je trouvai aussi que ce Kraal était situé à 4,170 pieds d'altitude. Nous avions donc monté de 1376 pieds depuis les placers. Nous étions là au point culminant du point de partage entre la région du Tati et de ses affluents, et celle de la Nata, qui appartient au bassin du Zambèze.

Dès le lendemain de notre arrivée, les échanges avaient commencé, au milieu d'un joyeux et bruyant tumulte. Pour beaucoup d'indigènes, la vente n'était qu'un prétexte pour rester le plus longtemps possible près du chariot, tout inspecter, et jacasser à propos de tout. La jeunesse des deux sexes, fort désœuvrée dans un pays où les écoles sont un luxe inconnu, prenait surtout un plaisir extrême à me voir manger. Pour conserver la liberté de mes mouvements, j'avais été obligé d'établir une barricade d'épines en avant de ma table. Ils étaient là, pressés contre cette barrière, attentifs à mes moindres gestes; riant aux éclats quand je feignais de faire fausse route en portant ma cuiller pleine à ma bouche ; suivant toutes les

évolutions de la fourchette et du couteau, qu'ils appelaient la petite zagaie. Bientôt complètement apprivoisés, ils m'accompagnèrent dans mes excursions, m'indiquant les endroits où j'avais la chance de trouver des pintades, et me rapportant mes pièces.

Nous fîmes là, pendant quelques jours, de véritables festins de Lucullus. Viande de boucherie, volailles, gibier, fruits, légumes, nous avions tout à profusion. Ce sont les Malakakkas, population agricole et sujette, qui nourrissent les Matébélés, leurs suzerains guerriers. Ils ont aussi du fer semblable à celui de Suède ; ils en font des javelines, et les outils lourds et grossiers dont ils se servent, ou plutôt dont se servent leurs femmes, pour les travaux de culture.

Nous poursuivons notre route vers le nord, à travers une contrée fertile et peuplée. Le 11 avril, nous arrivons à *Babas*, le village le plus septentrional des Malakakkas. Tout le pays, depuis là jusqu'au Zambèze, a été saccagé et dépeuplé par les Matébélés, du temps de feu Mokilikatzi ; c'était son système de conquête. Nous traversons une plaine boisée, à peu près circulaire, entourée d'une barrière de collines granitiques, dans laquelle on ne voit qu'une ouverture du côté du nord-ouest, par laquelle s'écoule la rivière *Maytengue*, un des affluents de la Nata.

Le mauvais temps nous retint dans ce campement jusqu'au 20. Dans cet intervalle, je fis plusieurs sorties avec Bokkis et Induke, ce jeune indigène dont j'ai parlé, auquel j'avais appris le

maniement du fusil, et qui était déjà d'une certaine force. Je remarquai dans ces parages une espèce de poirier sauvage à fruits bleus et rouges, d'un goût acidulé fort agréable, et une espèce de *labrusca* ou vigne, qui croît aussi spontanément. Elle tapisse la base des rochers, et forme de gracieux festons de verdure en courant d'arbre en arbre.

Tout en chassant, nous poussions des reconnaissances dans la direction à suivre. Le terrain était partout couvert d'une futaie si serrée, qu'il fallut y pratiquer plusieurs éclaircies pour faire passer le chariot.

Comme nous approchions de la contrée qui est comme le quartier-général de la terrible *Glossita morsitans*, je recrutai dans ce dernier kraal cinq porteurs supplémentaires, dont un nommé Debgué, renommé parmi ses compatriotes comme médecin et sorcier. Il me fit offrir par Bokkis le concours de sa science; je répondis irrévérencieusement que j'avais besoin de ses jambes, et non de ses sortilèges.

20 avril. — Nous partons, escortés par une grande partie de la population mâle du kraal, qui prolongea fort loin sa conduite, attendu que dès le premier jour Bokkis tua une girafe et un buffle. Ces indigènes sont capables de faire trente et quarante milles, dans l'espérance d'un bon repas.

Dans cette même journée, nous trouvons, *pour la première fois*, des traces d'éléphants.

21. — Passage du Maytengue, large en cet endroit de 390 pieds. J'eus ce jour-là un accident qui aurait pu être fort sérieux. Je tombai avec mon cheval dans une de ces fosses profondes, que les

Boschimans creusent et recouvrent légèrement de branchages et de terre, pour prendre les buffles et les éléphants. Heureusement ce traquenard était incomplet; il ne s'y trouvait pas de ces lances ou épieux qu'on place souvent au fond, pour embrocher l'animal dans sa chute.

22. — Nous descendons la rive droite du Maytengue, si boisée qu'à diverses reprises il faut nous frayer un passage à coups de hache. Il y avait sous ces arbres des traces nombreuses de buffles, autour de grandes flaques d'eau. Je me décide à faire halte pendant quelques jours pour tâcher d'abattre quelqu'un de ces animaux, dont le cuir viendrait bien à propos pour raccommoder les harnais fort délabrés de mes bœufs.

23. — A sept heures du matin, je me mets en chasse avec Bokkis. Huit Cafres nous accompagnent, avec quelques fusils de réserve, et de solides couteaux de matelots. Après une quête assez pénible, nous faisons enfin lever un troupeau de buffles, parmi lesquels il y en avait un gigantesque, noir comme la nuit, et ayant des cornes assorties à sa taille. Nous tuons chacun le nôtre; puis nous poursuivons les autres, et sommes assez heureux pour les retrouver. Cette fois un jeune buffle, blessé, se réfugie dans un fourré où nous parvenons, mais non sans peine, à distinguer sa tête. Nos deux coups partent à la fois; et l'animal tombe en chantant sa chanson de mort, — musique délicieuse à l'oreille d'un chasseur !

24. — Nos Cafres avaient rapporté la veille au camp les peaux des deux premiers buffles. Au point du jour, Bokkis et Induke, avec quelques hommes

armés, s'en vont chercher notre troisième victime. En arrivant au buffle, ils se trouvent nez à nez avec deux lionnes et un lion, qui salue la société d'un rugissement formidable. Armé d'un fusil à éléphants, Bokkis tire sans crainte, et si adroitement, que l'énorme projectile entre dans le poitrail, et ressort derrière l'épaule gauche du lion, qui tombe foudroyé. Ses deux veuves battent précipitamment en retraite, et Bokkis reparaît triomphalement au camp avec la peau du buffle et celle de son lion. Jusqu'à minuit les indigènes célèbrent son triomphe. Je crois bien que l'homme le plus heureux dans le monde entier, ce fut, ce jour-là, mon bouvier hottentot !

Grâce à cette chasse mémorable, nous nous trouvions encore plus riches en peaux de buffle que nous ne l'avions espéré. Elles furent découpées en courroies, tendues et promptement séchées au soleil. Il y en eut assez pour fabriquer deux paires complètes de harnais de rechange ; plus une énorme courroie si forte, disait Bokkis, qu'on aurait pu au besoin y suspendre le chariot et tout son contenu. Soixante-dix ou quatre-vingts indigènes, Cafres et Boschimans, attirés à notre suite par l'odeur des grillades, furent employés par escouades à cette préparation, qu'ils entendent à merveille. Ils y travaillèrent quatre jours et quatre nuits, pendant lesquels les marmites restèrent sur le feu en permanence.

Le 25, Induke avait eu la chance de tuer une autruche mâle, ce qui nous valut force belles plumes. J'en distribuai un certain nombre à mes gens, notamment à Bokkis, qui s'en fit un panache

pour un vaste chapeau californien. Avec ce plumet gigantesque, il avait l'air du grand écuyer d'un cirque forain.

28 avril. — Nous quittons les bords du Maytengue, pour marcher directement vers le nord. Traversée pénible d'une plaine absolument découverte ; détrempée par les pluies récentes, mais où il n'y a ni eau potable, ni fourrage. Nous apercevons des autruches, des zèbres, des girafes dont il est impossible d'approcher. Nous campons sous des mopanis, dans un terrain sablonneux et tout à fait sec, ce qui nous oblige de recourir au réservoir placé à l'arrière du chariot.

29. — Nous décampons au point du jour, impatients de retrouver de l'eau, et arrivons à onze heures du matin sur les bords du *Nétoui*, où notre bétail peut librement étancher sa soif. Cette rivière, de même que le Maytengue, se jette dans la Nata.

30. — Un peu avant midi, nous atteignons et franchissons la Nota pour aller nous installer sur la rive droite de cette rivière. Son lit est d'une énorme largeur; mais, dans ce moment, elle n'en occupe que la moindre partie ; quatre-vingts pieds de large sur deux pieds de profondeur.

C'était une vive satisfaction pour moi de camper sur un affluent direct du Zambèze. Il est vrai que j'eus le désagrément non moins vif d'y demeurer beaucoup plus longtemps que je n'aurais voulu. Des orages continuels nous tinrent là jusqu'au 13 mai.

Nous étions dans une vaste forêt, dont les arbres appartenaient aux essences les plus variées. Il s'y

trouvait notamment des acacias, des palmiers, et une espèce d'arbre à bois noir, dur comme du fer, sur lequel s'émoussait le tranchant de nos haches. L'oisiveté absolue démoralise les noirs comme les blancs. Mes Cafres passaient le temps à fumer du tabac ou du chanvre ; ils ne sortaient de leur engourdissement que pour se chamailler, et souvent en venaient aux voies de fait. Bokkis, Induke et deux ou trois autres de mes anciens serviteurs se conduisaient seuls d'une façon convenable.

Il est certain que notre situation n'avait rien de gai. Pendant de longues heures, on n'entendait que le clapotement monotone de la pluie, qui avait transformé en marécage les abords du camp; et dans les rares moments d'éclaircie, le bruissement d'innombrables insectes, et le roulement lointain du tonnerre, annonçant une reprise d'orage imminente. Quand le jour finissait, c'était un bien autre charivari. Les appels lugubres des oiseaux de nuit alternaient avec les jappements des chacals, le ricanement infernal des hyènes. Par intervalles, une voix plus puissante imposait silence à celles-là. Alors les bœufs s'agitaient épouvantés, les chiens aboyaient, les chèvres bêlaient; les Cafres sortaient de leurs huttes improvisées en criant : *Imboube!* au lion! Plus d'une fois, il fallut tirer à travers notre palissade pour écarter ces terribles visiteurs.

Impatienté du tapage des hyènes, j'essayai un soir de les empoisonner avec de la strychnine. Le lendemain, tous les appâts que j'avais disposés autour du camp avaient disparu, mais l'on ne trouva aucun cadavre, à la grande joie du vieux sorcier Debgué, qui m'en voulait d'avoir dédaigné sa

magie. A l'en croire, les blancs n'étaient que de petits garçons auprès des noirs, dans la science des poisons. Mais le lendemain, la découverte de quatre hyènes mortes à quelque distance du camp, rabattit sensiblement le caquet du magicien. Il se tenait coi, regardant avec épouvante le chariot qui recélait la substance mortelle, et ne recouvra son assurance qu'au bout de quelques jours.

Déjà je m'étais aperçu qu'il complotait de déserter un jour ou l'autre, et d'entraîner avec lui plusieurs hommes de son kraal, dont il était l'oracle. Mais toutes ses démarches furent si bien surveillées, qu'il dut abandonner son projet. — Il avait, pour déguerpir, un motif que l'on ne connutque plus tard. Il s'était donné comme connaissant parfaitement les abords du Zambèze ; quand sa science fut mise à l'épreuve, je vis bien qu'il n'était jamais allé dans le pays.

Pendant ce séjour forcé sur la Nata, je fus rejoint (le 5 mai) par quelques Matébélés, qui me donnèrent des nouvelles politiques de cet Etat. Loumpengoula avait été enfin nommé, mais la validité de son élection était contestée par le vieil Oumbigo, chef du kraal de Sounkendaba, qui commandait à cinq mille guerriers ; et de part et d'autre on se préparait à combattre. En apprenant ce conflit, je m'applaudis encore davantage d'avoir changé mon itinéraire.

13 mai. — Le temps s'est enfin remis au beau ; le terrain paraît suffisamment raffermi ; nous poursuivons notre route !

L'immense région boisée et inhabitée que nous

traversons, et qui s'étend jusqu'au Zambèze, est parcourue dans tous les sens par des milliers d'éléphants. On y trouve d'immenses parties de forêt, absolument dévastées par ces pachydermes. Souvent, pendant plusieurs milles, nous ne rencontrions que des arbres entièrement dépouillés de leur écorce, ou mutilés jusqu'à une grande hauteur, quand ils n'étaient pas tout à fait brisés ou déracinés. Le bruit que font les éléphants sous bois effarouche tous les autres animaux, excepté le rhinocéros noir, qui n'a peur de rien. Nous trouvions souvent des *fumées* de ce féroce animal jusque dans les régions les plus accidentées ; car malgré sa lourde encolure, il gravit fort lestement des pentes très escarpées.

Pendant tout notre trajet depuis le campement de la Nata jusqu'au Zambèze, — trajet de 26 milles et demi en ligne directe, — nous n'avons cessé de rencontrer des traces d'éléphants.

Voici, à propos de ces animaux, une particularité que je crois inédite. Ils se creusent d'ordinaire, à portée de l'eau, des fosses d'une dimension proportionnée à leur taille, et dont l'entrée seule est en plan incliné. L'éléphant asperge copieusement avec sa trompe les parois de cette espèce de cabinet de toilette, et se frotte ensuite contre ces parois, jusqu'à ce qu'il ait tout le corps enduit d'une croûte de vase qui le préserve des piqûres d'insectes, auxquelles il est fort sensible. Il sort ensuite du trou à reculons. Ces cabinets de toilette d'éléphants étaient si nombreux dans le voisinage des mares, que le chariot était souvent forcé de faire des détours pour les éviter.

13 mai. — Nous faisons trois bons milles dans la direction du N.-N.-O. Nous rencontrons plusieurs étangs couverts de nymphœas blancs et rouges. — La nuit suivante, mes autruches sont prises d'un de ces accès nerveux auxquels ces oiseaux sont sujets, et qui rappellent la danse de Saint-Guy ou les exercices des derviches tourneurs. L'une des autruches donne le branle, et commence à tourner sur elle-même comme une toupie. Les autres la considèrent attentivement en allongeant le cou, et bientôt se mettent à l'imiter; et les voilà toutes en train de tourner, tourner avec frénésie, jusqu'à ce que, prises de vertige, elles chancellent et s'abattent.

Ce bal d'autruches au clair de lune nous amusait fort. Malheureusement une des valseuses alla tomber précisément sur un de mes bœufs, qui, très effrayé, de cette accolade, fit un violent soubresaut, et mit tous ses confrères en émoi.

Le 16, Bokkis tua un rhinocéros blanc, et le lendemain je triomphai d'une femelle de buffle. Cette réserve de viande fraîche vint fort à propos; car pendant notre halte forcée sur la Nata, nous n'avions guère pu chasser à cause du mauvais temps, et notre approvisionnement de viande sur pied avait sensiblement diminué.

Les étangs deviennent de plus en plus nombreux, les fourrés plus épais; à chaque instant il faut ouvrir un passage au chariot avec la hache. Je n'avance plus qu'avec les plus grandes précautions et en faisant éclairer ma marche, car nous approchons de la région qu'habite la *Glossita morsitans*. D'un moment à l'autre, il va nous falloir quitter le chariot et poursuivre l'aventure à pied. Jusqu'ici, pourtant,

les indigènes envoyés en reconnaissance n'ont pas rencontré le terrible insecte.

Le 19 au soir nous campons dans une vaste clairière couverte de hautes herbes, près d'un grand arbre foudroyé, dont une bande de vautours s'envole à notre approche. J'eus cette nuit-là un fort accès de fièvre ; mais un incident plus fâcheux fut la disparition de mes autruches, qui nous désola tous. Effarouchées par des hyènes, elles avaient fui au loin : ce fut en vain que nous fîmes un feu nourri pour les rappeler ! Elles avaient pourtant dû nous entendre, car le 20 au soir des Boschimans les retrouvèrent dans la clairière où nous avions campé. Voyant qu'elles étaient apprivoisées, ils se rappelèrent avoir entendu dire que l'homme blanc qui allait au Zambèze avait avec lui des autruches, et ramenèrent mes fugitives chez les Malakakkas, où je les retrouvai lors de mon retour, dans les derniers jours de juillet. Il m'en coûta une demi-livre de verroterie bleue, pour la gratification aux Boschimans et les frais de nourriture.

Le 24, j'eus une plaisante rencontre avec un éléphant femelle. Je marchais seul en avant avec ma carabine à balle, et portant en outre mon compas azimutal, que je venais de retirer du chariot, par précaution, pendant la traversée d'un terrain très accidenté. J'arrive près d'une grande mare dont les bords étaient, comme d'ordinaire, couverts de traces d'éléphants ; les arbres voisins éclaboussés jusqu'à une grande hauteur. Je m'assieds, j'ouvre l'étui de mon compas pour examiner si tout est en ordre. Tout à coup j'entends très près de moi comme un ronflement sourd et prolongé. Craignant

un rhinocéros noir, je me lève avec précaution, et me dirige vers ma carabine appuyée contre un arbre voisin. En ce moment, j'aperçois à travers les arbres, à quarante pas de moi au plus, un grand éléphant femelle. Les oreilles largement écarquillées, — signe de stupéfaction profonde, — la bête me regardait fixement : je ne sais lequel de nous deux était le plus étonné de la rencontre. Avant que j'eusse ressaisi ma carabine, l'éléphant avait fait volte-face et disparu. Cette entrevue pourrait faire un joli sujet de caricature. Il fallait que cet animal eût bien soif, pour être venu ainsi boire en plein jour contrairement à ses habitudes. Ce qui est plus fort, c'est qu'il revint à cette même mare environ une heure après, au moment où le chariot y arrivait. Bokkis et moi nous le saluâmes de quatre balles. Bien que grièvement blessé et laissant une large tache de sang, l'éléphant s'échappa encore, mais le lendemain mes Cafres le trouvèrent mort à cinq milles plus loin. C'était une femelle, avec une défense à demi brisée ; une de nos balles lui avait traversé le poumon.

Bientôt allait commencer la dernière, et aussi la plus aventureuse période de notre marche au Zambèze.

Le 23 mai, nous avions fait halte à midi dans une plaine d'herbes, bordée à l'est et à l'ouest de collines de sable. Bokkis, envoyé en reconnaissance, reparaît à trois heures, et nous annonce que l'ennemi est proche ! Il en rapportait une preuve irrécusable : plusieurs des terribles mouches, cramponnées au cou de sa monture.

Nous nous occupons aussitôt de l'installation du

chariot, des chevaux, des bœufs qui ne peuvent aller plus loin. Ils resteront, sous la garde de cinq hommes sûrs, avec des armes et des munitions. Ce camp, entouré d'une forte palissade, est établi sur une hauteur, à proximité d'une grande mare d'eau potable et des herbages. Avec le reste de ma troupe, composé de seize hommes, je me dirige à pied vers le grand fleuve (1).

(1) Quelques naturalistes en chambre ont contesté les effets redoutables des piqûres de la mouche tsé-tsé, attestés par tous les touristes et les chasseurs. A l'époque de mon premier voyage (1866), un missionnaire protestant, qui évangélisait et trafiquait en même temps chez les Matébélés, s'étant imprudemment engagé dans des quartiers infestés par la *Glossita morsitans*, avec deux chariots lourdement chargés d'autre chose que de Bibles, y perdit tous ses bœufs. Le grand Mokilikatzi, qui régnait alors et s'intéressait à cet apôtre, le tira d'embarras par un moyen simple et grand. Il mit ses sujets en réquisition, et les fit atteler en nombre suffisant, pour traîner les véhicules restés en détresse.

CHAPITRE IX

Derniers incidents de ma marche au Zambèze. — Bokkis malade. — Insubordination d'une partie de ma troupe. — Arrivée sur les bords du Guay. — Un bolide. — La dernière chèvre. — Passage du Tchangani. — Une rencontre désagréable. — Nouvelle révolte. — Un buffle qui arrive à propos. — Changement heureux de direction. — Un baobab. — *Baïonnettes végétales.* — Dernières épreuves. — Amânsé ! — Dernière journée de marche. — Des pas d'hommes. — Arrivée aux bords du Zambèze; premiers rapports avec les indigènes. — Entrevue officielle avec Wanki ; son bonnet de coton ; mes épaulettes et mes grandes bottes. — Départ pour la cataracte. — Rencontre de marchands européens. — Physionomie de la contrée pendant ce dernier trajet. — La chute Victoria.

29 mai. — Tous mes compagnons ne m'inspiraient pas, à beaucoup près, une égale confiance. Je savais de bonne source que plusieurs n'attendaient qu'une occasion pour déguerpir. Je n'étais bien sûr que de sept ou huit d'entre eux. Mais ceux-là n'auraient pas suffi pour transporter tous les objets rigoureusement nécessaires dans cette partie de plaisir : armes, munitions, instruments scientifiques, effets, vivres, batterie de cuisine, cadeaux pour indigènes.

N'importe ! avec beaucoup de diplomatie et encore plus de venaison (si j'ai de la chance), j'espère dominer la situation.

Mais, dès la première halte, il semble que le diable veuille se mêler de nos affaires. Bokkis, mon favori, l'homme qui m'eût été le plus utile comme interprète et comme chasseur, est pris de fièvre, avec un tel délire qu'il faut lui enlever ses armes, et mettre deux hommes de garde auprès de lui. Je lui offre de la quinine qu'il refuse obstinément, ne se fiant qu'à la médecine des Boschimans, qui lui font avaler je ne sais quelle infusion de racines et d'herbes aromatiques. Ce fâcheux incident nous fit perdre une journée entière. Heureusement je tuai une antilope dans l'après-midi, ce qui me permit de régaler mes gens, seul moyen de leur donner du cœur. Néanmoins la maladie de Bokkis et les propos de Debgué avaient produit sur eux une telle impression, que je veillai avec les plus fidèles pour empêcher une escapade nocturne.

Le 20, au point du jour, deux de mes Boschimans s'enfuient ; Debgué menace également de battre en retraite avec les quatre ou cinq imbéciles dont il est l'oracle. A la distance où nous étions encore du Zambèze, une désertion si considérable eût fait manquer l'entreprise. Après bien des pourparlers, et moyennant la promesse d'un double salaire, j'obtins qu'on me suivrait encore *quelque temps*. Mais comme, d'autre part, j'étais forcé de laisser Bokkis en arrière avec ses deux infirmiers, ma troupe se trouvait réduite à onze hommes. Encore ne fallait-il pas compter sur Debgué, qui avait stipulé qu'il ne porterait que ses propres effets. Je dus donc ré-

duire encore la quantité des bagages, et en faire une nouvelle répartition.

Nous continuons à marcher dans le nord-ouest. Après un trajet de trois milles, nous campons dans un bois, auprès d'une mare. Notre sommeil est troublé par deux rhinocéros blancs, qui s'approchent comme s'ils voulaient nous charger. On les fait fuir en leur jetant des charbons ardents.

Le 31, nous faisons route jusqu'à midi dans une contrée accidentée, couverte de hautes herbes, dont émergent çà et là quelques groupes isolés de grands marulas. Au loin, du côté du nord, nous apercevons comme un rideau teinté d'azur; ce sont les montagnes qui bordent le Guay inférieur, vers lequel nous nous dirigeons. Pendant quelque temps nous marchons parallèlement aux traces récentes d'un lion et d'un élan, l'un poursuivant l'autre. Plus loin, mes Cafres trouvent les ossements de l'animal poursuivi.

Vers midi, nous débouchons dans une vaste plaine parsemée d'étangs d'eau limpide. Les chasseurs d'éléphants connaissent bien cette région, qu'ils ont nommée *Tuma Malissa*. Un de ceux avec lesquels j'avais hiverné sur le Mang-we, avait fait précédemment une longue station dans cette plaine. Je cherche et je trouve la place de son camp : nous y restons jusqu'au lendemain dans l'après-midi. Je trouve que ce camp est à 18° 57′ de latitude S.; l'emplacement où j'avais laissé le chariot était à 19° 11′, et à dix-sept milles en droite ligne du sud au nord, du point vers lequel nous marchions présentement. Ce point, c'était *Logir Hill*, la cabane construite en 1862 par Baines et

Chapman sur le bord du Zambèze, juste en face le kraal de Wanki, le chef indigène. Mais les obstacles naturels et les tâtonnements de notre guide nous faisaient faire de nombreux détours.

1er juin. — Traversée de terrains boisés. Attaque d'un rhinocéros noir, auquel j'envoie de très près un lingot d'acier dans la tête. Mortellement atteint, le monstre tourne sur lui-même, s'abat, et est bientôt achevé par mes gens..... Rencontre d'un *Cuculus indicator*, l'oiseau montreur de ruches. Il remplit près de nous son office, ce qui me permet le soir de sucrer mon thé, jouissance dont j'étais privé depuis bien des jours.

2 juin. — Dans la matinée, nous côtoyons un cours d'eau nommé le *Denuebach*. Devant nous se déroule le panorama de plus en plus grandiose des montagnes du Guay, dont cette marche nous rapproche. A midi, nous faisons halte sur les bords de cette rivière, dont le souvenir se rattache à celui de ma première et inutile campagne. Dans cet endroit elle coule de l'est à l'ouest, entre des collines de grès. Sa largeur varie de 150 à 180 pieds; on y voit des tourbillons, signe de gouffres dangereux. Comme les crocodiles y sont nombreux, il est prudent de ne s'y baigner que dans des places bien unies, et où l'on peut voir partout le fond.

En calculant ici, par la différence des longitudes, le chemin parcouru en ligne directe depuis l'avant-veille, je trouve que dans cet intervalle nous n'avons réellement avancé que de quatre milles!

Après avoir passé, puis repassé le Guay, qui serpente indéfiniment dans ces parages, nous campons sur la rive gauche. Pendant ce trajet, nous avions

surpris et blessé un éléphant, mais il nous a échappé. Cette circonstance est des plus contrariantes, car nos approvisionnements s'épuisent. Nous sommes forcés de tuer pour le souper une des trois chèvres qui nous restent, et je sais pertinemment que plusieurs de mes gens reviennent à l'idée de me planter là, dès qu'ils « ne verront plus de viande », comme ils disent. Néanmoins je ne perds pas courage. Encore quelques marches, et il y aura autant de chemin à faire pour retourner au chariot, que pour arriver sur le Zambèze. Au pis aller, si Debgué et les Malakakkas désertent, je sais que je puis compter sur ma *vieille garde*.

La nuit suivante, nous fûmes témoins de la chute d'un bolide de la grosseur d'une boule de quilles. Il décrivit une parabole du N.-N.-O. au S.-S.-E., laissant derrière lui un sillon lumineux, et alla tomber assez près de nous sur la lisière d'un bois, avec un bruit semblable à la détonation d'une grosse pièce d'artillerie. Ce phénomène avait fort effrayé mes gens; ils en causèrent assez longtemps, d'un air anxieux et en gesticulant avec animation. Puis ils en vinrent à parler de moi, et dirent entre autres choses qu'il fallait que j'eusse commis bien des meurtres dans ma patrie, pour être forcé de mener une existence errante dans un pays peuplé d'animaux féroces; puis encore que c'était un grand enfantillage d'aller si loin pour contempler tous les jours, comme je faisais, le soleil, les étoiles et la lune, puisqu'on pouvait aussi bien prendre ce plaisir-là chez soi... Tout cela m'était redit par mon majordome Cluley, qui comprenait assez bien leur langage.

Ce fut pendant les marches du 2 et du 3 juin, que j'acquis la certitude que ce misérable Debgué ne connaissait nullement la région dans laquelle il prétendait nous conduire. Dans l'espace de quelques heures, il nous avait fait passer et repasser dix fois le Guay. Impatienté, je repris la direction absolue du mouvement, et marchai droit au N.-E., dans des terrains couverts et accidentés. Le 3 au soir, nous campâmes au bord d'un ruisseau limpide, sur la rive droite de l'éternelle rivière. Il y avait là le squelette d'un éléphant de la plus grande taille, y compris ses défenses, qui auraient bien valu la peine d'être ramassées. Mais, eussent-elles été d'or massif, personne de nous n'y aurait songé, tant nous étions harassés! Pour nous refaire, deux lions vinrent nous saluer de très près. Leurs rugissements effrayaient la seule chèvre qui nous restât, que j'avais prise en affection et ne voulais sacrifier qu'à la dernière extrémité. Pour la rassurer, Cluley lui disait avec son sang-froid imperturbable : « Ce ne sont que des lions! » Malgré mes préoccupations et ma fatigue extrêmes, je ne pouvais m'empêcher de rire de ce singulier encouragement.

La journée du lendemain (4 juin) fut plus rude encore. Malgré toutes les objections de Debgué, je tirai droit au nord : c'était, comme on dit, prendre le taureau par les cornes. Nous ne fîmes, du matin au soir, que monter, descendre, remonter et redescendre indéfiniment. On bivouaqua dans un ravin boisé où il y avait un peu d'eau claire. Il fallut se contenter, pour souper, de farine de doura et d'un peu de chair de rhinocéros desséchée. Le pauvre Cluley, pris d'une fièvre ardente, me conjurait de

l'abandonner, de le laisser mourir en paix. Je le tirai d'affaire avec une bonne dose de quinine. Pendant ma longue et triste veillée, un grondement sourd arrivait à mon oreille; c'était le bruit du Tchangani, que nous devions franchir le lendemain.

5 juin. — Le Tchangani, affluent torrentiel du Guay, est large en cet endroit de 240 pieds. Dans la saison des pluies, il monte d'une trentaine de pieds : on voit sur ses rives des traces non équivoques de ces crues furieuses. Même à l'époque où nous sommes, son cours est d'une rapidité extrême : les cailloux de son lit, incessamment roulés et frottés les uns sur les autres, sont d'un brillant et d'un poli extraordinaires. La traversée de ces eaux glaciales est surtout pénible pour le pauvre Cluley, qui tremble encore la fièvre. Je l'encourage en lui citant le proverbe anglais : *Dont give up the ship !* Mes compagnons ont cru distinguer des pas d'hommes dans le sable; ce pourrait être des Boschimans qui nous serviraient de guides! Je décharge plusieurs fois mon lourd fusil à éléphants, aussi bruyant qu'un canon. Mais le mugissement du Tchangani répond seul à cet appel, multiplié par les échos.

Le 5 et le 6, nous continuons à cheminer dans un pays très accidenté, couvert de fourrés presque inextricables. Nous y rencontrons de plus en plus souvent le baobab ou *Adansonia digitata*, dont les racines colossales, vrais *doigts* de géant, gênent sensiblement notre marche. Nous sommes toujours sur la rive droite du Guay, mais il est impossible de l'apercevoir.

7 juin. — Cette journée est marquée par un incident qui a failli devenir tragique.

Dans l'après-midi, nous arpentions péniblement le lit d'un torrent desséché et profondément encaissé. Je marchais sans armes à l'avant-garde; tout à coup débouche sur nous, au pas de course, en soufflant bruyamment, — un rhinocéros noir! Il n'y avait pas deux partis à prendre. Avec une agilité qui me surprit moi-même, j'escaladai les bords escarpés du ravin, en m'aidant des plantes épineuses qui croissaient parmi les rochers; ce n'était pas le moment de faire le douillet! Pendant ce temps, mes compagnons, jetant armes et bagages, exécutaient avec ensemble la même manœuvre ascensionnelle. L'animal passa comme la foudre sans s'inquiéter de nous, et l'on peut dire que le danger disparut aussi vite qu'il était venu. Mon cercle prismatique et mon compas, dans leurs étuis enveloppés de couvertures, furent heureusement arrêtés dans les branches d'un buisson hospitalier, et n'eurent aucun dommage.

Malgré tous mes efforts pour marcher en ligne aussi droite que possible, je reconnus, par la comparaison des relèvements de hauteurs, que, du 6 au 8, nous n'avions progressé que de 18° 13′ à 18° 8′ de longitude, c'est-à-dire que nous n'avions gagné, en deux jours de marche, qu'un mille et demi sur la distance réelle, tant notre fatigue était grande et le terrain difficile. De plus, n'ayant rencontré aucun gibier dans ces terrains maudits, nous en étions réduits à la farine de doura. Malgré les sollicitations de mes gens, je défendais toujours la vie de ma dernière chèvre. La pauvre petite

bête semblait le comprendre; elle ne me quittait ni jour ni nuit.

8 juin. — Journée mémorable et décisive.

Le matin, pour la huitième ou neuvième fois, nous nous retrouvions au bord du Guay, qui dans cet endroit a près de 500 pieds de large, et coule entre deux chaînes de hautes collines escarpées, de l'aspect le plus grandiose. Nous étions sur la rive droite, et il s'agissait de passer à gué sur la rive opposée, où le terrain semblait un peu plus praticable.

En ce moment, éclate la rébellion depuis longtemps fermentée par Debgué. Six hommes sur onze déposent leurs fardeaux, déclarent qu'ils en ont assez, qu'à aucun prix ils ne s'aventureront plus loin dans cet affreux pays. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je leur souhaite ironiquement bon voyage, en les invitant à respecter le chariot et mes bagages, s'ils tiennent à leur peau. J'ajoute qu'à mon retour je ne manquerai pas de signaler leur conduite à mon ami Loumpengoula, qui viendra probablement les en remercier lui-même...

J'en aurais été sans doute pour mes frais d'éloquence, sans un incident qui me fournit une péroraison foudroyante. Jetant les yeux par hasard sur l'autre rive, j'aperçois tout à coup, à 80 pas environ de distance, un buffle au milieu des roseaux. Je tenais précisément une de mes armes du plus fort calibre. Je tire, et casse l'épaule du buffle, qui fait d'inutiles efforts pour se jeter à l'eau. Tous les Cafres qui portaient mes autres armes commencent à tirailler sur l'animal, auquel j'envoie un

second projectile qui met fin à ses souffrances.

Alors l'attrait vainqueur de la viande fraîche fit ce que toutes les promesses et les menaces n'avaient pu faire. Les insurgés demandèrent grâce, reprirent leurs fardeaux, et la journée finit par une de ces « orgies de viande » comme on n'en voit qu'en Afrique (1).

9 juin. — Mon premier projet était de côtoyer le Guay jusqu'à son embouchure, qui ne pouvait être bien éloignée. Mais ses bords présentent de tels escarpements, que je me décide à camper là un jour entier, et à envoyer Cluley et deux autres en reconnaissance, avant de prendre un parti. De mon côté, je fais une excursion sur la rive droite du Guay. J'y tire sur un crocodile, qui va s'échouer et mourir sur un banc de sable. L'animal était énorme, et aurait bien figuré dans un muséum d'Europe, mais j'avais alors bien d'autres soucis. J'obtins un résultat plus pratique, en tuant un peu après quatre pintades pour mon garde-manger particulier. J'avais dû réduire sensiblement le nombre de mes cartouches, depuis que nous allions à pied ; les Cafres m'en avaient perdu la veille un paquet entier, si bien que, tout compte fait, il ne me restait plus qu'une quarantaine de coups à tirer. Je ne devais donc plus faire feu qu'en cas de nécessité absolue.

(1) Chapman affirme avoir vu de ses yeux cinquante Cafres, dont la moitié de femmes et d'enfants, consommer en trois jours un buffle, un zèbre, trois grandes antilopes et autant de rhinocéros! C'est aussi prodigieux, dans son genre, que la chute du Zambèze.

Pour plus de sûreté, je vérifie encore notre position dans la nuit du 9 au 10, d'après la Croix du Sud, et je trouve bien 18° 5'. Je remercie du fond du cœur mes excellents professeurs de l'école navale de Bremen, MM. Breusing et Romberg. Sans leurs leçons d'astronomie, perdu dans ce labyrinthe africain où le rhinocéros noir fait office de minotaure, je ne serais pas certainement allé jusqu'au Zambèze. Il aurait fallu piteusement retourner à mon chariot, peut-être même n'y serais-je jamais arrivé!

Cluley et ses compagnons reparaissent à une heure fort avancée de la nuit. D'après son rapport, et le croquis des localités qu'il a pris au crayon, je vois que les escarpements du Guay augmentent à mesure qu'on se rapproche de l'embouchure. En allant dans cette direction, nous aurions toutes les chances possibles de rester, les os rompus, ou morts de faim, dans quelque fondrière. Mais n'importe! il ne sera pas dit que je serai venu jusqu'ici pour reculer! Le Tentateur lui-même m'offrirait en vain, à ce prix, une sacoche pleine d'or et de diamants!

J'arrête donc, séance tenante, de franchir le Guay, et de tourner à l'ouest, où doit se trouver quelque part un autre affluent direct, nommé Louisi ou Dakâ, dont le cours réglera la marche ultérieure. Pendant que mes Cafres dorment encore, avec l'aide de Cluley je transporte sur la rive gauche les armes, les couvertures, la batterie de cuisine, etc.; de façon qu'en s'éveillant ils aperçoivent déjà la marmite au feu sur l'autre bord, ce qui lève toute difficulté.

10 juin. — Après avoir marché dans cette nouvelle direction de huit heures du matin à une heure de l'après-midi, nous faisons halte à l'ombre du tronc d'un énorme baobab. Je dis : l'ombre du tronc; car, dans cette saison, les baobabs n'ont pas de feuilles. En revanche, il se trouvait encore sur celui-là des fruits que mes Cafres disputèrent avec une adresse et une agilité extrêmes à une bande de babouins, logée dans cet arbre. Ces fruits sont de grosses gousses de forme elliptique, et d'un vert tirant sur le gris. On y trouve des pepins noirâtres qui contiennent une substance blanche, compacte et sucrée, avec un goût légèrement acide.

Cluley et moi, nous avions emporté de l'eau du Guay dans nos gourdes; mais nos gens, se fiant à la Providence, n'avaient pas pris cette précaution. Aussi se passèrent-ils de boire au déjeuner.

Après trois quarts d'heure de repos, je donnai le signal du départ, reprenant cette fois la direction du nord. Le terrain, de ce côté, était assez praticable, mais nous étions souvent obligés de faire des détours, pour éviter des fourrés d'arbustes armés d'épines formidables. Je ne crois pas qu'il existe, ailleurs qu'en Afrique, de pareilles *baïonnettes végétales*.

Vers six heures du soir, nous aperçûmes, à une distance d'au moins quinze milles dans le nord, une chaîne de montagnes très hautes : c'était celles qui s'élèvent de l'autre côté du Zambèze ! Mais nous ne pouvions apercevoir le grand fleuve lui-même, profondément encaissé de toutes parts dans ses rives. Insensiblement l'horizon se dégageait,

semblait reculer devant nous. Le soleil couchant jetait des lueurs rouges sur ce panorama d'une sauvagerie grandiose, où rien ne trahissait la présence de l'homme. Cependant mes gens prétendaient avoir entendu une détonation lointaine. Mais j'eus beau décharger à diverses reprises mon plus lourd fusil; cette fois encore, tout demeura muet et immobile.

La situation redevenait inquiétante. Nos provisions s'épuisaient rapidement ; mes gens souffraient surtout de la soif, n'ayant pas rencontré d'eau depuis la veille. Enfin j'aperçois avec une satisfaction inexprimable quelques traces d'humidité dans des pas d'éléphants. Je les fais voir aux Cafres, ils s'écrient joyeusement *Amânse!* et, déposant leur fardeau, se précipitent en avant. Quelques instants après, j'arrivai sur une plate-forme rocheuse, d'où je les aperçus à une soixantaine de pieds au-dessous de moi, buvant à même dans un torrent : c'était le Dakâ que je cherchais !

Cette heureuse découverte justifiait ma résolution. D'après la situation géographique du Dakâ (18° 2′ long. S) que je vérifiai le soir, j'étais sûr désormais que nous n'étions plus qu'à une faible distance du grand fleuve, directement dans l'axe du grand village de Wanki ; et nous ne pouvions plus nous tromper de chemin! Comme un bonheur n'arrive jamais seul, nous entendîmes tout près de nous, dans les buissons, des cris de pintades. Six de ces intéressants volatiles eurent l'honneur de figurer à notre repas du soir. Le vieux Debgué, complètement abasourdi, contemplait avec une stupeur mêlée d'effroi mes engins astronomiques.

Il avait fini par reconnaître que j'étais encore plus sorcier que lui, et ne comprenait pas comment un blanc avait pu si bien trouver son chemin dans un pays où il n'était jamais venu.

Le lendemain matin 9, je distribuai à mes gens, pour leur déjeuner, tout ce qui restait de provisions. Puis je me mis à leur tête, et nous descendîmes le long du Dakâ, obliquant toutefois un peu vers le nord, où le terrain était plus praticable. Plus nous avancions, plus la végétation devenait luxuriante, l'herbe vigoureuse. Après une heure cinquante minutes de marche, un des hommes qui cheminaient près de moi s'arrêta tout à coup, me montra sur le sol quelques traces avec la pointe de sa lance, en s'écriant : *m'Abantu!* (des hommes!) Alors nous n'avançâmes plus qu'avec précaution et en battant soigneusement le pays. Nous avions à craindre, en effet, de tomber dans un parti d'éclaireurs indigènes qui auraient pu nous prendre pour des Matébélés, puisque nous venions de leur côté. Nous savions combien les sujets de Wanki étaient animés contre ces conquérants impitoyables, qui les avaient refoulés de l'autre côté du grand fleuve. Ainsi ces traces humaines que nous implorions naguère devenaient pour nous, aussitôt, un sujet d'inquiétude.

Cependant nous allions toujours, et, comme l'horizon était tout à fait libre du côté du nord, nous ne tardâmes pas à distinguer les huttes de Wanki et les champs de maïs qui sont de l'autre côté du fleuve. mais sans l'apercevoir encore lui-même. Enfin nous trouvâmes un ancien sentier de piétons, qui descendait rapidement au fond de la vallée. Le

9 juin 1870, à neuf heures douze minutes du matin, je me trouvai sur la berge du grand fleuve !

Je fis feu plusieurs fois, pour signaler notre présence aux naturels. Je les vis accourir, s'agiter, gesticuler sur l'autre bord : bientôt un canot se détacha de la rive, vint droit sur nous, mais mit en panne à cinquante pas du rivage pour parlementer. L'expérience a rendu ces riverains du Zambèze méfiants à l'excès. Je dus d'abord faire retirer mon monde assez loin en arrière, et me mettre nu jusqu'à la ceinture, pour prouver que j'étais un vrai blanc, et non un Matébélé qui se serait peint la figure : puis les Malakakkas qui m'accompagnaient parlèrent à ces indigènes dans leur propre dialecte. Dès lors toute appréhension disparut; on débarqua, on fraternisa. Je remis à ces gens du canot quelques présents pour leur chef; ils repartirent enchantés, promettant de revenir de suite avec des vivres.

Je campai au pied de la hauteur à laquelle Baines et Chapman ont donné le nom de Logir-Hill. J'y vis encore les débris de leur baraque en planches, et ceux de la chaloupe qu'ils avaient construite pour descendre le fleuve jusqu'à son embouchure : beau projet qui rencontra des obstacles insurmontables. Les naturels ont respecté ces restes, qui leur inspirent une sorte d'effroi superstitieux.

Le Zambèze est large en cet endroit d'environ 1,800 mètres, et parsemé d'îles verdoyantes et fleuries. Ses eaux transparentes ont une teinte d'un vert glauque; l'impulsion de la grande cataracte leur donne encore, à cette hauteur, une vitesse d'un

quart de mille à l'heure. Çà et là, des crocodiles, des hippopotames gigantesques émergent et replongent parmi les vagues bruyantes (1).

Les naturels revinrent, apportant du bétail, des citrouilles, de la bière joalla, que je payai sans marchander. Après un festin en règle, qui contrastait fort avec la triste chère des jours précédents, je songeai à revêtir des habits somptueux pour la visite de cérémonie qu'attendait de moi le chef Wanki. Il était stipulé que deux de mes gens seulement m'accompagneraient sur l'autre rive, et que nous tirerions de temps en temps des coups de fusil pendant la traversée, ce qui fut scrupuleusement exécuté.

Au moment où le canot accosta l'autre rive, il n'y avait encore en vue qu'un groupe d'indigènes sous un baobab. Mais je n'eus pas plutôt mis pied à terre, que Wanki lui-même déboucha du village en grande cérémonie, suivi d'une escouade de flûtes et tambours, derrière lesquels se pressait la

(1) L'hippopotame était encore, il y a quelques années, très commun dans l'État de Natal, où je l'avais chassé en 1866 avec M. G. Dunn, le Nemrod de la colonie. Ils abondaient surtout dans des lacs où nous avions fait apporter une embarcation. Cette chasse offre peu de danger, car l'hippopotame est timide, malgré sa force prodigieuse. Nous ne fûmes attaqués qu'une seule fois par une femelle qui avait son petit; d'un coup de ses défenses, elle fit à notre barque une voie d'eau que nous parvînmes aisément à aveugler. (V. ci après, *Chez les Zoulous*). Dans le courant de 1870, Dunn avait encore tué 104 hippopotames. Aujourd'hui il n'y en a plus guère, dans la colonie, que vers l'embouchure de la Tugela. Ils sont encore très nombreux dans le Guay et le Zambèze, où ils n'ont guère été chassés jusqu'ici, et où il n'est pas, d'ailleurs, facile de les approcher.

vile multitude. Lui et moi, nous étions superbes! Il était coiffé d'un produit majestueux de l'industrie européenne, un immense bonnet de coton, dont il paraissait très fier. Moi, j'avais exhibé pour la circonstance de grandes bottes à éperons qui m'avaient servi jadis dans une procession de carnaval à Leipzig, et de vieilles épaulettes d'argent de feu mon père, ci-devant chef de bataillon dans la garde bourgeoise de notre ville natale.

En abordant Wanki, je lui fis un grand salut à l'européenne. Je vis tout de suite que mes bottes et mes épaulettes faisaient leur effet, et qu'il me prenait pour un des plus grands *Indunas* d'Europe. La surprise l'avait d'abord rendu muet, et il eut besoin de boire copieusement pour sortir d'embarras et entamer l'entretien. Cela se voit souvent aussi en Europe.

Après plusieurs tournées de joalla, nous entrâmes en arrangement au sujet de mon excursion à la grande cataracte. Moyennant une certaine quantité de grains de verre blancs (les bleus n'ont pas cours dans cette région), j'obtins cinq guides et porteurs, avec cinq chèvres et 300 livres de farine de doura, provisions suffisantes pour le voyage. En prenant congé de Wanki, je lui fis hommage d'un canif à cinq lames; il m'offrit de son côté quelques lances et une hache de combat. Nous nous séparâmes enchantés l'un de l'autre.

15 *juin*. — Après quelques jours de repos, je me mets en route avec les cinq hommes de Wanki et un seul des miens, Cluley. Je laisse les autres au campement de Logir Hill, sous les ordres d'Induke,

lui recommandant la vigilance et la sobriété

Après deux heures de marche, je rencontre une caravane de trafiquants cosmopolites, qui étaient venus par un autre chemin que moi (la vallée du *Matetsi*). Il y avait trois Anglais, un Danois, un Norwégien et un Allemand. Ils avaient traversé une contrée plus malsaine, et avaient beaucoup plus souffert que moi. Deux de leurs guides étaient morts de la fièvre, eux-mêmes étaient à bout de forces, surtout le Norwégien, nommé Anderson. Ce pauvre diable avait été chargé par un rhinocéros noir, et lancé en l'air d'une telle force, qu'il était resté ensuite trente-six heures sans pouvoir faire un mouvement. Il avait encore au côté une large plaie non cicatrisée.

Bien que suivant une autre route, ces voyageurs avaient été tenus exactement au courant de ma marche par les Boschimans. Ils venaient pour faire des affaires d'ivoire avec Wanki, et proposaient de me reprendre le surplus de mes cotonnades, verroteries, etc.

Je leur distribuai de la quinine, dont leurs mines disaient assez qu'ils avaient grand besoin ; reçus d'eux en échange quelques munitions qui ne m'étaient pas moins nécessaires, et les engageai à se rendre directement auprès de Wanki, et à m'y attendre.....

Je traverse une région accidentée, à quelque distance du fleuve, dont un rideau de grands arbres dessine le cours sur notre droite. Dans cette saison où la plupart des arbres n'ont pas encore de feuillage, ce pays ressemble fort au Taunus ou aux Vosges vers la fin de l'automne. Mais les

baobabs avec leurs énormes racines, qui semblent des roches à fleur du sol; les mopanis à feuilles d'un jaune rougeâtre, qui croissent dans les ravins; et, par-dessus tout, l'intensité de la lumière, l'azur immuable du ciel, ne permettent pas longtemps d'oublier qu'on est au cœur de l'Afrique.

Chaque soir, du 15 au 19, nous bivouaquons sur le bord de l'un des nombreux affluents qui descendent des plateaux supérieurs. L'escarpement de leurs rives augmente à mesure qu'ils se rapprochent du fleuve, et nous oblige souvent à de grands détours. Aussi il est impossible de côtoyer de près le Zambèze, ses rives étant à chaque instant interrompues et comme déchirées par ces gorges profondes.

Dans la matinée du 16, mon principal guide, qui se nommait Masouposila, me fit une aimable surprise en m'amenant sur un promontoire à pic, d'où l'on aperçoit tout à coup le Zambèze à plus de 600 pieds au-dessous de soi. De cette terrasse naturelle, la vue s'étendait au loin sur le fleuve, l'un des plus beaux de l'univers, roulant entre deux chaînes de montagnes ses vagues embrasées des feux du soleil. Les indigènes eux-mêmes étaient en admiration devant ce paysage.

Il y a cinq jours et demi de marche, de Logir-Hill à la cataracte. Nous n'eûmes aucune aventure extraordinaire pendant le trajet. Je ne vis que fort peu de gibier, et ne tuai qu'une antilope. Pourtant on remarquait de nombreuses traces de grands fauves; mais ils ne viennent, dit-on, dans cette contrée que pendant la saison des pluies.

Le 18 au soir, j'aperçus, dans la direction du

N.-N.-O., plusieurs nuées en forme de colonnes qui semblaient immobiles. Le guide me dit que c'était le *Sipôma*, la grande cataracte. C'est ainsi que la nomment les habitants du bas Zambèze. C'est chez les Makololos, habitants de la région supérieure, que Livingstone a recueilli la désignation expressive de « fumée tonnante », (*Mosiatounya*). Pendant la nuit suivante (18-19), j'entendis pour la première fois ce roulement perpétuel de tonnerre hydraulique, dont nous n'étions plus éloignés que de 15 kilomètres en ligne directe. Nous n'arrivâmes pourtant à la chute que le surlendemain. A chaque instant, nous étions arrêtés par des ravins de plus en plus escarpés, qu'il fallait tourner. Ce fut évidemment dans une de ces tourmentes du sol, que s'ouvrit la longue et profonde crevasse qui traverse le lit même du grand fleuve, et détermine la cataracte. Quels déchirements, quelles convulsions effroyables il a fallu, pour l'élaboration de ces féeries de la nature!

Le 19, j'eus encore une surprise, mais celle-là n'avait rien d'agréable. Nous approchions de la halte, quand je sentis une odeur infecte, et vis s'envoler lourdement une cinquantaine de vautours. Il y avait là un cadavre de buffle dans un état de putréfaction avancée, ce qui n'empêcha pas les naturels d'en découper de grands morceaux pour leur repas du soir. Cette venaison exhalait un tel parfum, que j'allai vite m'installer pour la nuit à distance respectueuse de leur cuisine. — La grande voix du fleuve arrivait plus distinctement que jamais à mon oreille; c'était comme les vagues d'une mer irritée, déferlant sur les écueils. Il s'y mêlait aussi un ru-

gissement de lion; c'était la première fois que je l'entendais dans la vallée du Zambèze.

20 juin. — Un soleil radieux éclaire cette journée pour moi mémorable, où j'ai atteint le but de ma longue et aventureuse excursion.

Plus j'avance, plus les sites deviennent sauvages et romantiques. Après avoir escaladé les pentes abruptes d'un dernier ravin, nous traversons une région qu'on pourrait nommer « le parc des chutes ». Pelouses fleuries, corbeilles d'arbustes, groupes de grands arbres; tout y semble disposé par un dessinateur de génie. A chaque instant on s'attend à voir apparaître, parmi les massifs, la royale villa pour laquelle auraient été rassemblées, dans cette oasis, toutes ces splendeurs paysagères. Le gazon y est aussi vigoureux, aussi frais qu'en été sur les bords de l'Elbe ou du Weser. On reconnaît là toute la puissance combinée de la chaleur et de l'humidité, ces deux grands moteurs du monde végétal.

Enfin, à *midi huit minutes*, je me trouve en présence de la reine des cascades de l'Afrique, ou plutôt du monde entier, car elle l'emporte même sur celle du Niagara. Telle est du moins l'opinion de deux voyageurs de ma connaissance qui ont vu l'une et l'autre: le docteur Coverly de Glasgow, et M. Ch. Ellis, de Londres.

Nous campons à 800 pas au-dessous de l'extrémité O. de la cataracte. Plus près, le terrain est trop humide, et l'on serait mouillé jusqu'aux os.

Sur notre droite nous apercevons par échappées à travers ces nuées de brouillard aqueux la forêt enchantée qu'ont décrite Livingstone, Baines et

Chapman, et qui s'étend parallèlement à la cataracte. Pour la vigueur et la beauté, sinon pour la diversité des arbres et des plantes, cette forêt est comparable à ce que j'ai vu de plus remarquable dans l'Inde, à Ceylan, à Java. De cette masse de végétation luxuriante, — où l'on voit courir de branche en branche des plantes grimpantes aussi grosses que des câbles, — émergent çà et là des têtes superbes de palmiers. Des groupes de bambous gigantesques me rappelaient ceux de l'Irrawadi. Cette forêt n'est pas, comme on pourrait le croire, un fourré inextricable. On est surpris d'y trouver des clairières, des pelouses, comme dans un parc anglais; des rocailles naturelles décorées d'aloès à belles fleurs rouges. Un seul détail rappelle la sauvagerie africaine ; les traces nombreuses de buffles et d'éléphants qu'on rencontre dans cet Eden.

Essayons de décrire cette nouvelle merveille du monde, dont Livingstone a dit « que les anges devaient s'arrêter dans leur vol pour l'admirer! »

Large en cet endroit d'au moins 1,700 mètres, le fleuve plonge tout entier, de 400 pieds de haut, dans une crevasse dont la largeur varie de 240 à 300 pieds. Ce gouffre décrit un angle aigu du sud au nord; mais la branche sud forme à elle seule les trois quarts de la longueur totale, et c'est seulement au sommet de cet angle que le fleuve englouti trouve un passage. En amont de la chute, surgissent plusieurs îles couvertes de verdure, d'où s'élancent fièrement de nombreux palmiers, baignant leurs cimes dans la rosée éternelle. Ce que peut être la végétation en un pareil endroit, sous l'ac-

tion incessamment combinée de la chaleur et de l'humidité, on le devine mieux que je ne saurais l'exprimer. C'est en Afrique qu'il faut aller voir le contraste le plus saisissant entre les efforts suprêmes de fécondation et de stérilité.

A l'approche de la chute, naturellement la vitesse de l'eau redouble. Les tourbillons de poussière aqueuse montent du gouffre ; ce sont eux qui, de si loin, semblent des colonnes de fumée. En les voyant de tout près, l'illusion persiste ; on dirait la vapeur d'une chaudière immense.

L'îlot le plus rapproché de la rive où nous sommes en est à 120 pas environ (1). Ce bras du fleuve semble correspondre à la partie du gouffre la plus abrupte et la plus profonde. L'eau y fait plus de remous et de bruit que partout ailleurs en se précipitant dans l'abîme ; c'est là évidemment le principal foyer de ce tonnerre qui s'entend de si loin. Les gens non sujets au vertige peuvent s'avancer, en face de cet îlot, à l'extrémité d'un promontoire. De ce point on a vue sur l'ensemble de la cataracte, autant que le permet l'étrange fumée qui s'élève incessamment de cet *autel des eaux*. C'est de là aussi qu'on *jouit* le mieux du fracas ; et l'on se demande comment les rochers eux-mêmes peuvent résister à de tels chocs.

Assourdi, ébloui, je dus à regret quitter ce poste et rétrograder d'une centaine de pas, dans la direction du campement. Là j'étais sous le vent de la chute, enveloppé par moments dans des rafales

(1) D'après Livingstone, dont il est intéressant de comparer la relation à celle-ci, on peut, quand les eaux sont très basses, aller en canot à cet îlot.

qui me dérobaient la vue du soleil. Quand on se retourne du côté du Zambèze, le coup d'œil est étrange. Les arbres et les buissons masquent tout à fait la cataracte; l'on n'aperçoit que les tourbillons, qui font l'effet de nuages sortant de terre.

Restait à la voir d'en dessous, d'où l'effet est le plus grand; c'est par là qu'il faut finir. Je redescends à travers le « parc »; et, avec des précautions plus que jamais indispensables, j'arrive à la pointe d'une plate-forme en surplomb, qui domine l'unique issue ouverte au fleuve englouti, — issue placée, comme je l'ai dit, au sommet de l'angle que forment les deux branches inégales du gouffre. Grossi par des pluies tardives, le Zambèze semblait vouloir, en mon honneur, se surpasser lui-même. En rejaillissant, ses vagues, pareilles à celles de la mer, lançaient presque jusqu'à moi, sur les flancs des rochers noirs, une pluie de perles argentées.

De cet observatoire, on jouit de la vue d'ensemble la plus imposante, la plus grandiose, puisqu'elle embrasse à la fois l'*entrée* et la *sortie*, l'absorption du fleuve et sa délivrance, et l'aspect du double arc-en-ciel flottant à la jonction des deux branches du gouffre. Cet arc-en-ciel est parfaitement circulaire, n'étant coupé par aucun horizon. L'anneau extérieur est alternativement bleu, jaune et rouge; l'intérieur, par l'effet de la réflexion, reproduit ces mêmes couleurs, dans l'ordre inverse : rouge, jaune et bleu.

En présence d'un tel spectacle, on oublie les fatigues, les périls du chemin, ou l'on ne s'en souvient que pour s'applaudir de les avoir affrontés! C'est quelque chose à la fois de gracieux et de

grandiose, de charmant et de formidable. Combien de temps suis-je resté en extase sur cette plate-forme? je ne saurais le dire. Enfin un des guides m'avertit qu'il était temps de partir. Je vis que l'eau ruisselait sur sa peau noire et qu'il tremblait de froid. Je m'aperçus alors moi-même que j'étais transpercé.

Au sortir de la crevasse, le Zambèze se déroule en trois ou quatre replis, comme un serpent gigantesque. Sa profondeur doit être énorme en cet endroit, puisque tout le volume d'eau qui en amont de la chute s'étalait sur une étendue d'au moins 1,700 mètres, se trouve maintenant resserré dans un creux qui n'est en réalité que le prolongement de la crevasse, et n'a pas 100 mètres de large. Il court entre deux chaînes de falaises à pic, hautes de 5 à 600 pieds, absolument inaccessibles aux hommes, mais non à de nombreux babouins, qui y ont élu domicile.

A mon campement de Logir-Hill, j'avais trouvé que le cours du Zambèze était à 1,680 pieds au-dessus de la mer. Je n'ai pu calculer son altitude à la cataracte; mon compas azimutal, après avoir échappé à tant de dangers, avait malheureusement perdu son aiguille pendant ce dernier trajet.

La bonne volonté ne me manquait pas, pour aller voir l'effet de la chute de l'autre côté du fleuve. Mais mes ressources de toute nature étaient épuisées, mes chaussures usées, et pour rien au monde les naturels n'auraient consenti à m'accompagner dans cette région du haut Zambèze, qui leur est absolument inconnue. Le campement près de la cataracte fut donc le point *terminus* de mon excursion dans

l'Afrique australe. D'après mes calculs, la distance de Port-Durban aux chutes Victoria est, à vol d'oiseau, de 199 milles et demi. Mais j'avais bien fait un bon tiers de chemin de plus, en tenant compte seulement, bien entendu, des circuits nécessités par les embarras du parcours, et non de mes excursions cynégétiques.

CHAPITRE X

Retour au campement de Logir-Hill. — Les fièvres intermittentes. — La grande route commerciale du Zambèze. — Excursion d'un métis hottentot de l'autre côté du grand fleuve. — Brusque départ. — Un spécimen de grande cuisine africaine. — Une partie de cache-cache émouvante. — Les ruines de l'ancien Kraal de Wanki.

22 juin. — Je m'arrache, non sans regret, à la contemplation de la « fumée tonnante »; et rentre le 26, à mon camp de Logir-Hill. J'y trouve plusieurs de mes gens fort malades de fièvres intermittentes. Pendant mon absence ils n'avaient fait autre chose que dormir, fumer et boire ; boire surtout! Cette transition subite de la vie la plus rude au *farniente* le plus absolu, suffirait pour altérer la santé. Mais, de plus, le littoral du Zambèze est particulièrement insalubre. Outre que ce fleuve coule dans une gorge profondément encaissée de toutes parts, il charrie des masses énormes de matières végétales qui fermentent au soleil, et exhalent des miasmes pestilentiels....

Je fus accueilli avec une sorte d'enthousiasme. Ceux même dont l'insubordination m'avait fait passer de si mauvais moments, semblaient joyeux

de revoir l'*Inkosi* (patron). J'avais su vouloir et imposer ma volonté; c'est ainsi qu'on doit agir en Afrique; — et aussi ailleurs, pour se faire obéir, et même prendre en affection. Il faut, avec ces indigènes, réfléchir mûrement avant d'arrêter un projet, mais en poursuivre ensuite l'exécution avec cette fermeté inébranlable qui valut à Wellington le surnom d'*Iron Duke* (duc de fer). Comme ils épient sans cesse les mouvements, la physionomie du maître: le moindre symptôme d'hésitation peut devenir un sujet de découragement et d'indiscipline.

Je retrouvai, campés dans le voisinage, ces trafiquants que j'avais croisés en allant aux chutes. Ils souffraient de la fièvre encore plus que mes gens. Deux surtout étaient littéralement réduits à l'état de squelettes. Je les réconfortai de mon mieux avec de la quinine et des pilules fébrifuges de Livingstone.

A peine arrivé, je remarquai que maître Wanki avait sensiblement augmenté le prix de ses fournitures. Aussi, je n'attendais, pour partir, que les deux guides qu'il m'avait promis, pour me conduire par une voie plus directe, à l'endroit où j'avais laissé mon chariot. Ces guides ayant paru le 28 au matin, je décampai immédiatement, à la grande surprise de Wanki, avec treize de mes gens. Les fiévreux restèrent sous la garde de Cluley, avec injonction de suivre aussitôt qu'ils en auraient la force. Anderson, ce Norvégien si maltraité par un rhinocéros, demanda à m'accompagner. Il voulait m'acheter le reliquat de mes cotonnades et de mes verroteries, et de plus pensait avec raison que le changement d'air hâterait sa convalescence. Autrement, il eût été contraint de rester plusieurs mois

sur le Zambèze avec ses compagnons, car la route du *Matetsi*, par laquelle ils étaient venus, n'est abordable que pendant la saison des pluies. Cette route est celle que prennent ordinairement les trafiquants d'ivoire. En partant de Sochong, ils tirent droit au nord, et côtoient le désert de Kalahari. On passe ensuite près des lacs d'où sort la Suga, ce qui a fait donner à cette communication le nom de « Western old lake route ». On laisse les voitures dans la région des sources du Matetsi, et on débouche dans la vallée du Zambèze entre *Logir-Hill* et les cataractes.

Pour faire des excursions sur l'autre rive (rive gauche) du grand fleuve, il faut traiter avec les chefs indigènes, qui fournissent guides et porteurs. J'ai connu un métis hottentot nommé Mahura, qui a fait ainsi une pointe dans le nord, à vingt journées de marche du Zambèze. Je pense qu'il a dû dépasser, dans cette reconnaissance, le 15e degré de latitude. Toute cette contrée lui parut fertile, et très peuplée dans certains endroits. Le climat est sain, le bétail de petite taille, mais d'excellente qualité; les éléphants sont nombreux dans les parties boisées.

D'après tout ce que j'ai vu et entendu dire, je crois qu'un explorateur instruit, entreprenant et bien outillé, partant des cataractes ou du Kraal de Wanki, et marchant toujours au nord, atteindrait en une soixantaine de jours la région encore à peu près inconnue des hauts plateaux qui séparent les États de Muatajanus et de Kazembe (limitrophes du lac Tanganyika et du haut Congo) (1). J'ai bien

(1) Cette exploration formerait le complément de celle de Cameron, et de la dernière de Stanley.

songé à cette expédition, mais j'étais à bout de ressources.

En quittant la vallée du Zambèze, nous nous engageons d'abord dans un pays très accidenté. Des points culminants, on découvre de beaux horizons de montagnes et de forêts. Le calme de ces solitudes n'est troublé que par le chant d'innombrables tourterelles. Voilà bien l'Afrique, avec ses contrastes brusques et saisissants; végétation luxuriante ou sables embrasés, roucoulements ou rugissements! Sous ces voûtes de feuillage, peuplées d'oiseaux amoureux, ce sont les empreintes d'éléphants et de rhinocéros qui nous servent de points de repère. Nous trouvons des traces non équivoques de leur passage sur les pentes les plus abruptes. Ils remplissent ainsi, à leur insu, l'office de pionniers-ingénieurs au profit de la civilisation. Plusieurs communications importantes, dans les parties aujourd'hui colonisées de l'Afrique australe, étaient originairement des sentes d'éléphants.

Le raccourci que nous prenions, représentait assez bien la corde de l'arc, par rapport à la direction que j'avais suivie en descendant au Zambèze.

Le premier soir, nous campâmes sur les bords du Daka, ce cours d'eau torrentiel dont nous avions naguère rencontré si à propos la source (1). Je fis là un vrai repas de gourmet africain : potage au bouillon d'antilope; cuisse et rognons d'antilope rôtis; *goulefouma* à la graisse de gibier; thé sucré avec du miel sauvage. Le *Goulefouma* est un de ces

(1) V. ch. IX.

tubercules que les Boschimans, trouvent en forêt; il est gros comme un œuf d'autruche, et a le goût de la châtaigne.

Dans l'après-midi du 29, nous fîmes une rencontre émouvante, pour moi particulièrement.

Nous avancions à la file, dans la direction indiquée par les pas d'éléphants. Je marchais escorté de *Bousi*, ma chèvre favorite, que j'avais refusé de sacrifier dans les moments les plus difficiles, et qui ne me quittait pas plus que son ombre.

Nous traversions un terrain heureusement très couvert. Ceux de mes gens qui faisaient l'avant-garde, passèrent très près d'un rhinocéros noir que le bruit de leur marche réveilla. L'animal furieux se précipite sur ces indiscrets, qui jettent bien vite leurs paquets, se réfugient sur des arbres ou dans les broussailles. Précisément je n'avais pas de fusil dans ce moment-là. Il me fallut chercher aussi un asile sous bois, et j'aurais facilement dépisté le monstre sans ma coquine de chèvre, qui me trahissait par ses bêlements désespérés. Grâce à elle, je fus relancé et débusqué succesivement de trois refuges, à la grande joie des indigènes qui trouvaient cette partie de cache-cache fort amusante. J'en ris aussi, mais un peu plus tard! Enfin deux d'entre eux parvinrent à me joindre avec des fusils : je tirai quatre coups de suite sur le rhinocéros, qui resta sur la place, mortellement blessé, achevé sans peine par les Cafres.

Bien qu'on gagne un appétit féroce dans ces chasses d'Afrique, du rhinocéros bouilli ou rôti constitue un triste régal pour un estomac européen. Heureusement nous eûmes la chance de tuer le

lendemain matin deux porcs-épics, dont je fis rôtir les filets pour mon compagnon Anderson et moi. Le goût de cette chair a une ressemblance marquée avec celle du dindon.

Le 30 juin et le 1er juillet, nous traversâmes des terrains autrefois cultivés. On distinguait encore les traces parallèles des sillons, puis des plantations de marulas; le sol était jonché de leurs fruits, désormais inutiles. Plus loin, je vis les restes de l'ancienne résidence de Wanki, dont il avait été expulsé par Mokilikatzi et ses Matébélés. Ce Gengis-khan minuscule avait détruit les cultures, rasé les huttes; l'enceinte extérieure, simple mur en pierre de quatre pieds de haut, restait seule debout. On trouve aussi dans cette région de ces débris de fortifications bien autrement épaisses et solides, comme j'en avais déjà vu dans la vallée du Tati. J'ai dit qu'on les attribuait aux Mochonas, cette race industrieuse, dont les derniers débris (s'il en reste), ont été rejetés au delà du Zambèze. Mais sur ce point, les opinions des indigènes sont fort divisées. Plusieurs prétendent que ces ruines sont bien antérieures à l'arrivée des Mochonas dans le pays. Il y a là un problème ethnologique, peut-être insoluble à jamais.

Quand on a, pendant des semaines et des mois, mené une vie nomade dans ces lieux sauvages, on éprouve une sensation pénible d'isolement, d'abandon. C'est alors un véritable soulagement que de rencontrer des habitations et même des ruines : il semble qu'on rentre en communication avec l'humanité !

CHAPITRE XI

Retour au chariot (suite). — Les baobabs. — Terrains difficiles. — Des mères de famille... pachydermes. — Un cauchemar africain. — Adieux aux mouches tsé-tsé. — Mokilikatzi et le missionnaire protestant Moffat. — Dernières étapes. — La soif. — Je rentre *chez moi!*

Après l'ancien kraal de Wanki, nous abordons une contrée montueuse, où abondent les baobabs. La forme de ces colosses varie beaucoup suivant les localités. Dans le pays des Matébélés, j'en avais mesuré un qui avait *trente-neuf* pieds de diamètre à sa base, et seulement dix-huit de haut. Ceux que nous rencontrons en revenant du Zambèze sont bien plus élevés. Leur écorce est lisse, d'un gris tirant sur le bleu : le soleil levant projette sur ces tiges monstrueuses des teintes rougeâtres, qui tranchent sur la verdure uniformément sombre des forêts africaines. A vrai dire, le baobab n'est pas un arbre véritable; ni les branches, ni les feuilles ne sont en proportion avec la grosseur énorme du tronc. C'est une monstruosité du règne végétal,

comme sont l'hippopotame et le rhinocéros dans le règne animal.

Le quatrième jour de notre marche, nous faisons halte auprès d'un cours d'eau qui n'est continu que dans la saison des pluies. Présentement il forme une série de petits étangs isolés dont les bords sont couverts de fourrés d'épines. Nous trouvons là force perdrix et francolins.

Nos marches sont toujours réglées de même. Au point du jour, déjeûner et départ : halte à l'ombre pendant la grande chaleur; reprise de la marche vers trois heures jusqu'un peu avant la nuit.

Jusque-là, nous avions toujours eu la chance de trouver de l'eau en temps utile. Je tuais pour Anderson et moi autant de gibier ailé qu'il nous en fallait, et il restait du rhinocéros à discrétion pour les indigènes.

Dans l'après-midi du 1er juillet, nous rencontrons, sur une grande étendue de terrain, des affleurements d'ardoise, puis des collines composées en partie de quartz, en partie d'une espèce de roche effritée, dans laquelle se trouvent des morceaux de pierre spéculaire grands comme la main. Plus nous avançons, plus le terrain devient difficile. C'est une série interminable de rochers escarpés, de ravins encombrés, de pierres éboulées. D'après les indications des guides, conformes à mes calculs ; la distance à vol d'oiseau qui nous sépare de l'endroit où se trouve le chariot est encore de 8 milles (plus de 6 myriamètres); mais nous sommes obligés de faire de tels détours, que je ne sais quand nous arriverons!

2 juillet. — Après avoir traversé une chaîne de

hauteurs granitiques dont l'aspect rappelle celui des monts Matoppos, nous faisons halte près d'un ruisseau nommé *Niatoue*. Là, sur l'avis des guides, nous remplissons toutes les gourdes ; c'est la première fois, depuis le départ, que nous sommes forcés de prendre cette précaution. La contrée dans laquelle nous entrons est, en effet, d'une aridité implacable. Ce ne sont que des roches, composées en grande partie de plaques de granit superposées horizontalement, disposition toute semblable à celle des couches de glaces dans un fleuve gelé à une grande profondeur.

Nous campons dans un lieu singulièrement pittoresque, sur un rocher en forme de bastion, d'où la vue s'étend au loin vers le nord, à travers des buissons de cactus, d'euphorbes, d'aloës et autres plantes pariétaires.

Le 3 juillet (sixième jour de la marche), nous sortons enfin de cette âpre région, et débouchons dans une plaine verdoyante, où se trouvent de nombreux étangs couverts de roseaux. Nous donnons la chasse à trois rhinocéros blancs, mais ils nous échappent, bien que grièvement blessés (1).

(1) Telle est l'épaisseur de la carapace qui couvre ces animaux, que les griffes même du lion sont impuissantes à l'entourer. J'en avais eu la preuve dans une de mes chasses de 1866. Le 1er août de cette année-là, revenant pour prendre les défenses d'un rhinocéros tué la veille, nous trouvâmes deux lions de la plus grande taille, s'escrimant sur le cadavre, entourés d'une meute de chacals et d'hyènes, qui se tenaient à distance respectueuse. Les lions nous virent naturellement venir d'assez mauvais œil, mais nous étions en force, et ils se résignèrent à battre en retraite, abandonnant leur festin interrompu. En approchant du cadavre, je vis qu'ils avaient tenté en vain de dé-

Dans la soirée, nous arrivons à une vaste forêt de mopanis, et tombons au beau milieu d'une bande d'éléphants femelles accompagnées de leurs petits. Nous sommes assourdis des cris de ces imposantes mères de famille, pareils à des sons de trompettes. Dans ce moment, quelques-uns de mes Cafres, ayant trouvé les traces d'un buffle, s'étaient mis à sa poursuite. Ils parvinrent à le rejoindre et à l'abattre; mais cet exploit faillit nous coûter cher. Effrayées des détonations, les *éléphantes* se rejetaient en masse du côté opposé, lequel était précisément le nôtre. De toutes parts nous entendions des craquements de branches formidables; des formes gigantesques apparaissaient entre les arbres, et je vis le moment où nous allions être broyés sous les pieds énormes de ces dames. Nous parvînmes heureusement à les écarter en tirant force coups de révolver.

La nuit était proche, et nous cherchions un bon endroit pour camper, quand les guides nous avouèrent que l'eau faisait absolument défaut dans ces parages. *Aykona Amânse!* Cette nouvelle était d'autant plus fâcheuse que mes gens, ne s'attendant à rien de pareil, avaient épuisé notre approvisionnement, malgré ma recommandation. Aussi j'ordonnai qu'on poursuivît la marche, pendant la nuit entière s'il le fallait, jusqu'à ce qu'on rencontrât de l'eau, et je pris la tête du mouvement. Au

chirer la peau, en prenant pour point de départ les trous faits par les lingots d'acier, l'effort de leurs ongles n'avait fait que tracer des sillons blanchâtres sur cette cuirasse naturelle. Ils n'avaient réussi qu'à la gorge, où cette peau est moins résistante.

bout d'un quart d'heure, je remarquai des traces d'humidité dans l'empreinte d'un pas d'éléphant, puis je vis passer une bande de canards sauvages. En suivant la direction que leur vol m'indiquait, j'arrivai bientôt à un grand étang d'eau limpide, situé en pleine forêt, et dont mes guides ignoraient absolument l'existence. Il y avait là quantité de pintades et d'oiseaux aquatiques, dont j'abattis plusieurs pour notre souper.

Jamais je n'avais rencontré encore, ni n'ai rencontré depuis en Afrique, des traces aussi multipliées de gros gibier; — éléphants, rhinocéros, buffles, girafes; — qu'autour de cet étang. Pour ne pas déranger ces animaux, et n'en être pas dérangé moi-même, j'installai sur une colline à quelque distance de l'eau notre campement, entouré d'une forte palissade. Aucune de mes nuits de bivouac africaines ne m'a laissé une impression plus profonde que celle-là. Le temps était splendide; mes gens faisaient joyeusement bombance, les feux du camp projetaient au loin dans la forêt des clartés fantastiques. Comme la position que nous occupions dominait l'étang, j'apercevais par moments sur l'autre rive une foule d'animaux qui disparaissaient aussitôt dans l'ombre, effarouchés par le bruit et la flamme. Ils n'osèrent approcher de l'eau qu'après que nos feux furent convertis en braise, et mes gens endormis. A la faveur de

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,

je distinguais les formes des buffles, des éléphants; le bruit de leurs piétinements lourds, du clapotement de l'eau arrivait sans cesse à mes oreilles.

J'essayai en vain de dormir; mon compagnon Anderson, encore malade et nerveux, me réveillait à chaque instant en me disant : *Just hear the noise* (1)! Vers la fin de la nuit, tout ce tumulte s'apaisa soudain. Bientôt les oiseaux commencèrent à célébrer le retour de la lumière, puis les premiers rayons du soleil vinrent se réfléchir sur la surface de l'eau redevenue calme. On aurait pu croire alors que ces apparitions monstrueuses, ce sabbat nocturne, n'étaient qu'un cauchemar disparu à l'approche du jour.

4 juillet. — Nous poursuivons notre marche à travers la forêt. Je remarque que le terrain devient de plus en plus sablonneux et friable. Nous rencontrons bien sur notre route un torrent, mais pour l'instant il fait relâche. Après avoir cheminé toute la journée par un temps couvert, ce qui m'empêche de vérifier notre position, nous sommes forcés de passer la nuit dans un endroit absolument aride.

5. — Nous tirons droit au sud. D'après mon estimation, nous avons encore environ cinq myriamètres à faire, en obliquant un peu à gauche, pour retrouver le chariot. Ce jour-là encore, l'eau nous fait défaut.

6. — La fatigue de corps et d'esprit, le tourment de la soif, commencent à altérer sérieusement ma santé. Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit; et, pendant la halte de midi, je tombe bel et bien en syncope, pour la première fois de ma vie. Pendant la mar-

(1) Écoutez donc ce bruit!

che suivante, j'essaie de mâcher du tabac pour me rafraîchir un peu, et ne réussis qu'à rendre ma soif plus ardente. Enfin, vers six heures du soir, un de mes hommes trouve de l'eau ; il était temps!

Nous campons près de cette eau, dans une plaine couverte d'herbes en grande partie fanées. Cette prairie qui s'étend du N.-N.-E. au S.-S.-O., était entourée d'une ceinture de collines boisées, hautes en moyenne de 3 à 400 pieds, et garnies à la base d'une véritable et formidable palissade naturelle d'arbustes alors dépourvus de feuilles, à tiges d'un gris d'ardoise et à longues épines blanches. Dans cette vaste étendue d'herbes et de roseaux desséchés, quelques oasis d'un vert éclatant marquaient çà et là les places où l'humidité persistait encore. Les rayons du soleil couchant, interceptés à demi par des nuages, faisaient flotter de larges traînées d'ombre et de lumière sur ce paysage, dont le caractère de désolation grandiose nous frappa vivement. Quand je dis nous, il ne s'agit, bien entendu que de mon compagnon norwégien et de moi ; car pour nos Cafres, le baromètre de leur fantaisie n'avait que deux facteurs des plus prosaïques : *Niama* (la viande) et le fatidique *Amânse*.

Pendant qu'on préparait le souper, je poussai une reconnaissance aux alentours, et découvris d'abord les vestiges d'un campement ; puis, un peu plus loin, dans une des places encore humides, deux beaux melons d'eau bien mûrs. Il faut, pour comprendre tout le prix d'une semblable trouvaille, avoir été, comme moi, privé à diverses reprises, pendant des mois entiers, de fruits et de légumes frais. Je me souviens qu'au retour d'une excursion

de 255 jours dans les régions polaires, pendant laquelle j'avais visité le Kamtschatka, les îles Aleutiennes, et poussé jusqu'au détroit de Behring; nos matelots, en arrivant à Honolulu, n'eurent pas la patience de faire cuire les premières pommes de terre qu'on leur apporta ; ils les dévorèrent toutes crues!

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, selon toute apparence, ces fruits, qu'on pourrait nommer des *sources végétales*, tant ils sont riches en sucs rafraîchissants, provenaient d'un semis fait l'année précédente par Ziesmann, mon ancienne connaissance du Mang-we. Il était précisément venu chasser l'éléphant dans ces parages, et y avait semé, dans plusieurs emplacements favorables, des pépins de melons d'eau, à l'intention de ses successeurs. L'ancien camp dont je venais de retrouver des vestiges était le sien.

Ce fut aussi dans cet endroit qu'à notre grande satisfaction, la fameuse *Glossita morsitans* nous faussa compagnie. Ces insectes malfaisants ne se trouvent pas heureusement partout dans les régions même qui en sont les plus infestées. Ils sont cantonnés dans certains bosquets, d'où ils s'élancent en tourbillons furieux sur les hommes et les animaux, qui passent près de leurs repaires. Leur dard pénètre à travers les étoffes les plus épaisses, et vous produit l'effet d'une brûlure suivie d'une démangeaison violente, mais momentanée. Les chevaux, bœufs et moutons n'en sont pas quittes à si bon marché.

A propos de ces mouches, du danger mortel de

leur piqûre pour les bestiaux, je me souviens d'une anecdote encore récente, que j'ai entendu raconter par des témoins oculaires dignes de confiance.

Dans les dernières années du règne de Mokilikatzi, un ministre évangélique nommé Moffat, moitié prédicant, et moitié trafiquant, avait acquis une grande influence sur ce conquérant passé à l'état d'invalide. Mokilikatzi n'osait rien refuser à ce missionnaire ; s'étant laissé persuader, ou ayant imaginé de lui-même que Moffat pourrait, s'il le voulait, le guérir de toutes ses infirmités. Donc, ledit Moffat ayant témoigné le désir de pousser jusque dans la région du Zambèze avec deux chariots, pour y porter des Bibles et en rapporter de l'ivoire, le Dieu Roi des Matébélés n'osa s'opposer ouvertement à ce projet, qui pourtant était loin de lui plaire. Mais il donna aux guides l'ordre secret de diriger les chariots vers l'un des districts favoris des mouches tse-tse. En peu de jours, Moffat y perdit tous ses bœufs, et fut forcé d'implorer le secours de Mokilikatzi, qui le tira d'embarras par un moyen simple et grand. Il mit en réquisition et fit atteler aux chariots restés en détresse plusieurs centaines de ses sujets, qui les ramenèrent à la résidence du Roi. Le missionnaire se trouva ainsi contraint de faire un long séjour auprès de ce prince. Il n'eut pas lieu de le regretter, du moins au point de vue de l'intérêt matériel, car Mokilikatzi lui fit cadeau de cinquante bœufs, et d'une quantité d'ivoire suffisante pour remplir un chariot.

7 juillet. — Nous partons de très bonne heure. Confiant dans les promesses de mes guides, je me

dispense d'emporter de l'eau, et j'ai lieu de m'en repentir; les mares sur lesquelles ils comptaient sont déjà sèches. D'après mon relèvement de midi; nous ne devions plus être qu'à 9 kilomètres et demi du chariot. Pour être plus certain d'en retrouver la place, je prolonge encore quelque temps ma marche parallèle dans le sud, puis je rabats à gauche, sûr désormais de retrouver, pour me guider, la trace des roues. Le soir, épuisés de fatigue et souffrant cruellement de la soif, nous sommes forcés de bivouaquer dans un de ces *enfers terrestres* dont j'ai déjà parlé; terrains sablonneux et brûlants, sans autre végétation que des épines. Au moment où l'on allume les feux, une troupe d'élans se lève tout près de nous. Mes gens les poursuivent et tirent inutilement plusieurs coups de feu. La rencontre de ces animaux ne promet aucun allègement à notre soif; ils peuvent longtemps se passer de boire, et s'aventurent souvent à d'énormes distances de l'eau jusqn'au milieu des déserts, celui de Kalahari, par exemple, surtout quand ils sont poursuivis (1).

Notre soif est tellement ardente, que nous préférons nous coucher sans souper. Pendant un assoupissement de quelques minutes, je crois voir à ma portée d'immenses plateaux chargés de verres de limonade, de soda et de champagne, et m'élance pour les saisir. Ce brusque mouvement

(1) La même remarque a été faite en Asie par M. Drew. Il a trouvé de nombreuses traces d'antilopes dans l'affreux désert de Kouan Loun, où elles se réfugient quand on les chasse dans les hautes vallées de l'Yarkand. *V. Cachemire et petit Thibet.* (Plon), p. 317.

me réveille en sursaut; hélas! c'est sur des poignées de sable que se crispent mes mains brûlantes. Mes gens souffrent comme moi; leur sommeil est pénible, entrecoupé de gémissements et de soupirs.

8 juillet. — C'est notre onzième journée de marche depuis le Zambèze! Au lieu de poursuivre l'investigation des traces du chariot, je me laisse entraîner par les guides dans une direction opposée, où ils espèrent trouver plus promptement de l'eau. Nouvelle et amère déception! Vers huit heures du matin, nous rencontrons d'abord l'emplacement d'une mare entièrement à sec. Un peu plus loin, parmi les herbes brûlées, on distingue une place verdoyante, nous y courons. Là restait en effet un peu d'eau, ou plutôt de vase puante, dont chacun de nous s'empressa pourtant d'humecter ses lèvres.

Après un quart d'heure de repos près de ce cloaque, je donne le signal du départ, et nous retournons dans la direction présumée du chariot. Mon compagnon Anderson s'affaiblissait visiblement. Pour moi, mon parti était pris. Si avant midi nous ne rencontrions pas d'eau, je sacrifiais *Bousi*, et nous nous désaltérions avec son sang.

Enfin! après une heure et demie de marche, la plus pénible que j'aie jamais faite, nous trouvons une carcasse de girafe. Cette rencontre éveille, fixe nos souvenirs; c'est bien l'endroit où j'ai tué avec Bokkis un de ces animaux, tandis qu'on travaillait, *non loin de là*, à l'installation du chariot. Cette découverte était doublement heureuse, car mes gens se rappelaient que tout près de là il y

avait de l'eau en abondance. Ils y coururent, avec toutes les gourdes et casseroles.

Cet incident produisit sur mon organisme un effet aussi prompt que salutaire. La soif, la fatigue, disparurent comme par enchantement. Bientôt trois de mes hommes, envoyés en éclaireurs, trouvèrent les traces des roues.

L'eau arriva, sur ces entrefaites; nous nous désaltérâmes avec une sage lenteur, en mettant des intervalles entre les gorgées : je ne crois pas avoir jamais bu de ma vie avec autant de plaisir.

A *deux heures trois quarts*, nous saluons d'un joyeux *hourrah!* l'arche à quatre roues du désert, le véhicule tant cherché, dont la couverture blanche nous apparaît entre les arbres. Ce fut là, le dirai-je? un des meilleurs moments de mon excursion aventureuse. En reprenant possession de ce chariot, il me semblait rentrer tout à coup en communication avec l'existence civilisée, avec la patrie et la famille!

Je retrouvai mes bœufs et mes chevaux en parfait état. En entendant nos voix, ils se redressaient, nous regardaient avec étonnement, comme d'anciens amis qu'on a peine à reconnaître. Mais une circonstance me surprit et m'inquéta fort, ce fut de ne trouver au campement aucune créature humaine, ni les hommes préposés à la garde du chariot, ni Bokkis que j'avais laissé en route malade de la fièvre, et qui, d'après mes ordres, avait dû venir les rejoindre (V. ch. VIII). Je tirai plusieurs coups de feu pour annoncer mon retour ; l'écho répondit seul à cet appel! Cependant les couvertures des huttes étaient bien entretenues, les feux soigneusement couverts. L'un d'eux n'était même pas

complètement éteint, ce qui semblait bien indiquer que les gardiens du camp n'étaient absent que depuis peu de temps, et que leur départ n'avait eu rien de précipité.

Dans le chariot, tout était en bon ordre, sauf que la caisse de médicaments avait disparu, ce qui me contraria fort à cause d'Anderson et de ses compagnons, auxquels je comptais envoyer quelques secours. Je retrouvai en réserve des boîtes de conserves de viande américaines, ce qui nous permit d'improviser un souper substantiel dont nous avions grand besoin; après quoi je me couchai; heureux, malgré tout, de me retrouver *chez moi!*

CHAPITRE XII

Retour et rapport de mon *commandant de place*. — Guérison et retour de Bokkis. — Anderson me quitte. — Je continue ma retraite. — Campement sur la Nata. — Des Matébélés proscrits. — Exploits et belle parole du jeune roi Loumpengoula. — Visite nocturne d'une panthère, et sérénade léonine sur la Nata. — Arrivée au Kraal de Babas, où Cluley me rejoint.

Vers minuit, je suis réveillé par les aboiements et les caresses d'un de mes chiens, joyeux de retrouver son maître. Puis je vois arriver le Cafre Oumloi, que j'avais laissé *commandant de place* en partant pour le Zambèze ; il revenait de la chasse avec les Boschimans, chargés de la dépouille d'un élan.

Bientôt je fus au courant de tout ce qui s'était passé en mon absence. Peu de jours après mon départ Bokkis avait reparu, complètement guéri, avec ses deux infirmiers boschimans. Son retour avait été suivi de près par l'évasion nocturne d'un de ces hommes des bois, emportant une partie de mes verroteries comme souvenir. Enfin, des *reporters* indigènes, aussi bien renseignés que beaucoup de leurs confrères d'Europe, avaient affirmé

que tous les blancs descendus au Zambèze étaient morts ou mourants. En conséquence un détachement de quatre hommes, commandé par Bokkis, était parti à ma recherche, emportant la caisse de médicaments.

Je fis bien quelques reproches à Oumloi, d'avoir ainsi laissé bestiaux, chevaux et voiture à l'abandon. Il me répondit que la contrée étant absolument déserte, il ne s'y trouvait pas de voleurs, et que depuis plusieurs semaines on n'entendait plus ni lions, ni hyènes.

L'absence de Bokkis me contrariait fort, et pour plus d'un motif. D'abord il m'était indispensable comme cocher; nul autre de mes gens n'était capable de conduire un attelage de quatorze bœufs dans un semblable pays. Ensuite le progrès de la sécheresse, que je n'avais eu que trop d'occasions de constater pendant mon retour du Zambèze, me forçait de hâter mon départ. Autrement il m'eût fallu rester bloqué là jusqu'à la reprise des pluies (fin octobre), sous peine de mourir de soif en route.

Heureusement, Bokkis revint trois jours après moi. Il avait facilement suivi ma trace jusqu'au Guay, mais l'avait complètement perdue dans les montagnes entre le Guay et le Daka, où nous avions fait tant de tours et de détours. Il rapportait les défenses de deux hippopotames et les plumes de trois autruches, qu'il avait tués chemin faisant.

Le même jour (11 juillet), Anderson, promptement et complètement rétabli, me quitta pour rejoindre ses compagnons sur le Zambèze. Il m'avait repris la majeure partie de mon solde de verrote-

ries, et repartait avec les indigènes qui m'avaient servi de guides. J'ai su depuis qu'il était arrivé à bon port, et revenu de même à Potchefstrom en février 1871.

En me promenant autour du camp, j'avais remarqué près des ornières de mes roues, celles plus récentes d'un autre chariot qui se prolongeaient ensuite vers le nord. Ce chariot appartenait à des boërs chasseurs, alors campés à 15 kilomètres de nous. Ils s'étaient épargné beaucoup de peine en suivant le chemin que je m'étais frayé. C'est ainsi que les communications s'ouvrent et se prolongent d'année en année dans cette partie du continent africain; que s'est établie, par exemple, de proche en proche, celle qui relie aujourd'hui Durban aux montagnes de Matetsi; par le Transvaal, le territoire des Bechuanas et celui des Matébélés. La distance de Durbon à cette région montueuse, voisine du Zambèze, est de 200 milles (1,506,600 mètres) à vol d'oiseau.

La saison me força de précipiter mon départ, sans attendre l'arrière-garde d'invalides restée sur le Zambèze. Je laisse à leur intention, dans des sacs accrochés à des arbres voisins du camp, des vivres, des munitions, du tabac et des instructions renfermées dans une bouteille, pour leur chef Cluley.

Nous partons le 12 juillet. — Ragaillardis par six semaines de repos et de bonne nourriture, mes bœufs marchent d'un si bon pas, que dans la matinée du 15 nous atteignons la Nata. Nous campons à l'ombre de grands mopanis, sur la rive gauche de cette rivière. Elle est présentement invisible; mais, en creusant à dix-huit pouces dans le sable,

on retrouve l'eau en abondance, et d'excellente qualité. Cette circonstance et la bonté des pâturages, me décident à rester trois jours en cet endroit, pour donner à l'arrière-garde le temps de regagner du terrain.

Dans l'après-midi du 15, nous étions occupés de ce qu'on peut appeler les détails du ménage dans cette vie nomade, c'est-à-dire du lavage de la voiture, du graissage des roues, du nettoyage des effets et des couvertures, dessiccation des plumes d'autruches, qu'on suspend à cet effet à des cordes tendues entre les arbres; et c'est une opération absolument essentielle pour la conservation de ces plumes qui autrement seraient rongées par les insectes. Tandis que nous vaquions à ces soins, je reçus la visite fort inattendue d'une douzaine de guerriers matébélés. Ils me demandèrent de vouloir bien leur permettre de faire route avec nous jusqu'au Tati, offrant de me rendre tous les petits services possibles, en échange de leur nourriture. J'acceptai cette proposition, faite d'un ton fort convenable, et n'eus qu'à me louer de leurs bons offices.

Ces Matébélés étaient des réfugiés politiques. Ils m'apprirent qu'environ six semaines auparavant, le nouveau roi Loumpengoula était venu, à la tête de 8,000 guerriers, attaquer son irréconciliable ennemi, le vieil Oumbigo, dans son kraal de Sunkendaba. Après huit heures de combat indécis, l'explosion d'un magasin à poudre détruisit une partie du kraal, et jeta la confusion parmi ses défenseurs. Leurs adversaires en profitèrent pour exécuter une charge vigoureuse à l'arme blanche (la zagaie), qui décida la victoire. Oumbigo et la plupart de ses

guerriers périrent dans la mêlée. Conformément aux us et coutumes de la nation, on supprima toute la population du bourg ; sauf les adolescents et enfants des deux sexes. Les garçons étaient réservés pour apprendre le métier des armes ; les filles furent distribuées aux vainqueurs par le jeune roi, qui fit lui-même le lot de chacun.

Ces mesures de destruction, d'extermination sont irrévocables. Le kraal des vaincus ne sera jamais rétabli ; les cultures restent abandonnées ; les cadavres, laissés sans sépulture, deviennent la proie des vautours et des hyènes. C'est quand il est ainsi repu de chair humaine que ce dernier animal, ordinairement des plus lâches, devient momentanément assez audacieux pour s'attaquer aux hommes vivants.

L'ordre régnait désormais chez les Matébélés, et tout semblait présager un règne paisible et glorieux à mon ami Loumpengoula. Après tout, ce n'est pas un homme ordinaire, comme en fait foi une anecdote caractéristique que je tiens de bonne source, et qui se rattache précisément à cette expédition de Sounkendaba. Au moment où il s'y préparait, un chasseur d'éléphants vient proposer de se joindre à lui contre Oumbigo, s'imaginant que son alliance serait acceptée avec empressement, et chèrement payée. Mais ce chasseur avait été précédemment fort bien accueilli chez ce même chef. Le jeune roi ne l'ignorait pas, et voici quelle fut sa réponse. « La viande et la bière n'étaient sans doute pas plus mauvaises chez Oumbigo que chez moi ! Puisqu'il ne t'a fait aucun mal, j'entends que tu ne bouges pas d'ici jusqu'à mon retour. Mes su-

jets verront que contre nos ennemis c'est assez de moi seul, comme c'était assez de mon père! »

Baines et d'autres témoins oculaires m'ont assuré que plus de 50,000 indigènes avaient assisté aux fêtes du couronnement de Loumpengoula, dans les premiers jours de 1870. On avait banqueté, dansé à outrance, et dix mille Matébélés en grande tenue de guerre, avaient manœuvré sous les yeux du nouveau souverain.

Leur costume militaire, qui est celui des Zoulous leurs congénères, est assez fantastique. La tête est surmontée d'un panache à plusieurs étages de plumes d'autruches. Ils portent une sorte de mantelet également en plumes; des queues de bœuf blanches à la ceinture, aux avant-bras et aux genoux. De la main gauche, ils tiennent au moyen d'un bâton passé dans des courroies et terminé par une queue de chacal, un grand bouclier de cuir noir strié de blanc. La main droite est armée de la zagaie, qu'ils manient avec une vigueur et une adresse remarquables. On en a vu, rien qu'avec cette arme, combattre des lions corps à corps, et en triompher. Comme les plumes jouent un grand rôle dans l'attirail belliqueux de ces indigènes, « mettre ses plumes », dans leur langage, signifie s'en aller en guerre.

Mes nouveaux serviteurs étaient du petit nombre des guerriers d'Oumbigo échappés au massacre. Réfugiés d'abord chez les Malakakkas, ils avaient craint de n'y être pas suffisamment en sûreté, et cherché un asile dans la forêt où ils venaient de me rencontrer. Je suis certain que si Loumpen-

goula lui-même était venu dans mon camp, il eût épargné la vie de ces proscrits par amitié pour moi, car ces sauvages s'abstiennent souvent de faire ce qui pourrait froisser les étrangers, et j'ai entendu dire à plusieurs : « les blancs n'aiment pas voir tuer des hommes ! »

Dans l'après-midi, Bokkis l'infatigable alla à la chasse avec quelques-uns de ces Matébélés, et tua un zèbre, une antilope et un buffle. J'assistai à la mort de ce dernier ; c'était un vieux dur à cuire qui, bien que criblé de balles, ne voulait pas absolument tomber. Il s'était rembuché au milieu d'un fourré où les chiens le serraient de près. Malgré mes cris, les indigènes surexcités lançaient leurs zagaies dans le tas ; l'un des chiens en reçut une qui le traversa de part en part ; c'était le onzième sur quinze que je perdais par accident ou maladie. Quand le vieux buffle fut enfin achevé, nous remarquâmes qu'il avait dû avoir récemment maille à partir avec quelque lion. Ses cornes étaient brisées jusqu'à la racine, et ses flancs profondément labourés de coups de griffe.

Il y avait de si nombreuses traces de lions dans les environs, que je crus devoir prendre pour la nuit des précautions exceptionnelles. Le chariot fut remisé entre deux gros arbres qui formaient un supplément de fortification naturelle. Les bœufs furent attachés avec de fortes courroies ; on alluma trois immenses feux, et les indigènes se relayèrent pour les entretenir.

L'aspect de notre installation était des plus fantastiques. Les lueurs rouges des foyers se réfléchissaient sur les branches horizontales des mopanis,

sur les plumes d'autruches suspendues, qui se balançaient au vent, sur les faces placides des bœufs et les mille objets divers qui encombraient le camp, harnais, armes à feu et armes blanches, cornes d'antilopes, batterie de cuisine, caisses de munitions, etc.

Il faisait très chaud, et comme il n'y avait dans cet endroit ni fourmis, ni scorpions, j'avais fait étendre mes couvertures par terre contre le chariot. Au moment de me coucher, je m'aperçus qu'il y avait de mon côté, sur l'extrême rebord de la voiture, deux sacs de farine de doura que la moindre secousse pouvait me faire tomber sur la tête. Je reculai donc prudemment mon installation de quelques pas, et me couchai enfin, ayant à côté de moi ma carabine à aiguille chargée, plus une douzaine de cartouches sous mon oreiller. Ma chèvre et mon boule-dogue Jack montaient la garde près de mon chevet, et je m'assoupis, comptant sur une nuit bien tranquille.

Depuis combien de temps étais-je endormi? je ne saurais trop le dire. Toujours est-il que je fus réveillé en sursaut par la chute d'un objet lourd tout près de moi; ma première pensée fut que c'était un des sacs de farine. Mais aussitôt j'entends d'une part les bêlements de la chèvre qui court à travers le camp, affolée d'épouvante, de l'autre les hurlements désespérés de mon chien. Il n'est plus près de moi. Ces hurlements partent des roseaux de la rive, que j'aperçois violemment secoués comme par une lutte et des piétinements furieux. Je tire à tout hasard plusieurs coups de carabine de ce côté. Mes gens accourent avec des torches, et en

même temps je vois revenir mon boule-dogue ruisselant de sang, le cou horriblement déchiré. Il avait été enlevé par une panthère : le bruit que j'avais entendu, c'était cette visiteuse effrontée qui l'avait fait en venant tomber à côté de moi, après avoir franchi d'un bond la palissade du camp.

Une demi-heure après cet épisode nocturne, tout était redevenu silencieux. Je n'entendais plus d'autre bruit que le pétillement des grosses branches qu'on remettait de temps à autre sur les brasiers.

Mais ce n'était pas fini!

Vers une heure du matin, de trois côtés à la fois partent des rugissements, poussés avec une précision, un ensemble magnifiques. En dépit des feux ravivés, des cris de mes gens, le bruit augmente, se rapproche : les chiens, le poil hérissé et la queue basse, rampent autour de moi en grondant sourdement; les bœufs épouvantés trépignent et s'agitent; heureusement leurs liens sont solides! Le bruit cesse un moment, mais c'est pour reprendre de plus belle; on dirait que tous les lions d'Afrique se sont entendus pour venir me donner une sérénade d'adieu. Tout le camp était en désarroi; entouré de mes Cafres, je courais çà et là dans le costume succinct que portait Wallenstein la nuit de son assassinat. Je n'y avais ajouté que les bottes à cause des épines. Nous envoyions des coups de feu dans toutes les directions. Je craignais que malgré nos efforts, ces enragés animaux ne forçassent les palissades. Enfin, au bout d'une demi-heure qui m'avait paru longue, les rugissements s'éloignèrent, et finirent par se perdre dans la forêt, comme un grondement lointain d'orage.

Le lendemain matin j'allai, bien armé, faire une reconnaissance autour du camp, et je vis que les lions avaient trouvé la trace de mes bœufs dans l'herbe, et les avaient ensuite suivis jusqu'au camp. Je découvris aussi le cadavre de la panthère qui avait emporté et entamé mon chien. Une de mes balles tirées au hasard lui avait brisé les vertèbres.

Le pauvre Jack survécut, pour ainsi dire par miracle, à cette terrible aventure. Les premiers jours, il était incapable de marcher, et les secousses du chariot lui causaient d'intolérables douleurs. N'ayant pas le courage de l'achever, je l'avais abandonné, laissant près de lui quelque nourriture. Mais à la halte suivante, je fus bien surpris de le voir arriver en se traînant sur nos traces : l'instinct de la conservation, l'horreur de la solitude avaient été plus forts que la souffrance. Il nous suivit ainsi à distance pendant quelques jours ; puis ses plaies commencèrent à se cicatriser, et il était en pleine convalescence quand j'arrivai à Maritzburg, où je le laissai en bonnes mains.

19 juillet. — En quittant ce campement de la Nata, où nous avions passé une nuit si agitée, j'y laisse accrochées à un arbre, dans un endroit très apparent, des instructions pour l'arrière-garde.

J'apprends en route, par un Boschiman nomade, que mes quatre autruches apprivoisées, perdues en allant au Zambèze (1) ont été recueillies dans un kraal situé à peu de distance dans le sud; nous faisons un léger détour pour les reprendre. C'était le premier endroit habité que je voyais depuis le

(1) V. chap. VIII.

village de Wanki! J'y renouvelle mes provisions de maïs et autres céréales, de volailles et de viande sur pied (chèvres et moutons.) Puis nous reprenons la direction que nous avions suivie en venant; ce chemin déjà frayé nous épargne bien des embarras et des lenteurs. Aussi dès le 22 juillet je revois le village de Babas, dont nous étions partis quatre mois auparavant. J'y congédie le fameux sorcier Debgué et les autres Malakakkas que j'avais embauchés pour l'excursion du Zambèze, et qui me sont maintenant plus qu'inutiles. Enfin, dans la soirée du lendemain, j'y suis rejoint par mes traînards, sous le commandement du flegmatique Cluley.

CHAPITRE XIII

Aventures de l'arrière-garde. — Une hyène ensorcelée. — Mort tragique de la chèvre Bousi. — Rencontre de mon ancien cocher Philips. — Arrivée et dernier séjour aux placers du Tati.

Le commandant de mon arrière-garde était bien maigre, et son costume bien délabré ; je n'en fus pas surpris quand je connus ses aventures. En partant du Zambèze, il avait retrouvé et suivi ma trace pendant les deux premiers jours, mais l'avait ensuite complètement perdue, s'étant jeté beaucoup plus à droite. Il est vrai que dans cette direction, il avait eu moins à souffrir que nous de la soif. Enfin il avait retrouvé les ornières, à environ une journée et demie de distance de l'endroit où le chariot avait stationné pendant notre excursion pédestre. Mais Cluley n'avait eu garde de retourner jusque-là. Il était bien trop impatient de me rejoindre, et trouvait peu d'agrément à allonger sa promenade avec une bande de Cafres affamés. Ainsi mes provisions et mes instructions avaient été

perdues pour lui ; j'ai su depuis qu'elles avaient été recueillies par des Matébélés qui, deux ans plus tard, les conservaient encore comme des reliques.

Pendant les quarante-huit heures qui s'écoulèrent entre notre jonction et le départ, mes gens de l'arrière-garde ne firent qu'un seul repas. Il est vrai qu'il dura tout ce temps.

27 juillet. — Notre séjour au kraal suivant, celui d'Oumsouase, fut signalé par un incident assez particulier. Au moment où nous préparions notre installation pour la nuit, une antilope et une hyène lancée à sa poursuite bondirent au travers du camp. Bokkis, qui avait son fusil à la main, tira la hyène au vol pour ainsi dire, et eut le bonheur ou l'adresse de lui loger une balle dans la nuque. Elle alla tomber à quelque distance de la palissade, C'était un fort beau spécimen de l'espèce tachetée, que les indigènes nomment *marafil*. Le lendemain, j'allai la voir avec quelques-un de mes gens. Je voulais prendre sa tête, parce que la mâchoire avait toutes les incisives, ce qui n'est pas commun. Je la retrouvai à la même place, immobile au milieu d'une mare de sang. Un de mes hommes lui assèna encore plusieurs coups violents d'une espèce de massue. Enfin, avant de procéder à l'opération, je touchai la gueule avec un bâton. — Un grognement sourd, un œil entr'ouvert; étincelant de rage impuissante, m'apprirent que le féroce animal respirait encore. Mes gens, stupéfaits, disaient que cette hyène devait être ensorcelée pour survivre si longtemps à une telle blessure, à l'hémorrhagie et aux coups de massue. Cela tenait, sans doute, à ce

que la balle n'avait pas endommagé les vertèbres.

La nuit suivante, cette hyène fut cruellement vengée par une de ses congénères qui pénétra dans mon camp et se jeta sur ma chère favorite, cette pauvre *Bousi* qui avait échappé à tant de périls. Un de mes Cafres, accouru au bruit, tua d'un coup de zagaie la bête féroce et lui arracha sa proie encore palpitante, mais les blessures étaient incurables.

Le 2 août, je redescends dans la vallée du haut Tati, et le 5, nous arrivons à ce poste avancé de mineurs australiens où j'avais bivouaqué, le 23 mars précédent (V. ch. VIII). En attendant l'arrivée des machines, ces vaillants travailleurs continuaient leur exploitation par le procédé primitif de broyage à la main du quartz dans les matières. Ils n'avaient encore récolté en tout, que 28 onces d'or.

En redescendant la vallée, je fais la rencontre d'un marchand nommé Paterson, qui s'en allait acheter du maïs chez les Malakkakas. Le conducteur de son chariot était précisément mon ex-cocher Philips, dont j'ai précédemment raconté les escapades, et qui m'avait quitté avec Hübner (V. ch. IV et VII). Il m'apprit que mon ancien compagnon de voyage avait heureusement accompli son exploration des mines de diamants du Transvaal et regagné sain et sauf la terre de Natal.

Malgré nos anciens démêlés, Philips parut enchanté de cette rencontre. Il me trouva bien bruni et maigri, ce qui ne m'étonna nullement, attendu que l'on ne va pas dans les déserts de l'Afrique

pour gagner de l'embonpoint et se rafraîchir le teint. Je lui témoignai mon étonnement de le voir encore en pleine activité de service, le long fouet à bœufs en main, quand il m'avait témoigné si souvent le désir de prendre sa retraite, de retourner dans son pays vivre tranquillement, et courtiser les jeunes beautés hottentotes. Il m'avoua franchement que cette vie oisive lui devenait bien vite insupportable ; que la vue d'un bel attelage de bœufs, la perspective de quelques mois d'existence libre en pays sauvage, avaient pour lui un attrait irrésistible. Je crois aussi que, vu son habitude bien connue, de manger et surtout de boire au fur et à mesure en compagnie l'argent qu'il gagnait, mons Philips faisait un peu de nécessité vertu. Il est certain néanmoins que cette existence nomade du désert, exerce une véritable fascination sur ces conducteurs de bœufs, gens encore à demi sauvages, et devient pour eux une nécessité. Parfois, au milieu d'une campagne laborieuse, ces gens rêvent d'un paradis de *far-niente*. Mais ils n'ont pas plutôt franchi le seuil de cet Eden prétendu, qu'il se change pour eux en enfer. Ils ne songent plus qu'à s'y soustraire, à reprendre cette vie aventureuse, toute de contrastes et de surprises, où la faim et la soif alternent brusquement avec l'indigestion et l'ivresse. Ils sont comme ces oiseaux de mer, qui ne se montrent et ne se plaisent qu'au fort des tempêtes, dussent-elles finalement les engloutir !

8 août. — Nous arrivons aux grands placers du Tati à une heure de l'après-midi, c'est-à-dire au moment de la plus grande chaleur du jour. C'est

l'heureoù les travaux sont interrompus, où tous les mineurs vont chercher dans leurs cabanes un abri contre les ardeurs intolérables du soleil africain. On n'entendait aucun bruit, on ne sentait aucun souffle ; au-dessus des habitations, la fumée montait lentement, en colonnes perpendiculaires, dans l'air immobile. Aucune végétation n'avait résisté à cette chaleur torride ; les feuilles même des aloës avaient l'aspect et la teinte du cuir. Seuls, les grands mimosas des bords du Tati tenaient bon ; leur ligne se déroulait, comme un long ruban d'immuable verdure, à travers ce paysage calciné.

Je fis faire plusieurs décharges pour annoncer mon arrivée. A ce bruit, tout sembla revivre, toutes les cabanes s'ouvrirent ; je fus entouré, reconnu, acclamé. La situation des mineurs n'avait pas sen siblement varié depuis mon départ. Faute de bonnes machines à broyer, on n'avait encore aucune donnée certaine sur les bénéfices de l'entreprise. Quelques ouvriers, découragés, avaient abandonné la place ; mais il en était arrivé d'autres.

On avait aussi reçu de mauvaises nouvelles des chasseurs d'éléphants, qui parcouraient les vallées, encore peu connues, du Ganyana et de l'Oumfoule, affluents du Zambèze. Cette région était fort giboyeuse, mais non moins malsaine. Tous les chasseurs avaient été pris de fièvres, deux en étaient morts ; et l'un de ces derniers était Mac Gillivry mon ancien compagnon. Un troisième avait perdu sa femme et ses deux enfants. Les autres chasseurs, abattus par la fièvre, n'avaient pu faire campagne, et se trouvaient hors d'état de revenir de longtemps.

Le 14 août, je quittai les places, me dirigeant sur Sochong. Dans la saison où nous étions, cette partie du trajet, jusqu'à la frontière du Transvaal, n'était pas à beaucoup près la plus agréable.

CHAPITRE XIV

Du Tati à Sochong. — Deux lions insuffisamment apprivoisés. Retour sur le Limpopo. — Une sérénade africaine d'adieu. — Une amazone du Transvaal. — Traversée de ce territoire. — Ce qui surprend le plus mes Matébélés. — Pourquoi je *brûle* l'habitation Diedrich. — Arrivée à Rustenburg.

J'abrège le détail de cette traversée, qui me ramenait dans des localités déjà parcourues. Je mentionne seulement quelques incidents caractéristiques, et les renseignements qui pourront être utiles à d'autres pèlerins armés des déserts africains.

Je faisais route avec deux négociants du Natal, et notre caravane se composait en tout de cinq chariots. Nous avions eu soin d'emporter de l'eau en partant : la précaution n'était rien moins qu'inutile, car nous n'en trouvâmes d'autre qu'après quarante-huit heures de marche, à ce fameux étang du Gogwe, où j'avais eu ainsi qu'Hübner de si vives émotions. (V ch. IV.) Nous aurions pu abréger la durée de ce trajet par des marches de nuit; mais la lune se levait tard à cette époque, et il eût été impru-

dent de cheminer au milieu des ténèbres, dans des parages si mal habités. Ils continuaient de justifier leur mauvaise réputation. Tout récemment encore, un voyageur, campé non loin du Gog-we, avait eu deux bœufs emportés par des lions, en dépit de son enceinte palissadée et de ses feux de bivouac.

L'aspect du pays n'avait d'ailleurs rien d'engageant. Tout était poudreux, brûlé, calciné, et le peu d'herbe qu'on aurait pu trouver encore dans cette saison avait été en grande partie dévorée par les sauterelles.

Le 23 août, à une journée seulement de Sochong, nous dûmes camper militairement, comme en pleine forêt vierge. Tout le pays était en émoi des hauts faits de deux lions naguère pris tout jeunes et apprivoisés, qu'on avait vus longtemps à Sochong, doux comme des moutons. Mais quand ces lionceaux se virent « *lions* parfaits, et friands de tuerie », ils disparurent tout à coup; — puis il y eut successivement quatre bœufs et deux indigènes dévorés dans les environs de Sochong. C'était l'effet naturel d'une réaction de l'état civilisé à la sauvagerie, réaction qui se produit avec une violence extrême chez les grands fauves; — et même parfois chez les hommes.

Nous n'essuyâmes aucune alerte; mais, la nuit d'après, un chasseur qui nous suivait à vingt-quatre heures de distance, fut attaqué par un de ces lions, et parvint à le tuer.

Le 24, nous repassâmes l'étroit défilé dans les rochers de Sochong, défilé que j'avais baptisé *la Gorge du Diable*, et qui me parut plus diabolique que jamais.....

Malgré la fatigue des bœufs, je traverse à marches forcées l'horrible région épineuse qui sépare Sochong du Limpopo. Le 26, nous nous réinstallons dans mon ancien camp de Pallas; il y avait trente-deux heures que mes malheureuses bêtes n'avaient vu d'eau. Ces bords du fleuve des crocodiles, où j'avais naguère tué mon premier gnou (V. ch. IV), perdent beaucoup de leur charme dans cette saison ; la plus grande partie du gros gibier émigre dans des régions moins accessibles à la sécheresse. Je trouvai de meilleurs pâturages à la halte suivante, sur les bords du *Notuani*, petite rivière torrentielle, qui forme la limite du Transvaal et des Béchuanas. Aussi je crus devoir rester quatre jours entiers dans cette oasis, pour faire reposer mes bœufs. D'après mes calculs, l'embouchure de cette rivière dans le Limpopo est située par 23° 24′ 53″ de longitude sud.

Nous décampons le 30, et j'éprouve une certaine satisfaction à me retrouver sur le territoire d'un État civilisé (Transvaal), bien que nous devions côtoyer plusieurs jours encore le fleuve des crocodiles, sans rencontrer d'habitations...

2 septembre. — Pendant la marche, nous sommes accostés par quelques indigènes fort effarouchés. Ils nous expliquent, en criant et gesticulant à outrance comme font toujours les Cafres, qu'ils viennent d'avoir un bœuf mangé par des lions, et craignent qu'il ne leur en arrive autant. Ils demandent à faire route quelque temps sous ma protection, ce que je leur octroie volontiers.

Nous bivouaquons à quelques centaines de pas du Limpopo, dans un endroit qui, bien qu'appar-

tenant au territoire du Transvaal, ne laisse rien à désirer en fait de sauvagerie! J'eus là l'occasion de constater, par une expérience toute personnelle, quelles bizarres contradictions recèle l'âme humaine.

Il était déjà plus de minuit. Tout dormait autour de moi; seul, j'étais en proie à une espèce d'insomnie nerveuse. Par moment, pareils à un orage lointain, des rugissements m'arrivaient du fond des bois qui couvraient l'autre rive. Je finis par me relever, m'habiller, me rapprocher du fleuve pour ne rien perdre, pour ressaisir quelque chose de ce nocturne sauvage. C'était sans doute la dernière fois que je l'écoutais, et de ce voyage, et de ma vie! Le dirai-je? Ce bruit que tant de fois j'avais entendu avec anxiété, avec impatience, dans le cours de mes pérégrinations aujourd'hui finies; — bien finies, hélas! — cet écho affaibli des grandes voix de la région farouche que je laissais derrière moi pour toujours me produisait alors une impression toute différente; celle d'un adieu! C'était comme une évocation suprême de cette période de vie nomade, qui contrastait si fort avec la monotonie placide de l'existence civilisée dans laquelle j'allais rentrer. Et, comme souvent il arrive, les plus mauvais jours de mon excursion, les jours de grandes fatigues, de privations, de dangers mortels, étaient ceux dont le souvenir me semblait le plus doux.

Le 3, nous campons à *Hole-Fontein*. De notre bivouac, la vue s'étend sur un superbe horizon de montagnes, du côté du sud-est. Des indigènes nous apportent de la farine de doura et des sauterelles grillées, qu'ils échangent contre de la verroterie.

Nous passons dans cet endroit la journée du lendemain qui était un dimanche, et, le 5, nous abordons la région montagneuse du Transvaal.

Nous bivouaquons près d'une chaîne de rochers escarpés, non loin des monts Pilands, dont les masses d'azur se détachent vivement sur un ciel embrasé. Tandis que nous procédons à notre installation nocturne, j'entends un aboiement lointain. j'aperçois à un mille de distance une maisonnette parmi des arbres. C'est la première habitation de Boërs; nous voici de retour aux avant-postes de la civilisation !

Le lendemain, je vais à cette ferme acheter quelques provisions. J'y remarque, accrochée dans un arbre près de la maison, la dépouille toute fraîche d'une lionne de belle taille. Elle avait été tuée quelques jours auparavant par la fermière, qui du seuil de son logis avait aperçu l'animal rôdant indiscrètement autour du parc à bœufs. C'était un coup glorieux pour une femme ; la balle, du plus fort calibre, avait traversé la lionne de part en part. J'offris en vain jusqu'à six thalers de la peau; cette amazone du Transvaal ne voulut à aucun prix se séparer de son trophée.

Elle m'indiqua, pour gagner Rustenburg, une direction plus courte et non moins pittoresque que celle que j'avais prise en allant. Nous cheminions sur les premiers contreforts des monts Pilands; la température y était d'une fraîcheur bien faite pour charmer des gens qui arrivaient de la région brûlante du Tati et de Sochong. Favorisé par un superbe clair de lune, nous prolongions nos marches du soir jusqu'à une heure fort avancée; on

apercevait au loin les lumières des habitations au milieu des massifs d'orangers, d'oliviers, et de majestueuses plantations d'eucalyptus.

J'entrai dans plusieurs de ces fermes où il ne se trouvait alors que des femmes et des enfants ; les hommes n'étaient pas encore revenus des grandes chasses de l'intérieur. Comme les accidents graves ne sont pas rares dans ces expéditions, la situation des fermières du Transvaal, pendant ces longues attentes, ressemble fort à celle des femmes de marins embarqués pour un voyage de long cours.

J'avais toujours avec moi ces réfugiés matébélés qui m'avaient joint sur la Nata, et me faisaient la conduite si loin de leur pays, autant par curiosité que pour leur sûreté. Ils voulaient aller jusqu'à Maritzburg pour voir les *majachas* (soldats) des blancs (la garnison anglaise). Quelques-uns même parlaient de pousser une pointe jusqu'à « l'eau salée ». En attendant, ce qui les surprenait le plus dans les fermes du Transvaal, c'était le grand nombre de *sangliers domestiques*.

Le 7 septembre au soir, je bivouaquai au bord d'un ruisseau, d'où l'on jouissait d'une vue magnifique sur les monts Magalis, avec leurs cimes dorées « d'or rouge », comme il est dit dans les Nibelungs, par les rayons du soleil couchant. La sombre verdure qui couvrait les pentes, tranchait vivement sur les teintes d'un jaune pâle des herbes de la plaine. Plus haut, parmi les routes escarpées, se dressaient fièrement dans l'atmosphère lumineuse les euphorbes et les aloès, comme des sentinelles végétales. De ce point, j'apercevais aussi dans le lointain les murs du beau chalet du capitaine saxon

Diedrich, qui m'avait si bien accueilli au départ (1). Je savais qu'il aurait le plus grand plaisir à me revoir, et n'aurait pas manqué de m'arrêter chez lui, s'il avait été garçon. Mais le pitoyable état de ma garde-robe, retour du Zambèze, m'interdisait absolument de me présenter devant une dame. Pour n'être pas retenu malgré moi, je m'arrangeai pour passer de nuit dans le voisinage de cette habitation.

Dans l'après-midi du 8 septembre j'aperçus bien loin du côté du S.-S.-E., pareilles à des points brillants, les premières maisons de Rustenburg; et à 7 heures 15 minutes, je faisais mon entrée dans cette petite ville.

(1) V. ch. IV.

CHAPITRE XV

De Rustenburg à Potchefstrom. — Ma première nuit dans un hôtel. — Inconvénients pratiques d'une escouade d'autruches dans un pays civilisé. — La fièvre du diamant. — Départ de Potchefstrom. — Passage laborieux de l'Oumgeni. — Les Matébélés à Maritzburg. — Départ pour Durban. — Salut à la mer !

Je ne restai à Rustenburg que le temps strictement nécessaire pour renouveler mes approvisionnements et faire reposer mes bœufs. J'en repartis le 14; la traversée de la région pittoresque des monts Magalis (V. ch. IV) ne fut au retour comme à l'aller qu'une promenade d'agrément.

Le 20 septembre, à neuf heures du matin, j'arrivai à Potchefstrom. Ce fut là que, pour la première fois depuis bientôt dix-huit mois, je couchai, ou plutôt j'essayai de coucher dans une chambre d'hôtel. Brusquement réveillé au milieu de la nuit, j'éprouvai une sensation indéfinissable en ne sentant pas le moindre souffle d'air, en cherchant vainement au-dessus de ma tête les splendeurs de la voûte étoilée. Il me semblait être enterré vivant!

Je m'arrachai avec une sorte d'horreur à cette obscurité silencieuse, et m'en allai reprendre mon poste nocturne près de mes gens, qui bivouaquaient sur la place autour du chariot.

Mon arrivée avait fait sensation. Du matin au soir les curieux se rassemblaient autour du campement, pour contempler les trophées de ma campagne cynégétique et le chariot, dont la couverture et la caisse portaient des traces non équivoques de son passage à travers les broussailles épineuses et les futaies africaines. Mes quatre autruches, qui avaient atteint leur entier développement, obtenaient aussi un succès d'enthousiasme. Elles faisaient des courses folles dans les rues et aux alentours, et revenaient escortées de tous les polissons de la ville. Mais, malgré leur douceur exemplaire, elles ne tardèrent pas à m'occasionner des désagréments. Un jour, un gamin qui les serrait de trop près, fut rudement culbuté d'un coup de pied; une autre fois, elles effarouchèrent un attelage de bœufs qui brisèrent le timon de leur chariot. Puis ce fut le tour de plusieurs chevaux qui prirent le mors aux dents; il y eut même un poulain qui périt dans la bagarre. Bref, en dix jours je fus cité trois fois devant le juge de paix, pour réparation de dommages causés par ces intéressants volatiles. J'eus beau dire que l'apparition d'autruches apprivoisées à Potchefstrom était un phénomène ornithologique considérable, très digne de l'intérêt sympathique d'une population aussi intelligente et amie du progrès, etc.; je n'en fus pas moins condamné à payer des dommages-intérêts. Pour en finir avec ces tracasseries, qui me rappe-

laient trop bien que j'étais maintenant en pays civilisé, je mis les délinquantes en pension dans une ferme des environs, pendant le reste de mon séjour à Potchefstrom.

Ce séjour se prolongea plus que je n'aurais voulu. Dans les derniers jours de septembre, il survint des pluies diluviennes, des inondations, et pendant plus de quinze jours les communications avec le Natal furent absolument interrompues. Le débordement du Vaal et de ses affluents occasionna de grands désastres dans les nouveaux placers de diamants. Les eaux envahirent les fosses, submergèrent les habitations des mineurs, empêchèrent les arrivages de vivres, amenèrent des épidémies.... A cette époque (octobre 1870), la fièvre du diamant avait remplacé celle de l'or. On évaluait à plus de douze mille le nombre des mineurs présents sur le Vaal. Il en était venu, et il en arrivait encore non seulement du Cap, mais d'Australie, de Californie, d'Europe, même de l'Inde et de la Malaisie. Il existait déjà, dans les districts *diamantifères*, des églises, des écoles, des hôpitaux, des auberges, force cabarets, maisons de jeu, etc. On y imprimait même deux journaux, qui naturellement s'étendaient fort sur quelques beaux résultats déjà obtenus, et dissimulaient le revers de la médaille.

Le temps s'étant remis au beau, et les terrains semblant assez raffermis, je pus enfin quitter Potchefstrom le 16 octobre.

Le 6 novembre suivant, je me retrouvais en vue des monts du Dragon, dont mes compagnons les Matébélés contemplaient avec stupéfaction les

cimes neigeuses; c'était la première fois qu'un tel phénomène frappait leurs regards. Du col de Renan, je saluai pour la dernière fois les savanes verdoyantes de l'Oranje et du Transvaal.... Entre les monts du Dragon et Maritzburg, chef-lieu du Natal, je croisai un grand nombre de chariots et d'émigrants, se dirigeant vers les placers de diamants....

Le 16, par un temps épouvantable, nous franchîmes, non sans peine et sans péril, le gué de l'Oumgeni en amont de la cataracte que j'ai précédemment décrite (V. ch. III). C'était mon cocher Bokkis qui m'avait décidé à tenter l'aventure, bien que les eaux fussent trop hautes. J'eus là un moment d'anxiété terrible, voyant le chariot et son attelage dériver vers l'abîme; ce ne fut pas trop de toute l'habileté de Bokkis et des efforts réunis de tous mes gens, — les uns se joignant aux bœufs, les autres poussant à la roue, — pour sortir de ce très mauvais pas.

A sept heures du soir, nous étions à Maritzburg. Là, mon premier soin fut de mander un cordonnier, un tailleur et un perruquier, pour opérer les changements indispensables à ma personne ainsi qu'à mon costume, car je n'étais guère plus présentable que mes indigènes en société!

Je me tins soigneusement caché, pendant qu'on travaillait à ma métamorphose; mais ensuite j'éprouvai un vrai plaisir, je l'avoue, à retrouver les jouissances sociales dont j'avais été privé si longtemps.

Plusieurs de mes serviteurs cafres m'avaient déjà quitté; je congédiai les autres à Maritzburg. Bokkis alla rejoindre sa famille qui habitait aux

environs; Cluley partit pour les mines du Transvaal. Les refugiés Matébélés qui m'avaient accompagné jusque-là étaient dans l'extase ; la musique militaire surtout leur procurait des jouissances infinies. Mais au bout d'une dizaine de jours, ils se sentirent dépaysés, atteints de nostalgie, et comme anéantis par la contemplation de tant de merveilles. Ils se recommandèrent à moi pour leur trouver une occasion de regagner leur pays. Je les engageai en vain à prolonger leur excursion seulement de deux jours pour voir la mer. Ils me répondirent d'une commune voix, qu'ils n'avaient vu et entendu que trop de choses, que la tête leur en tournait, que sûrement leurs compatriotes refuseraient de les croire, quand ils raconteraient tous ces prodiges.... Je réussis à les faire admettre dans une caravane de chasseurs et de trafiquants, qui allaient vers Sochong.....

Que dirai-je encore?... Je partis de Maritzburg, par une belle journée de décembre, non avec mon chariot que j'avais envoyé en avant, mais par la diligence qui faisait alors le service de Maritzburg à Durban. Il faut avoir voyagé pendant deux ans en voiture à bœufs, pour apprécier le mérite de vélocité relatif d'une diligence. Jamais il ne m'avait semblé aller aussi vite sur les chemins de fer d'Europe, dans les *express* les plus accélérés.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, nous relayons en haut de la côte de Pine-Town, d'où la vue s'étend sur l'embouchure de l'Oumgeni, le port et la baie de Durban. Je revois, je salue avec transport la mer immense ; cette rude mais bienfaisante éducatrice, cette fidèle amie de ma jeunesse, qui

m'a fait connaître tant de peuples et de pays divers; amasser un trésor d'impressions et de souvenirs; — à laquelle, enfin, je vais devoir un dernier bonheur plus grand encore, celui de revoir bientôt ma patrie!

APPENDICE

Je reçus à Durban l'accueil le plus sympathique. Quelques jours après mon installation à l'hôtel Sampson, j'eus la satisfaction d'y voir débarquer une ancienne connaissance de 1866, M. Ch. Ellis, chasseur et pêcheur émérite. Comme moi, il avait voulu revoir l'Afrique. Cette rencontre me fut d'autant plus agréable, qu'il s'arrangea et me donna un bon prix de mes bœufs et de mon chariot, dont les avaries étaient plus apparentes qu'importantes.

Pendant ce dernier séjour à Durban, je retrouvai encore un compagnon de mes premières chasses africaines, un M. Throgmorton, qui venait de parcourir une grande partie de l'île de Madagascar, où il s'était rencontré avec l'illustre voyageur français Grandidier (1).

(1) La relation du voyage de M. Grandidier, présentement sous presse, est l'ouvrage le plus complet, sous tous les rapports, qui aura jamais paru sur Madagascar.

D'après ce que me raconta Throgmorton, j'ai reconnu qu'on s'était fait jusqu'à présent en Europe les idées les plus fausses sur l'intérieur de cette île. Dans la plupart des localités qu'il avait visitées, les indigènes n'avaient jamais vu d'Européen; on considérait celui-là comme une sorte de phénomène ambulant. Nulle part il n'avait été insulté ou seulement regardé de travers; bien au contraire, on se disputait, parfois très chaudement, l'honneur de le porter d'un lieu à un autre. Partout il était accueilli de la façon la plus hospitalière, et ces bons Madécasses lui fournissaient en abondance et *gratis* des provisions de toute espèce; porcs, dindons, poulets, riz, fruits et légumes.

A Tananarivo, la capitale, où il avait dû faire quelque séjour avant d'obtenir l'autorisation de visiter l'intérieur de l'île, Throgmorton eut plusieurs entretiens avec le principal ministre. La première fois, il s'évertuait pour parler malgache à cette brune Excellence, qui lui dit tout à coup en bon anglais : « Ne vous donnez donc pas tant de mal, j'ai fait mon éducation à Londres! »

Il paraît aussi que la musique est fort cultivée dans la haute société de Tananarivo. — Mais ce pauvre Throgmorton avait rapporté la fièvre de Madagascar. Il était déjà bien affaibli, presque méconnaissable lors de mon départ, et j'appris sa mort peu de temps après mon retour en Europe.

Avant de m'embarquer, je voulus revoir quelques planteurs que j'avais connus lors de mon premier voyage chez les Zoulous (V. ci-après). Je trouvai que la culture avait fait de grands progrès dans

cette contrée depuis 1866. De vastes étendues de bois avaient été converties en plantations de cannes à sucre. On ne peut dire que le pays y ait gagné, au point de vue pittoresque. Cette colonie de Natal est d'ailleurs en pleine prospérité. En 1872, le chiffre des importations avait été de 198, 421 liv. sterl. celui des exportations seulement de 149,694 l. sterl. En 1873, l'importation s'est élevée à 238,000 l. sterl., l'exportation à 235,000, c'est-à-dire à un chiffre à peu près égal. Selon toute apparence, l'établissement du télégraphe électrique, qui, depuis le commencement de 1876, relie à Londres le Cap, Port-Elisabeth et Natal (par Maurice et Aden), exercera une influence considérable et heureuse sur la destinée des colonies anglaises de l'Afrique australe.

Outre les placers du Tati et les mines de diamants du Transvaal, mon compatriote Ch. Mauch, l'infatigable investigateur des richesses métallurgiques de ces régions, a découvert, en 1874, d'importants gîtes aurifères dans le district de Leydenberg, qui fait aussi partie du territoire du Transvaal. L'exploitation de ces nouveaux placers a été inaugurée la même année par une soixantaine de mineurs australiens, venus de Sidney à bord du navire allemand *le Beethoven*, patronage inattendu pour la recherche d'un métal dont ce grand homme n'avait guère tâté de son vivant! Ces mineurs débarquèrent dans la baie *Delagoa :* c'est le point du littoral africain le plus rapproché des nouvelles mines. On peut de là se rendre à Leydenberg en douze jours, quinze au plus, tandis qu'il faut trois et jusqu'à quatre mois pour y aller

de Durban. Découverte en 1544 par le navigateur portugais Lorenço Marquez, la baie Delagoa est située à environ 50 myriamètres au nord-est de Durban, et à 20 au sud-ouest de l'embouchure du Limpopo. Pendant près de trois siècles, le Portugal, au nom duquel Marquez avait pris possession du littoral de cette baie et des îles qui en commandent l'entrée, s'en est considéré comme le seul et unique propriétaire. Mais il paraît qu'il se trompait, car depuis 1823 l'Angleterre a pris possession de la partie sud de la baie, et des petites îles qui en commandent l'entrée (îles d'Inyak et des Éléphants). Le gouvernement britannique fait valoir, à l'appui de ses prétentions, des considérations philanthropiques. Il y a là un excellent mouillage pour les bâtiments anglais chargés de la police de ces parages, où la traite des nègres se fait encore sur une grande échelle par navires arabes, notamment à l'embouchure du Zambèze et à Madagascar (1). Toutefois le Portugal maintient ses prétentions sur la totalité de ce littoral, et les deux puissances ont soumis ce litige à l'arbitrage de M. le maréchal de Mac-Mahon, président de la République française (2).

Peu de jours avant de m'embarquer, j'avais fait la conduite jusqu'à Pine-Town à M. Ch. Ellis, qui

(1) Consulter à ce sujet la curieuse brochure de Cooper, *Un Continent perdu.* (Hachette.)

(2) Par décision arbitrale du 24 juillet 1875, le maréchal de Mac-Mahon a donné raison au gouvernement portugais. On trouvera le texte intégral de ce jugement dans le tome XIII de l'*Année géographique* (Hachette,, pp. 113-115.

s'en allait joyeusement en guerre avec mon chariot remis à neuf et mes bœufs, devenus sa propriété. Quelques mois après, je ne fus pas peu surpris de rencontrer au beau milieu de Londres, dans Piccadilly, ce même Ellis, que je croyais aux prises avec les éléphants et les buffles! quinze jours après son départ de Durban, il avait été brusquement rappelé en Angleterre par la nouvelle de la mort d'un riche parent dont il était l'héritier. Il n'en regrettait pas moins sa partie de chasse interrompue, et comptait bien la reprendre une année ou l'autre.

Dernier renseignement pratique. Cette excursion du Weser au Zambèze et retour m'a coûté en tout 10,000 thalers (37,500 fr.). Dans ce chiffre, qui n'a rien de bien effrayant pour une tournée de vingt-sept mois (nov. 1868-fév. 1871), je comprends absolument tout, même les dépenses de steamers et d'hôtels.

Il est bien des folies plus ruineuses, et dont il ne reste que des regrets!

CHEZ LES ZOULOUS

CHEZ LES ZOULOUS

I

Le 23 janvier 1866, j'étais parti de Londres sur le navire à voiles *Eudora*. Nous n'arrivâmes à Natal que le 6 avril. Le mauvais temps nous avait retenus pendant plus de trois semaines dans la baie de Biscaye.

Natal est l'unique port de la baie qui porte ce nom. Elle fut, comme on sait, découverte par Vasco de Gama en 1497, jour de la Nativité du Christ, d'où cette dénomination de Natal (*natalis*). Cette colonie anglaise est en pleine prospérité; on y trouve tous les produits des climats tropicaux et tempérés. Les branches principales d'exportation sont le sucre; le café, dont la culture prend chaque année plus d'importance; la laine, le coton, l'ivoire, les pelleteries et l'arrow-root.

J'arrivais au commencement de la saison sèche, dans le meilleur moment pour réaliser mon projet d'excursion cynégétique dans le pays des Zoulous, limitrophe du territoire anglais. Bien entendu, il n'y a pas d'hiver proprement dit dans une contrée où les orangers et les rosiers fleurissent toute l'année en plein air. Pendant ma tournée, je ne vis qu'une seule fois, par une matinée de juin, l'herbe blanche de givre.

La saison sèche commence en avril et finit en septembre. Alors on entre dans une série d'orages, de tempêtes, de pluies diluviennes, qui transforment les moindres ruisseaux en torrents infranchissables, et retiennent bloqués pendant des semaines, quelquefois des mois entiers, les chasseurs attardés.

Pour voyager dans l'Afrique australe, la première chose à faire est de se pourvoir d'un de ces chariots massifs, lourds, incommodes tant qu'on voudra, mais les seuls véhicules dont on puisse se servir dans de tels chemins, ou plutôt à défaut de chemins. Tout le monde s'en plaint, mais on n'a pas encore trouvé mieux.

Le chariot est couvert d'une toile fixée sur des cerceaux. L'intérieur est occupé en partie par un hamac, sorte de cadre en bois dont le fond est un réseau de fortes lanières en cuir, sur lequel le voyageur installe son matelas et ses couvertures. On est ballotté comme en pleine tempête, mais à la longue on s'y fait. Pour mettre cette arche de Noé terrestre en mouvement, il ne faut pas moins de quatorze bœufs. Ceux du pays des Zoulous passent pour les meilleurs; mais, en tout cas, il importe

que ces animaux soient inoculés contre la pneumonie, qui fait périr tous les ans un grand nombre de bestiaux dans cette partie de l'Afrique. Le chasseur doit avoir en plus un ou deux chevaux de selle, et une meute de quatre à six chiens.

Le service du chariot exige à lui seul deux hommes spéciaux. L'un se tient d'ordinaire à la tête de l'attelage, et conduit en main les bœufs du premier rang. L'autre, majestueusement installé sur le siège, est le cocher proprement dit. C'est lui qui donne l'impulsion générale, à l'aide d'un fouet à lanière d'hippopotame, dont le manche en bambou a trente pieds de long. Le sort du véhicule, et par conséquent celui de l'expédition, sont dans les mains de cet homme. Il n'est rien moins que facile de faire marcher ensemble quatorze bœufs sur des pentes rocheuses, dans des terrains inégaux, crevassés; de leur faire franchir à gué des cours d'eau torrentiels. Mais ces gens-là, métis de Hottentots pour la plupart, sont des virtuoses dans leur genre; ils ont des poumons et une poigne d'acier. En même temps qu'ils adressent d'incessants appels aux bœufs, désignant chacun par son nom particulier : *Tafelberg! Blessbock! Hermann!* etc., ils font usage sans relâche du fouet monstre, dont le sifflement et le claquement sont quelque chose d'effroyable. Le claquement, surtout, s'entend de plusieurs milles, du côté où le vent porte. Ce bruit m'a bien souvent guidé pour retrouver ma voiture, quand je m'en étais écarté en poursuivant quelque gibier.

Un bon chariot et son attelage coûtaient alors 160 liv. sterl. (4,000 fr. environ). Les principaux ap-

provisionnements à emporter, pour ces tournées d'une saison, sont : des conserves de viande et de végétaux comprimés; un sac de farine d'au moins 150 livres; une centaine de livres de riz; puis du thé, du café, du sucre, le tout en boîtes de métal à cause des termites; puis encore deux sacs de farine de maïs pour les domestiques indigènes. En fait de munitions, au moins trois mille cartouches. Ne pas oublier non plus de se munir de couvertures de laine et d'une quantité raisonnable de verroterie, pour amadouer les chefs Zoulous, et se procurer des légumes frais dans leurs kraals. Les meilleures armes pour ces expéditions dans lesquelles les rôles de chasseur et de gibier se trouvent parfois intervertis, sont la double carabine rayée et le fusil double, calibres 10 à 12.

Comme il n'est pas facile d'abattre des animaux cuirassés, comme le rhinocéros et l'hippopotame, avec des balles entièrement en plomb, nous y ajoutions de l'étain à la fonte, dans la proportion de 1 à 5. Par cet alliage, la rigidité de la balle s'accroît sensiblement ; il est vrai que c'est un peu aux dépens de la précision du tir. J'ai vu aussi dans plus d'une occasion, contrairement à un préjugé fort accrédité, les balles rondes tuer plus vite et plus sûrement que les projectiles coniques, sujets à glisser sur les os, quand ils arrivent obliquement.

Tous ces préparatifs m'avaient pris près de deux mois. Enfin, le 29 mai au matin, je fis partir en avant mon chariot, et le suivis moi-même une heure après à cheval, accompagné de mes deux serviteurs indigènes. L'un d'eux, un Zoulou plus

noir que le diable, répondait au doux nom d' « Aimable-Esprit » (*Sweet Spirit*); il devait remplir l'office important de cuisinier, et, en attendant, menait mes chiens en laisse. L'autre, un Cafre fort intelligent nommé Mokilikatzi, portait mes fusils et les munitions.

Nous rejoignons le chariot au passage de l'Oumgeni (rivière de Natal), dont le pont métallique frissonne bruyamment sous le poids du véhicule et de sa cargaison, pesant ensemble au moins 1800 kilos. De ce pont, la vue est magnifique. A l'est, on aperçoit la mer, d'un bleu sombre, heurtant contre les falaises ses lames bordées d'une large frange d'écume. Sous nos pieds, les eaux de l'Oumgeni, très basses dans cette saison, ruissellent parmi d'innombrables îlots de sable. Ses rives sont couvertes, à cette hauteur, de plantations de cannes à sucre et d'arrow-root, au milieu desquelles surgissent çà et là les têtes géantes des euphorbes, qui donnent une physionomie toute particulière aux sites africains. Enfin, les montagnes de Maritzburg, gracieusement ondulées, terminent l'horizon du côté de l'ouest.

Toute la région qui s'étend entre l'Oumgeni et la Tugela, limite de la colonie, offre une suite continue de paysages ravissants. Souvent la route (une vraie route dans ce trajet) côtoie une colline plantée de caféiers. Ses pentes sont couvertes de ces gracieux arbrisseaux, dont les fruits, dans cette saison, ressemblent à des cerises mûres. Sur la crête de la colline s'élève l'habitation du planteur, bâtie dans le style des bungalows indiens, entourée de pisangs aux larges feuilles et de buissons de

roses. Soudain la scène change; on s'engage dans une lande où la végétation tropicale déploie toute sa sauvage magnificence. On ne voit plus que palmiers; cactus aux tiges arborescentes, aux rameaux bizarrement infléchis, plantes superbes de feuillage et de fleurs, notamment la *Strelitzia* (pisang sauvage), avec ses longues grappes de fleurs disposées en épis, teintées de jaune d'or à l'intérieur et de bleu en dehors. Puis les cultures reparaissent; on traverse des plantations verdoyantes de cannes à sucre, doucement agitées par la brise.

Nous campions en plein air pendant la plus forte chaleur du jour, et nous repartions dès que la fraîcheur du soir commençait à se faire sentir, vers quatre heures. Mon chariot, avec son attelage encorné, faisait en moyenne vingt milles par jour. Bien entendu, nous choisissions pour la halte un endroit à proximité de l'eau. On n'a que l'embarras du choix, car entre l'Oumgeni et la Tugela on ne rencontre pas moins de sept rivières principales, sans compter les affluents. Toutes coulent de l'ouest à l'est et se jettent dans la mer des Indes, entre la baie de Natal et celle de Sainte-Lucie.

Dans la saison sèche, ces rivières ont l'aspect le plus inoffensif. On dirait une multitude de ruisselets, disséminés dans de vastes espaces sablonneux. Chacune de ces plaines de sable n'est autre chose que le lit d'une seule rivière, et suffit à peine à la contenir pendant la saison pluvieuse.

Cette observation s'applique, à plus forte raison, aux rivières du pays des Zoulous.

Un soir, nous campions sous un grand arbre, dans un îlot au milieu du lit alors presque vide de

l'un de ces cours d'eau, la *Schloue*. Je m'aperçus que, bien au-dessus de nos têtes, les branches étaient chargées d'herbes et de roseaux, apportés par la crue précédente. J'eus la curiosité de mesurer la hauteur, du pied de l'arbre aux premières branches; elle était de 56 pieds. Je fis ensuite mesurer au cordeau, de cette hauteur, la distance totale d'une rive à l'autre; elle était de 800 mètres!

On peut juger, par cet exemple, de la véhémence de ces crues d'hiver qui, en quelques jours et parfois en quelques heures, transforment un filet d'eau en fleuve torrentiel.

II

Après huit journées de marche, j'avais franchi la Tugela, limite du territoire anglais, et abordé les Etats du vieux chef des Zoulous, Panda, le plus puissant des princes indigènes de l'Afrique australe. Il n'était plus alors souverain que de nom. Depuis plusieurs années, il avait délégué toute l'autorité à son successeur désigné, Ketchwayo, qui était non pas l'aîné, mais le plus capable de ses fils.

Aucune des tribus qui habitent entre le Zambèze et les territoires possédés ou protégés par l'Angleterre, n'est comparable pour les qualités guerrières aux Zoulous. Ils ont battu successivement tous leurs voisins, les Amatongas, les Besutos, et même les Béchuanas (Bedjouanas), naguère réputés invincibles.

L'établissement des Zoulous dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui est d'une date assez récente. L'évêque anglican Colenso, qui a longtemps vécu parmi eux, et parle couramment leur langue, dit qu'ils habitaient auparavant du côté de la baie De-Lagoa (probablement dans l'Inhambane, vaste région encore inconnue). De leurs anciens chefs, on ne connaît que les trois derniers prédécesseurs de Ketchwayo aujourd'hui régnant : Ou-Tchaka, (Chaka), Ou-Dingan et Panda.

En 1856, la désignation faite par Panda de Ketchwayo donna lieu à une terrible guerre civile entre celui-ci et Oumbolazi son frère aîné, qui avait un parti puissant. Une bataille décisive fut livrée le 2 décembre sur la Tugela. Ketchwayo avait 12,000 hommes, Oumbolazi 8,000 seulement. Un planteur du Natal, John Dunn, mon futur compagnon de chasse, s'était joint à lui avec quelques autres blancs. Grâce à leurs armes à feu, l'aile droite d'Oumbolazi eut d'abord l'avantage. Mais, pendant ce temps, le reste de ses troupes fut coupé et acculé à la Tugela, large de 1,800 pieds dans cet endroit. C'était le moment des plus hautes eaux; aussi, la plupart de ceux qui se jetèrent dans ce gouffre se noyèrent; mais tous ceux qui restèrent au bord furent massacrés. Ainsi l'avait ordonné Ketchwayo ; il était pour les moyens qui vont droit au but. Il périt là au moins 6,000 hommes, après quoi « l'ordre régna » parmi les Zoulous.

Mon ami Dunn perdit son cheval et ses armes; mais il fut du très petit nombre de ceux qui se sauvèrent à la nage. Dans la suite, comme il parlait bien le zoulou, il fut envoyé plusieurs fois en

mission par le gouvernement de Natal auprès de Ketchwayo, parvint à gagner son amitié, et finit par s'établir dans son pays, où j'allais le retrouver (1).

Je ne tardai pas à recevoir de ses nouvelles. Entre la Tugela et la rivière suivante, nommée *Matekoula*, sa réponse me fut remise par deux indigènes qu'il avait chargés de me conduire à sa demeure. J'en étais encore à cinq journées de marche.

Le 13 juin, je franchis à gué la Matekoula, dont les rives sont fort escarpées. Quand le cocher me montra l'endroit par lequel il devait passer, je crus bien que la voiture y resterait. Point du tout! il démonta seulement les roues, et le chariot, métamorphosé en traîneau, glissa impunément sur ces pentes rocailleuses, faisant éclater les pierres sur son passage. Ceci me rappelle ce qu'a dit un spirituel romancier (Méry) des anciens navires hollandais, que « le fond de la mer était encombré de fragments d'écueils brisés au contact de ces bâtiments impénétrables. » Il est vrai que mon véhicule, solide mais lourd en proportion, s'engrava profondément sur l'autre rive, dans un terrain sablonneux et friable. Il fallut l'alléger d'une partie de son chargement, pour le sortir de ce mauvais pas.

Depuis la Tugela, on ne rencontre plus d'autres constructions européennes que quelques maisons de missionnaires. Les chemins aussi sont un luxe inconnu chez les Zoulous; la direction à suivre

(1) Mohz avait fait sa connaissance dans un précédent voyage

n'est indiquée, de temps à autre, que par les anciennes ornières. Ce pays n'en a pas moins la physionomie d'un parc anglais. Je traversais de vastes et grasses prairies, coupées de petites collines, et parsemées de bouquets de bois (1). Bientôt je commençai à voir des antilopes. Il y en avait de deux espèces ; une petite (*Tragulus rupestris*) qui est la plus commune, et la grande antilope *Reed bock* ou *Eliotragus*, dont la chair est excellente. Je tuai plusieurs de ces jolis quadrupèdes; cette réserve de viande fraîche arriva bien à propos pour satisfaire le féroce appétit de mes indigènes, et surtout d' « Aimable-Esprit », mon cuisinier Zoulou, qui à lui seul aurait avalé tout ce qu'il préparait.

Dans la matinée du 18, j'arrivai chez mon vieil ami John Dunn. Il avait rang d'*Inkosi* ou chef, et semblait fort considéré des indigènes. Sa demeure était dans une situation fort pittoresque : adossée à une chaîne de collines escarpées dont plusieurs avaient bien 1,800 pieds de haut, et parmi lesquelles se précipitait une petite rivière, l'*Inthouense*, qui formait une jolie cascade près de la maison. Au nord-ouest, se dressent d'autres montagnes plus hautes. Au sommet, on trouve des palmiers, des mimosas; les pentes inférieures sont couvertes d'une herbe épaisse qui ne sèche jamais, même dans les plus grandes chaleurs; persistance de végétation fort rare en Afrique. Tout ce pays, d'ail

(1) Cette description se rapporte à la zone moyenne du pays des Zoulous, zone qui commence à environ 20 myriamètres au-dessus du littoral, et s'élève en terrasse jusqu'à la région montagneuse qu'habitent les grands fauves. Sur le littoral, le climat est brûlant et malsain.

leurs, est copieusement arrosé. Chaque pli de terrain recèle un ruisseau, dont la fraîcheur fait croître des arbres magnifiques. La flore est très riche en plantes bulbeuses; je remarquai plusieurs variétés de lis sauvages; le plus beau est celui qui a reçu le nom de *Natal Lilly*, lis du Natal. Les éléphants et les buffles ont déserté ces parages aujourd'hui trop habités; mais on y trouve encore des antilopes, des faisans, des perdrix; et les lions, les panthères et les hyènes y descendent souvent des montagnes.

Ce territoire est fort peuplé. De toutes parts on aperçoit, sur les hauteurs, les kraals circulaires des Zoulous, dont les nombreux troupeaux errent dans les prairies. Leurs bœufs sont les plus recherchés, comme animaux de trait, de toute l'Afrique australe.

Pendant toute ma tournée, je reçus le meilleur accueil; j'obtins facilement partout des légumes frais en échange de grains de verre et de couteaux. Les Zoulous ne sont pas enclins au vol; aucun objet ne m'a été dérobé chez eux. Ils sont gais, hospitaliers, expansifs à l'excès. Les évènements de la journée, par exemple les incidents d'une chasse, deviennent au repas du soir le sujet d'interminables causeries. Ils gesticulent beaucoup en parlant, et leur pantomime est si expressive, qu'on les comprend aisément sans savoir un mot de leur langue. Ils supportent fort bien de longs jeûnes, mais s'en dédommagent amplement à l'occasion.

Le costume des deux sexes est des plus succincts. Il consiste pour les hommes, en une ceinture faite de la peau de quelque animal sauvage; pour les

femmes, en un simple cordon de grains de verre, passé autour des hanches. Ces Zoulous sont des chasseurs, des marcheurs intrépides ; j'en ai vu faire, sans apparence de fatigue, les plus longues traites, chargés de pesants fardeaux.

Leur arme favorite est la javeline, bien connue dans cette partie de l'Afrique sous le nom d'*assagai* ou *zagaie*. Ils ne sortent jamais sans emporter cinq ou six de ces dards, au maniement desquels ils sont exercés dès l'enfance, et passent des heures entières à les fourbir et à en affiler la pointe (1). Chez eux comme chez les Cafres, les travaux de l'agriculture sont exclusivement dévolus aux femmes. Malgré leur costume plus que léger, celles-ci se conduisent avec une réserve qu'on ne trouve pas, tant s'en faut, chez d'autres indigènes ; chez les Béchuanas, par exemple. Tout récemment encore, le vol et l'adultère étaient punis de mort chez les Zoulous. Ces Spartiates noirs, si supérieurs à leurs voisins pour l'énergie et la moralité, semblent appelés à un grand avenir.

Un Zoulou qui veut se marier doit, au préalable, non seulement en demander la permission au roi, mais le prier de lui choisir une femme. Toutes les jeunes filles sont censées appartenir au souverain ; — en tout bien tout honneur. Il les octroie gra-

(1) Aujourd'hui ils ne sont pas moins habiles dans le maniement des armes à feu; les Anglais en savent quelque chose. La contrebande de ces armes se fait sur une grande échelle ; non seulement du côté des établissements portugais, mais par l'océan Atlantique et le fleuve Oranje. On a vu que dans son grand voyage, Mohz avait retrouvé les Zoulous et d'autres indigènes, armés d'excellents fusils de *fabrique anglaise*. (T.)

cieusement à ses sujets, en tenant compte du rang et des qualités personnelles. Naturellement, les plus braves sont les plus favorisés dans cette répartition, sous le rapport de la qualité et aussi de la quantité, car la polygamie est permise, et bien des Zoulous ont cinq ou six femmes. Mais, l'autorisation royale obtenue, le prétendu est obligé de faire cadeau à son futur beau-père d'un certain nombre de vaches, que celui-ci est tenu de restituer, si sa fille est stérile.

Lorsqu'un Zoulou se marie pour la première fois, on lui rase la tête, et on la lui couvre d'une sorte d'enduit gommeux très luisant. La pose et l'entretien de ce vernis sont des opérations difficiles, aussi le métier de coiffeur zoulou n'est pas une sinécure. Disons aussi qu'il est de bon goût, chez ces indigènes, de laisser croître indéfiniment l'ongle du petit doigt de chaque main. Pour la beauté des formes, la régularité des traits et sauf les cheveux laineux, cette race est une des plus remarquables de l'Afrique....

Toutes les demeures de chefs que j'ai visitées étaient tenues avec une propreté irréprochable; bien différentes, sous ce rapport, des habitations cafres et hottentotes. Ces huttes, en forme de ruches, sont faites de longues branches enfoncées en terre et jointes par le haut. Les interstices sont remplis par un lacis de roseaux ou de brindilles, recouvert de bouse de vache. L'entrée en est si basse qu'on ne peut y pénétrer qu'en rampant. Le mobilier se compose de nattes d'un travail très fin, qu'on déroule pour s'asseoir; d'une collection de calebasses; des armes, et d'une sorte d'escabeau

en bois noir, qui sert d'oreiller. Ces huttes, très solidement construites, offrent un sûr abri contre la pluie et le vent; l'on y est fort à l'aise pendant la grande chaleur.

Quand un étranger entre chez un chef, celui-ci commence invariablement par lui offrir une pipe, du tabac et de la bière *caffir*, faite avec une espèce de millet. Cette boisson, acidulée et assez capiteuse, est servie dans des calebasses qu'on se passe de main en main.

Toutes les huttes sont disposées en cercle, à intervalles réguliers, autour d'un enclos solidement palissadé, qui sert la nuit de remise au bétail. Ces palissades sont assez fortes pour le défendre des lions, à plus forte raison des hyènes, qui viennent presque toutes les nuits rôder par troupes autour des kraals. On ne fait aucune attention à elles.

Les Zoulous, ou plutôt leurs femmes, ne cultivent que le maïs, le millet pour fabriquer la bière; des patates, des citrouilles, et une espèce de tabac très fort, dont ils font une grande consommation. Les hommes croiraient déroger en travaillant à la terre; ils ne s'occupent que de la construction des huttes, des palissades, et de l'entretien des armes... et de traire les vaches. (Ce soin leur est exclusivement dévolu : il est défendu aux femmes de s'en mêler, *sous peine de mort*.) Aussi ils ne tirent guère parti de la richesse prodigieuse de leur sol. Pour avoir une juste idée de ce qu'il pourrait produire, il faut voir le jardin de Dunn et ceux des missionnaires. Ils y cultivent avec succès, non seulement l'oranger, le citronnier, le bananier, l'ananas, mais

tous nos légumes européens. Leurs prédications ne sont guère écoutées; eux-mêmes l'avouent de bonne grâce, et se consolent comme Candide, « en cultivant leurs jardins. »

Les Zoulous ont la prétention bien fondée d'être les meilleurs guerriers de l'Afrique australe indépendante. Lors de ma première visite, ils avaient un respect superstitieux pour les armes à feu, dont ils connaissaient les effets, mais non l'usage. Depuis cette époque, ils ont singulièrement perfectionné leur organisation militaire. Le service est obligatoire pour tous, à partir de quinze ans. Les hommes mariés et les célibataires forment des régiments séparés. Les premiers ont la tête rasée et *gommée*, comme j'ai dit plus haut, et des boucliers blancs; les célibataires, qui forment l'avant-garde, portent tous leurs cheveux et des boucliers noirs. La discipline est d'une sévérité inexorable : les moindres fautes, celle par exemple de quitter son rang pendant l'exercice, sont punies de mort. Leurs manœuvres sont des plus simples, mais ils les exécutent avec une précision et une rapidité extraordinaires. Armés aujourd'hui de fusils dont ils ne savent que trop bien se servir, ils commencent par se déployer en tirailleurs, cherchant à déborder l'ennemi, dont ils se rapprochent insensiblement. Quand ils n'en sont plus qu'à 2 ou 300 mètres, ils remplacent l'arme à feu par la zagaie classique, et courent droit à l'ennemi, sans s'abriter ni faire attention aux camarades qui tombent morts ou blessés. Leurs zagaies sont de diverses tailles ; les plus grandes servent comme armes de jet, les plus courtes dans la lutte corps à corps. Ils peu-

vent mettre en campagne une cinquantaine de mille hommes.

La religion de ce peuple, si religion il y a, n'est pas aisée à définir. Je n'ai rien aperçu chez eux qui ressemble à un culte public. Pourtant ils croient aux sorciers, aux mauvais esprits, et cherchent à conjurer leur influence par des talismans (1). Ils croient aussi que l'âme survit au corps, et prolonge indéfiniment son existence dans les profondeurs de la terre ; aussi la mort ne leur inspire aucun effroi. J'ai remarqué chez eux un instinct musical très développé.

III

J'avais établi chez John Dunn mon quartier général. Peu de jours après, nous partions ensemble, pour aller chasser l'hippopotame en bateau sur les quatre lacs zoulous *Oumschlatouse*, *Oumzoundouse*,

(1) Quelques missionnaires (protestants) croient avoir démêlé chez eux la notion d'un Être suprême, et la croyance à la transmigration de certaines âmes dans les serpents. Un de ces missionnaires, le Rév. H. Callaway, a recueilli chez les Zoulous des traditions et des contes, qui lui ont fourni la matière d'un volume publié à Natal en 1868 (*Nursery Tales, traditions and histories of Zoulous*).

Deux de ces contes offrent une similitude curieuse avec ceux de Perrault, le *Petit Poucet* et les *Fées*. Les petits poucets Zoulous, *Outhlakanyana* et *Ombadhlanyana*, guère plus grands que leurs noms, triomphent d'ogres cannibales de taille gigantesque. (T.)

Mousingase et *Inschlabani*, où pullulent ces gigantesques amphibies. Jamais chasseurs européens ou indigènes ne leur avaient fait si rude guerre dans ces parages.

Notre caravane se composait de trois chariots avec l'attelage réglementaire des quatorze bœufs. Il y avait la voiture de John Dunn et la mienne; la troisième portait notre baleinière, la première embarcation qui ait sillonné ces lacs. Avec notre escorte de chasseurs indigènes, les guides et les domestiques, nous étions en tout une trentaine de personnes. Après trois jours de marche dans la direction du nord-ouest, nous atteignîmes la rivière *Zilin*, l'un des affluents de l'Oumschlatouse.

Il est impossible de chasser sérieusement l'hippopotame sans bateau. Autrement, on est réduit à le guetter dans les endroits où il met pied à terre pour paître. Sa nourriture ordinaire est l'herbe, mais il préfère de beaucoup le maïs, quand il s'en trouve quelque champ à sa portée. On peut juger du dégât qu'occasionne dans des cultures la visite d'un amateur de cette force. L'hippopotame d'Afrique pèse en moyenne au moins 6,000 livres (anglaises). La seule peau d'une de mes victimes, d'une taille respectable il est vrai, en pesait 520.

Notre début fut brillant. Le premier jour, nous tuâmes sur le lac Oumschlatouse trois de ces animaux. Les deux premiers, atteints tout d'abord à la tête, sombrèrent sans demander leur reste; le troisième nous donna plus de peine, il ne coula qu'au onzième coup. Cette chasse est fort émouvante, quand l'embarcation, manœuvrée par trois vigoureux Zoulous, se lance à la poursuite de

l'hippopotame, qui plonge en vain pour s'échapper; les bouillonnements que son souffle produit à la surface de l'eau font retrouver facilement sa trace. Mortellement frappé, l'animal tourne rapidement sur lui-même; il est alors prudent de se tenir à distance, car il suffirait d'une de ses ruades pour défoncer le bateau. Parfois même, on court des dangers plus sérieux. Souvent les vieux hippopotames blessés font volte-face et foncent sur l'embarcation, qu'ils transperceraient de leurs formidables défenses, si l'on ne se jetait bien vite de côté. Les femelles qui ont leurs petits sont pires encore; elles attaquent les premières. Un jour, sur le lac d'Inschlabani, j'essuyai un assaut imprévu d'une de ces terribles mères de famille. Un coup, porté de bas en haut, traversa de part en part et mit sur le flanc la chaloupe, que l'animal furieux traînait en dérive, accrochée à sa défense. Nos rameurs furent culbutés, et, pendant quelques instants, la situation n'eut rien de folâtre. Plus tard, en réparant le bateau, on s'aperçut que la seconde défense avait porté dans la quille. Si elle avait fait une voie d'eau pareille à l'autre, nous aurions fort bien pu couler bas.

Les bords de ces lacs africains sont couverts d'une espèce de roseau *à perruque*. La largeur de cette lisière de verdure varie suivant la nature du sol : dans les endroits marécageux, ces roseaux couvrent d'immenses espaces. Leurs racines enlacées forment un réseau tellement compact, qu'on peut y aborder et marcher dessus sans courir le risque d'enfoncer. On trouve dans ces lacs, outre les hippopotames, quantité de crocodiles et de tortues;

on y voit aussi une foule d'oiseaux aquatiques. Plusieurs îles couvertes de bois, et dont les bords marécageux sont encombrés de plantes et de troncs d'arbres pourris, offrent aux hippopotames des refuges impénétrables.

Notre camp était installé sur une hauteur voisine du premier lac. De ce point culminant, on apercevait une vaste étendue de terrain, couverte de palmiers espacés si régulièrement, qu'on les eût dit plantés de main d'homme. Ces palmiers ressemblent à ceux que j'ai vus en Birmanie; ils portent à leur cime d'énormes grappes de fruits d'un vert foncé qui, par la dimension et la forme, rappellent nos noix d'Europe.

J'assistai le premier soir à une scène caractéristique, d'un coloris essentiellement africain. Le bruit de notre fusillade sur le lac avait mis en émoi tous les kraals des environs, et fait accourir au rivage des centaines de Zoulous mâles et femelles, friands de la viande d'*imbuvu* (hippopotame). Quand nos serviteurs indigènes eurent écorché, dépecé l'un de ces colosses, et amplement satisfait leur appétit, ils abandonnèrent le reste à leurs compatriotes qui se jetèrent dessus avec une avidité bestiale, au point de s'arracher les morceaux en se menaçant de leurs zagaies. Des nuées de vautours planaient au-dessus de ce festin; et, malgré le tumulte et les cris, on voyait à chaque instant émerger, très près du bord, les têtes hideuses de crocodiles, qui auraient volontiers pris leur part du gibier; — et des convives aussi.

Le coup d'œil devint encore plus pittoresque à la tombée de la nuit. Tandis que nos gens poursui-

vaient leur énorme travail de boucherie, nos hôtes improvisés avaient allumé des feux autour du camp, et faisaient fondre la graisse des hippopotames dans de grandes casseroles de fer. C'était une vraie nuit de sabbat : les Zoulous cuisinaient, dansaient, chantaient, hurlaient à qui mieux mieux ; les hyènes et les chacals affamés faisaient chorus ; tandis que des volées d'oiseaux effarouchés passaient et repassaient sur nos têtes.

L'hippopotame a une voix de *basse profonde*, qui, par les temps calmes, s'entend à plus de deux milles. La peau est, à certaines places, épaisse de deux pouces, et recouverte d'une substance cornée qu'on n'en détache qu'avec peine, et qu'il faut râcler soigneusement quand on veut empailler l'animal, parce qu'elle est réfractaire au sel, et ne se conserve pas. Presque tous ceux que j'ai tués avaient d'énormes cicatrices ; il faut que ces colosses se battent souvent ensemble, car nul autre quadrupède ou amphibie n'ose les attaquer. Leur chair, dont j'ai vécu pendant plusieurs semaines, est comparable aux meilleurs beefsteaks.

Du premier lac, nous passâmes au second, Mousingase, dont l'eau est singulièrement belle et transparente. Nous eûmes la chance d'y tuer le plus gros hippopotame que j'aie vu dans ces parages. Il se fit longtemps chasser, et reçut seize coups de feu avant de succomber. Au moment où notre bateau était engagé à sa poursuite dans un fourré de plantes aquatiques, le monstre revint sur nous en mugissant : je lui envoyai à temps deux balles dans la tête qui le firent couler à pic. Un animal ainsi tué n'est jamais perdu pour le chasseur, eût-il

sombré dans les eaux les plus profondes. Il revient invariablement à la surface quinze ou vingt minutes après.

Enfin nous explorâmes avec succès les deux autres lacs, dont le plus considérable, celui d'Inschlabani, est situé sous le 28e degré de latitude sud. Dans l'espace de dix-neuf jours, nous abattîmes trente et un hippopotames.

Je commençais à en avoir assez de cette chasse aux amphibies; j'étais bien aise de faire aussi connaissance avec le gros gibier de terre ferme des Zoulous. Je quittai donc, le 21 juillet, mon campement près des lacs, et me dirigeai vers le kraal d'un chef nommé Makamenes, qui demeure à quatre journées de là dans les montagnes.

Le premier jour, nous n'avançâmes presque pas, à cause des détours continuels qu'il fallait faire pour éviter des marécages dont le chariot ne serait jamais sorti. La nuit suivante fut des plus accidentées. Les bœufs, qu'on avait laissés paître en liberté, revinrent vers nous au pas de course, poursuivis par des hyènes : j'en blessai une que mes Zoulous achevèrent. Cette alerte les avait remis en appétit, bien qu'ils eussent copieusement soupé la veille; ils ne se rendormirent qu'après avoir pris un ample supplément de grillades. Je voulus profiter de cet incident pour partir au point du jour, afin de rattraper le temps perdu. Ma proposition fut d'abord repoussée avec perte; ces insatiables entendaient déjeûner solidement et à leur aise, comme si de rien n'était. Le débat finit par une transaction; j'obtins l'ajournement du premier repas, mais je dus accorder le café, avec une dis-

tribution extraordinaire de sucre. Cette concession suffit pour rétablir la joie et la tranquillité.

A mesure qu'on s'éloigne des lacs dans cette direction, le pays devient de plus en plus montueux et stérile. Aux prairies succèdent d'âpres collines, sans autre végétation que des mimosas épineux.

Pendant cette seconde journée, nous commençâmes à voir des gnous et des couaggas; je tuai même deux de ces derniers. Le gnou, qui paraît être le *Tragelaphus* décrit par Pline et Diodore, est un animal des plus inoffensifs, bien qu'il ait une physionomie aussi hideuse que féroce. Sa chair et son cuir sont des plus recherchés, aussi les chasseurs africains en font de terribles massacres (1). Le *couagga* ou *kwagga* est évidemment une espèce intermédiaire entre le zèbre et l'onagre, mais se rapprochant davantage du premier par le pelage, strié de noir et de brun sur le dos. Gnous et couaggas vont ordinairement par troupes, sous la conduite d'un chef qui fait le guet, et donne le signal de la fuite en cas de péril. Quand on réussit à en abattre un, on a beau jeu pour en tuer d'autres; car, dans les premiers moments, tous restent immobiles et comme frappés de stupeur, à l'aspect de leur camarade mort ou mourant. Le gnou a aussi la mauvaise habitude (mauvaise pour lui), de s'arrêter de temps à autre dans sa fuite pour regarder curieusement le chasseur.

J'arrivai le 24 juillet chez Makamenes; c'était le point *terminus* forcé de mon voyage en chariot. Au

(1) Voir ci-dessus d'amples détails sur le gnou dans la grande relation; ouvrage d'Ed. Mohr, *du Weser au Zambèze.*

delà, on tombe dans des quartiers infectés de la mouche tsé-tsé, dont la piqûre est pour les bestiaux un poison lent, mais toujours mortel.

Pour plus de sûreté, j'envoyai mes bœufs à seize milles de là du côté du sud, dans un canton sain et fertile, et je continuai à pied ma marche vers le nord.

La physionomie du pays était absolument changée. Nous n'apercevions plus ni habitations, ni pâturages ni bestiaux; j'étais enfin en pleine solitude, en pleine *sauvagerie* africaine!

J'y passai deux des journées les mieux remplies de ma vie de chasseur. Dès le premier jour je fus rejoint par une vingtaine de Zoulous, qui se mirent en rapport avec moi par l'intermédiaire de mon cuisinier *Sweet Spirit*, leur compatriote. Ils s'offraient à remplir auprès de moi l'office de limiers et de rabatteurs; j'acceptai avec empressement cette proposition.

Après avoir traversé plusieurs fourrés de mimosas armés d'épines cruellement acérées, nous débouchâmes à l'entrée d'un vallon arrosé par un ruisseau au delà duquel paissait un magnifique troupeau de gnous noirs. La situation était difficile. Nous avions eu beau avancer avec précaution, nous étions malheureusement *dans le vent*. Les gnous ne pouvaient nous voir, mais ils commençaient à nous sentir, et regardaient de notre côté avec inquiétude. Je tins conseil avec mes noirs compagnons qui avaient éventé ce gibier; notre plan de campagne fut bien vite arrêté. Deux d'entre eux restèrent en place, tandis que j'exécutais avec les autres un mouvement tournant qui m'a-

mena sur le revers opposé des collines. Il fallut gravir en plein soleil, par une chaleur de 80 degrés Fahrenheit, une pente escarpée et totalement dépourvue d'ombre. Mais je n'eus pas lieu de regretter ma peine. Nous atteignîmes heureusement la crête. De là, couverts par quelques saillies de rochers, nous aperçûmes à nos pieds le troupeau tout entier, qui ne se préoccupait que de nos compagnons restés en arrière. Dès que ceux-ci nous virent, ils commencèrent la fausse attaque en faisant grand tapage. On devine le reste : les gnous effrayés s'élancèrent sur la pente en faisant des bonds énormes, et vinrent donner en plein dans notre embuscade. J'en tuai trois presque à bout portant; un quatrième resta sur la place, criblé de zagaies. Cette chasse fut suivie d'un de ces repas monstres que j'ai déjà décrits. Pendant que mes Zoulous jouaient des mâchoires avec frénésie, j'admirais la patience des nombreux vautours qui, après avoir longtemps tournoyé au-dessus de nous, s'étaient abattus à une centaine de pas de mes noirs convives, et attendaient leur tour avec une résignation philosophique.

Le lendemain, j'eus la chance de tuer encore plusieurs antilopes, gnous et couaggas. Je pus ainsi fournir une ample pâture à mon escorte d'indigènes, qui s'était fort augmentée au bruit de mes exploits. Ces orgies de venaison, qui se prolongeaient fort avant dans la nuit, étaient si bruyantes, que j'aurais préféré à ce sabbat humain les cris des hyènes. Enfin, je ralliai le kraal de Makamenes le 27 juillet. Peu de jours après, je rejoignis à sa villa de l'Ithouense mon ami John Dunn, qui reve-

nait directement des lacs, où il avait encore tué une vingtaine d'hippopotames depuis notre séparation. Ainsi, en moins d'un mois, nous avions tué cinquante et un de ces amphibies, dont les peaux, la graisse et les défenses se vendent fort bien à Natal. Une dent d'hippopotame y valait alors de cinq à six shellings.

IV

Avant de quitter le pays des Zoulous, je fis une dernière excursion du côté de l'est, dans la région limitrophe des Amatongas, hantée à souhait par les lions, les rhinocéros et les bubales. Dans cette direction, le terrain n'est en aucune façon *carrossable*. Bientôt même il nous fallut laisser nos chevaux à cause des mouches tsé-tsé, et faire à pied la dernière et la plus rude partie du chemin.

Je n'arrivai qu'à la nuit close, et bien fatigué, dans l'endroit où mes gens, partis deux jours d'avance, avaient établi notre camp. C'était un vallon, ou plutôt une gorge boisée, arrosée par un ruisseau tributaire de la Schloue. J'ai déjà parlé de ce cours d'eau torrentiel, qui sépare les Zoulous des Amatongas, et va se perdre dans les immenses marécages de la baie de Sainte-Lucie.

J'ai rarement vu de site aussi romantique. Nos tentes, d'une blancheur éblouissante, faisaient un effet gracieux et original dans une clairière dominée par des massifs de grands arbres d'un vert sombre, à travers lesquels montait lentement la fumée bleue

de notre foyer. Près des tentes, mes Zoulous avaient installé leurs huttes coniques ; j'admirai avec quelle promptitude et quelle adresse ils avaient improvisé ces constructions légères ; pourtant assez solides pour préserver de la rosée des nuits, et résister même aux averses. Comme le gibier que nous venions chercher prend souvent la peine de venir au-devant du chasseur, on avait eu soin d'entourer le camp d'une forte palissade d'épines, haute de cinq à six pieds, pour arrêter au besoin les visiteurs indiscrets. La précaution n'était rien moins qu'inutile. Pendant les trois semaines que je séjournai dans ces parages presque toutes les nuits; je fus régalé de sérénades foncièrement africaines, dans lesquelles la basse-taille caverneuse des lions alternait avec le rire infernal des hyènes et le glapissement des chacals.

Dans cette dernière excursion, j'eus la chance de rencontrer et de tuer quelques antilopes de la belle espèce *Strepsiceros capensis*, qui est de la taille de nos plus grands cerfs, et devient de jour en jour plus rare. J'eus aussi maille à partir avec quelques bubales (*bos bubalus caffir*); animaux d'une force prodigieuse, très dangereux quand ils sont blessés. L'un d'eux chargea un jour tout près de moi mon cocher hottentot. Le pauvre diable eut la main cruellement écorchée, son fusil brisé, et dut s'estimer heureux d'en être quitte à ce prix. Le lendemain, je blessai un autre bubale, et le suivis ensuite à la trace du sang, jusqu'à un fourré d'où il s'élança tout à coup sur moi. Mais j'étais sur mes gardes; à vingt pas de distance je lui envoyai deux balles qui le firent tomber raide mort.

A l'exemple de mes prédécesseurs, je mettais le feu aux herbes, déjà presque sèches à cette époque (août), pour refouler le gibier dans le voisinage des eaux où nous allions le relancer. Ces incendies produisaient un effet superbe à la tombée de la nuit; surtout quand les flammes, gagnant les hauteurs, atteignaient de grands arbres qu'elles faisaient bientôt flamber tout entiers, pareils à des torches gigantesques.

J'ai vu en tout dix-sept lions dans cette tournée; tous les mâles étaient à crinière noire. Ces lions de l'Afrique australe n'ont pas les habitudes d'isolement de ceux du Sahara; ils vont généralement en troupe. Deux de mes amis, Baldwin et Dunn, chasseurs intrépides et véridiques, ce qui est plus rare, m'ont affirmé avoir compté plus de trente lions, cheminant de compagnie. Pour moi, je n'en ai jamais vu plus de cinq ensemble, et je trouvais déjà cela fort joli.

Des traces nombreuses de rhinocéros nous amenèrent le 10 août sur les bords de la Schloue, où j'en tuai plusieurs. Il y en a de deux espèces, le blanc et le noir, que les Zoulous nomment *pedjami;* celui-là plus petit que l'autre, mais bien plus féroce. C'est l'un des rares animaux qui attaquent l'homme les premiers. Dès qu'il le sent, il se met en quête, et court sur lui quand il l'aperçoit. Si l'on ne se soucie pas d'accepter le combat, il faut bien vite changer de position, pour lui ôter l'avantage du vent. Il a l'odorat très fin, mais heureusement la vue mauvaise, ce qui permet de lui échapper assez facilement.

Nous tuâmes sept de ces rhinocéros noirs; tous

avaient pris l'offensive. Quand on en manque un, ou s'il ne tombe pas sur le coup, l'unique moyen de salut est de fuir le plus vite possible, pendant que les autres chasseurs font feu à leur tour. Les accidents ne sont pas rares dans ces rencontres ; l'année précédente, dans cette région, des chasseurs européens avaient eu trois de leurs hommes tués et un cheval éventré.

Ma plus belle chasse fut celle du 13 août. Ce jour-là, je tuai pour la première fois un élan (*Boselaphus Orcas*) ; c'est la plus grande espèce connue d'antilope. L'animal blessé avait emporté le coup très loin et courait encore, quand un lion à l'affût s'élança sur lui en faisant un bond énorme et le terrassa. Un de mes compagnons, posté à quelques pas de là, fit feu sur le lion et le blessa sans doute, car il lâcha sa proie aussitôt, et se retira dans un fourré où l'on n'osa pas le suivre.

Le même jour, dans un moment où je n'avais avec moi qu'un de mes guides, je rencontrai deux superbes lions, occupés à dévorer le cadavre d'un rhinocéros que nous avions tué la veille. Ils nous laissèrent avancer jusqu'à 80 pas, et battirent lentement en retraite. Je jugeai imprudent de prendre l'offensive ; nous avions affaire à trop forte partie.

C'était la journée aux aventures ; la dernière fut la plus émouvante. Vers cinq heures de l'après-midi, gravissant une colline avec le même guide, j'aperçus tout à coup sur la crête, à soixante pas de moi, une femelle de rhinocéros noir, accompagnée de son petit. Cette bonne mère coucha immédiatement les oreilles, signe de courroux extrême, et fondit sur moi. Elle n'avait pas seulement l'a-

vantage du terrain; elle arrivait de face, en secouant la tête, et le balancement de sa corne, longue de deux pieds, m'empêchait de la viser à l'épaule, qui est le meilleur endroit. Quand je parvins à l'ajuster convenablement, elle était déjà bien plus près que je n'aurais voulu. Après avoir essuyé mon feu et celui de mon guide, qui était à une vingtaine de pas sur ma gauche, elle continua sa course comme si de rien n'était. Je tournai les talons, et nous fîmes à la suite l'un de l'autre une superbe dégringolade, qui ne dura pas en réalité plus d'une minute, mais me parut beaucoup plus longue, je l'avoue en toute humilité. Cependant je perdais du terrain; déjà j'entendais très près derrière moi le souffle bruyant du monstre. Je fis un saut de côté; la bête, lancée à fond de train, passa tout près de moi avec l'impétuosité et le bruit d'une locomotive. Fort heureusement, au bas de la colline elle retrouva son petit : tous deux gagnèrent un fourré, où j'allai bientôt la relancer avec plusieurs de mes gens accourus au bruit, et mon coquin de guide, qui riait aux larmes de cette course au clocher. L'animal, déjà grièvement blessé, se fit encore chasser longtemps; il ne tomba qu'au *vingt et unième* coup de feu. J'emportai, comme dépouilles opimes, sa corne, avec laquelle mes reins avaient bien failli faire connaissance. Nous regagnâmes notre camp, où mes amis les Zoulous, en reconnaissance des amples repas de venaison que je leur faisais faire, avaient apporté pendant mon absence une bonne provision de miel sauvage et de citrouilles.

Cependant la saison s'avançait rapidement. La

chaleur devenait accablante, les arbres et les buissons se dépouillaient, l'herbe aussi avait presque entièrement disparu. L'on n'entendait plus d'autre chant d'oiseau que le rappel mélancolique des perdrix. Au commencement de septembre éclata le premier orage; le ruisseau voisin du camp, presque tari la veille, monta de plus de six pouces en quelques heures. Il fallut en toute hâte plier bagage.

Nous revînmes par le kraal de Makamenes, où le chariot m'attendait. Tous les Zoulous des environs, estomacs reconnaissants, s'y étaient aussi donné rendez-vous pour m'offrir une *fantasia* militaire. Ils vinrent au nombre de trois cents, en grand costume de guerre avec les boucliers, les zagaies et les panaches réglementaires. Cette petite fête me coûta encore trois bœufs et quelques sacs de pommes de terre et de maïs. Le banquet d'adieu se prolongea toute la nuit avec intermèdes musicaux et chorégraphiques. Le beau sexe zoulou était aussi de la partie; il y avait là une centaine de femmes qui, sous l'influence de la bière caffir, criaient encore plus fort et sautaient plus haut que les hommes. Au point du jour, quand je montai à cheval, tous les convives qui n'étaient pas ivres-morts s'empressèrent autour de moi, gesticulant et parlant avec volubilité. Je ne comprenais pas un mot de ce qu'ils disaient; mais leurs physionomies, leur pantomime exprimaient assez clairement le regret de mon départ, l'espérance de mon retour.....

Le 2 octobre suivant je me rembarquai, disant à l'Afrique non pas adieu, mais au revoir !

SOUVENIRS

DE CALIFORNIE

SOUVENIRS

DE CALIFORNIE

(1853-54)

Pendant mes pérégrinations juvéniles sur les côtes américaines et dans les îles du Pacifique, j'ai séjourné plusieurs fois à San Francisco, de 1853 à 1854. L'aspect de cette ville était tout autre qu'aujourd'hui, et autrement pittoresque. On n'y voyait encore ni hôtels ni magasins somptueux, uniformément alignés, à l'instar de Londres et de Paris; rien de ce luxe banal, de ce poncif confortable que la civilisation importe en tout lieu, et sans lequel les *Philistins* ne sauraient vivre. C'était l'âge romantique de la métropole des placers; l'âge où florissaient les blouses rouges, les grandes bottes, et les maisons de bois capricieusement distribuées et groupées, et le comité de vigilance.... Bien des jeunes citadins que j'ai connus alors, riches seulement

d'espérance, dînaient de meilleur cœur d'une tranche de jambon, dans les humbles guinguettes de la rue de Californie; — qu'ils ne dînent aujourd'hui, millionnaires et blasés, dans les fastueux établissements qui les ont remplacées.

I

En mars 1853, la maison Grisar, Byrne et Cie me chargea de l'inspection des salines de Saint-Quentin (Basse-Californie), et du soin d'expédier sur San Francisco le sel extrait et à extraire dans la campagne d'exploitation courante. Mes commettants avaient traité avec un certain Matias Moreno, qui habitait San Diego (Haute-Californie). Moreno, spéculateur et politicien ardent, avait obtenu la concession de ces mines d'excellent sel d'une riche veuve de sa connaissance intime, à un prix qu'on disait des plus doux, et les avait affermées aux négociants que j'allais représenter.

Je partis dans les premiers jours d'avril, sur le schooner *Portsmouth*.

Le havre de Saint-Quentin est situé par le 30e degré de latitude nord, sur la côte ouest de la presqu'île Avec un temps favorable, un bon navire à voiles, comme était le mien, peut y arriver de San Francisco en cinq jours. L'accès en est défendu par une barre, dans laquelle il existe toutefois, vers l'extrémité sud, une passe suffisamment large et profonde, mais difficile à trouver à cause du ressac.

Le point de repère pour les bâtiments est l'îlot de *Saint-Martin*, situé par le travers de la passe, à une distance d'environ trois lieues marines. Cet îlot, amas de rochers stériles, n'est fréquenté que par les ours marins et les phoques.

Saint-Quentin n'avait été visité qu'une seule fois avant nous en 1826, par un navire russe, venu aussi pour charger du sel. Le littoral est absolument désert. On y voit, côte à côte, huit collines volcaniques, hautes en moyenne de 5 à 600 pieds, avec des cratères au sommet, creusés en forme d'entonnoir, et dont les feux ne semblent éteints que depuis peu de siècles. Leurs flancs sont couverts de scories et de cailloux qui en rendent l'ascension fort pénible.

Des terrains arides et brûlants, sans autre végétation que des cactus et des aloès, s'étendent du rivage à la base de la sierra *San Pedro Marte*, chaîne d'une altitude moyenne de 6,000 pieds, qui coupe en deux la presqu'île du nord au sud. L'eau, dans la plaine, a un goût saumâtre si prononcé, que les bœufs employés aux transports ne la buvaient qu'avec répugnance. Le ciel y est presque toujours sans nuages, et la chaleur du jour accablante, d'avril à octobre. Pendant cette période, j'entendais souvent des orages dans la sierra; je voyais les éclairs, mais jamais une goutte de pluie n'arriva jusqu'à moi.

La région des montagnes offre un contraste saisissant avec ce Sahara en miniature. Leurs pentes verdoyantes sont sillonnées de nombreux ruisseaux qui plongent dans les *arroyos* (vallons), habités par des métis hispano-indiens. Ces arroyos sont d'une

fertilité prodigieuse; légumes, fruits, céréales de toutes espèces, y viennent presque sans culture. La plupart des ruisseaux se perdent dans le sol à la sortie des montagnes, et les terrains où cette absorption s'opère forment des prairies excellentes pour les bestiaux. Chacun de ces arroyos est d'ordinaire occupé par une seule famille. La population, déjà peu nombreuse, se trouve ainsi morcelée en petits groupes, vivant tout à fait à part les uns des autres. Aussi l'apparition d'un étranger dans un de ces *ranchos* isolés est toujours un grand événement.

Nous savions, avant de quitter San Francisco, qu'une sorte de régisseur nommé Loreto Amador, venu de San Diego avec un chariot, des bœufs et des mulets, nous attendait aux salines. En conséquence, dès que le *Portsmouth* eut jeté l'ancre, je descendis dans la chaloupe avec le capitaine et quatre matelots, pour gagner l'extrémité supérieure de la rade, endroit le plus rapproché des mines. Ce trajet à la rame nous prit plus de temps que je n'avais pensé. Quand nous débarquâmes, l'obscurité était complète; il fallut passer à la belle étoile une nuit des plus fraîches. Le lendemain matin, après trois quarts d'heure de marche, j'arrivai au campement d'Amador, installé sur un monticule près des salines, avec sa famille et quelques Indiens qui étaient censés travailler à l'extraction. Il se plaignait beaucoup du manque de fourrages, et accueillit comme une manne céleste quelques balles de foin comprimé, apportées par le *Portsmouth*.

Ces mines sont tout bonnement des lagunes ou flaques d'eau salées, qui s'étendent derrière les

dunes volcaniques de la plage. Elles se dessèchent pendant la saison chaude ; le sel alors se cristallise, et forme des croûtes qui ont jusqu'à un pied d'épaisseur.

Comme l'extraction était à peine commencée, il fallait pourvoir avant tout à la nourriture des bœufs et mulets. Je les envoyai à huit milles de là, dans le bas de l'arroyo de *San Ramon*. C'est le seul endroit des environs où l'on trouve un cours d'eau allant à peu près jusqu'à la mer, et par conséquent de l'herbe à proximité du littoral. Puis je me fis construire une maisonnette en planches, couverte de toile à voiles, sur une hauteur à proximité des salines. De ce poste d'observation, d'où la vue s'étendait au loin, je pouvais surveiller les travailleurs, et aussi les rôdeurs suspects. Dans ces parages, il faut toujours être sur le qui-vive, pour peu qu'on tienne à son bien ; — et à sa peau.

Enfin je songeai à régulariser ma position vis-à-vis de l'autorité. Elle était représentée par un certain don Maria Melendez, installé à San Vicente il Viejo dans l'arroyo de San Ramon, et qui s'intitulait « commandant militaire de la frontière ». Par une belle journée d'avril, j'enfourchai un mulet, et j'arrivai vers six heures du soir à la « Commandancia », espèce de chaumière fort délabrée, dont l'ameublement intérieur consistait en quelques peaux de bœuf non tannées, étendues sur le sol. Ce fut là que ce guerrier me donna audience, entouré de ce qu'il appelait emphatiquement sa *tropa militar ;* une vingtaine de gaillards à faces bronzées, affublés d'uniformes rapiécés d'une couleur indéfinissable. Pour relever le prestige de ses

gardes, Melendez me dit qu'il n'y en avait pas un qui n'eût tué son homme, et je crois qu'il disait vrai. Restait à savoir dans quelles circonstances.

Pendant notre conférence, le « commandante de la frontera » s'étendit beaucoup sur la nécessité où il se trouvait de tirer des salines le plus d'argent possible pour faire subsister sa troupe, qu'il ne pouvait dissoudre dans un moment où la situation politique était si tendue. On sait qu'elle ne se détend jamais au Mexique : les mulets y feraient des *pronunciamientos*, à défaut des hommes.

Bref, il finit par me délivrer une autorisation d'extraire et d'embarquer 500 tonnes de sel, moyennant une somme de 80 pesos, payable immédiatement. Cette autorisation n'était pas libellée par le commandant lui-même, et pour cause : mais par son secrétaire, qui se faisait appeler Horn, et dont le vrai nom était Cuerno, comme je l'appris plus tard. C'était un Havanais qui avait été forcé de s'expatrier pour quelque cas pendable.

En recevant ce papier, je fis doucement observer qu'il était peut-être inutile, vu que j'étais muni du titre de concession des salines, légalisé à Mexico au nom de Moreno. Le commandant répliqua, en fronçant le sourcil, que les opinions politiques de ce Moreno lui étaient suspectes. On fuma ensuite bon nombre de cigarettes, et l'entrevue finit par un souper composé de fèves au lard et de *tortillas* sautées dans la poêle, avec de l'eau pure pour unique boisson. Les convives étaient, outre Melendez et moi, sa femme Dominga, Mexicaine assez avenante, le secrétaire Cuerno dit Horn, et

un señor Goena, qui avait tout l'extérieur d'une franche canaille ; — et l'intérieur aussi, comme j'en eus bientôt la preuve. Je passai la nuit dans l'unique salle de la Commandancia, sur une des peaux de bœufs qui servaient de lits de camp. La « tropa militar » dormait à la belle étoile, et bientôt j'enviai son sort : les *pronunciamientos* d'innombrables légions de puces ne me laissèrent pas une minute de repos.

Le lendemain, au départ, don Melendez m'offrit gracieusement du papier à cigarettes. Je pensais qu'il y joindrait une nouvelle édition de tortillas et du café, mais mon espoir fut déçu. En revanche, il me fit l'honneur de passer sa troupe en revue devant moi, et me dit, en désignant une hauteur à notre droite : « Señor, la position que vous voyez, défendue par moi et ces braves, est absolument imprenable ! Et si j'y installais quelques canons (qu'il n'avait pas), je commanderais la route de San Elmo, et toute troupe ennemie qui déboucherait par là serait écrasée jusqu'au dernier homme ! »

J'avais en effet entendu dire déjà qu'il pourrait bien recevoir un jour ou l'autre, de ce côté, une visite peu amicale.

II

Je m'occupai aussitôt de faire marcher rondement les travaux d'extraction. Pour renforcer mon atelier d'Indiens, j'embauchai des Américains, des

Mexicains, jusqu'à des matelots portugais, déserteurs d'un navire baleinier. Tout ce monde campait près des salines, sous la direction immédiate d'Amador.

Bientôt nous fûmes en mesure d'expédier, par le *Portsmouth*, un premier chargement de 120 tonnes. Malheureusement nos mulets et nos bœufs dépérissaient à vue d'œil, par suite de la mauvaise qualité de l'eau et des pâturages. Je fis donc une excursion à l'un des plus prochains ranchos, celui de San Elmo, pour renouveler nos attelages.

Ce rancho, le plus important de la sierra, est situé à plusieurs milles de Saint-Quentin, dans un vallon très écarté. Il est habité par une famille *Arcé*, qui mène une existence tout à fait patriarcale. Ces braves gens récoltent là tout ce qui est nécessaire à leur subsistance, et de plus font sur une grande échelle l'élève des bestiaux, chevaux et mulets, qu'ils vendent avantageusement à San Diego. Tous les voyageurs trouvaient chez les Arcé l'hospitalité la plus empressée, la plus généreuse.

Les bâtiments de San Elmo sont construits en adobes (briques séchées au soleil). En 1853, les vitres y étaient encore un luxe inconnu ; les fenêtres n'étaient fermées que la nuit, au moyen d'un volet et d'un morceau de cuir. On y voyait quelques bahuts, quelques miroirs; mais les lits et les sièges se composaient uniquement de cuirs tendus et fixés à des poteaux.

On vit très vieux dans ces montagnes. C'est l'effet de la salubrité du climat, d'une vie sobre, laborieuse, exempte de soucis. A 92 ans, Ignacio Arcé, le patriarche de la famille, montait encore un

cheval très vif. Tous, et toutes, sont grands, bien découplés; ont des yeux, des cheveux, des dents magnifiques. Les hommes s'occupent des bestiaux et de la culture; les femmes vaquent aux travaux du ménage; travaux bien rudes, dans un pays où l'on en était encore à écraser le grain à la main entre deux pierres pour faire le pain. Pourtant, le soir, personne ne semblait fatigué. Après le repas en commun, les jeunes gens s'empressaient de décrocher les guitares suspendues aux murs; et on faisait de la musique, on dansait, jusqu'à ce que la dernière cigarette fût consumée. J'ai assisté à plusieurs de ces soirées, à San Elmo et dans d'autres ranchos. J'admirais la souplesse, la grâce innées de ces señoritas montagnardes, qui en remontreraient à nos plus habiles chorégraphes pour la variété, le naturel et l'élégance des attitudes. Parfois, tout le monde s'arrêtait pour faire cercle autour d'un guitariste chanteur et improvisateur, qu'on écoutait jusqu'au bout dans un religieux silence. C'est ainsi que nos ancêtres devaient écouter « les chansons de gestes ».

Mais, trop souvent aussi, les hommes se laissaient aller à des distractions moins innocentes. Le démon du jeu a su trouver le chemin de ce coin de paradis reconquis! Là, comme dans tout le Mexique, on voit des gens risquer et perdre en quelques heures, sur une seule carte, le gain de plusieurs mois de travail; puis, à défaut d'argent, leurs montures, les selles, les brides, finalement leurs manteaux et jusqu'à leurs chapeaux de paille. En revanche, je ne connais pas de pays où les joueurs malheureux montrent autant de philoso-

phie. Quand on les plaint, ils répondent tranquillement : *Es la suerte, Señor!* C'est la destinée.

Cette population des ranchos eût été la plus heureuse du monde, si elle n'avait pas eu incessamment à son horizon un point noir : une nouvelle crise, un pronunciamiento en préparation ou en cours ; et, par suite, les exigences des vainqueurs. Pour parer à cette éventualité toujours menaçante, Ignacio Arcé laissait en friche une partie de ses terres ; ne faisait de blé, de légumes, etc., que ce qu'il en fallait pour sa famille et ses gens. Autrement, le commandant de la frontière, son voisin, n'eût pas manqué de lui envoyer, sous un prétexte quelconque, des réquisitions ou des garnisaires incommodes de plus d'une manière. Pour le bétail, qui constituait le plus clair de leur revenu, les cultivateurs de San Elmo usaient d'un autre procédé. Chaque fois qu'un nouvel accès de révolution semblait imminent, ils emmenaient la majeure partie des bestiaux dans les parties les plus sauvages de la sierra. Quant à l'argent, aussitôt reçu, il était caché en terre. J'avais vu les Indous agir de même ; la rapacité des chefs mexicains n'était pas moins à craindre que celle des rajahs.

La première fois que j'étais allé à San Elmo pour mes acquisitions de bœufs et de mulets, j'avais été si bien accueilli que j'y retournai plus d'une fois ; j'étais traité comme un des enfants de la maison. Je gagnai les bonnes grâces des dames avec quelques mètres de mousseline ; celles des jeunes gens avec de la poudre, du plomb et des cordes de guitare.

Dans les premiers jours de décembre, j'avais

500 tonnes de sel rendues au port d'embarquement. Mais alors je fus obligé d'arrêter les travaux. L'exploitation, opérée de la façon la plus rudimentaire, était à la merci des intempéries de la saison. A partir de novembre, il survient toutes les nuits d'épais brouillards qui mettent le sel en dissolution. Bientôt l'eau recouvre la croûte cristallisée, et il n'y a plus rien à faire jusqu'au retour de la sécheresse.

J'attendais, de jour en jour, le bienheureux navire qui devait emporter mon sel et moi avec, quand je reçus par la voie de terre un message de mes commettants. Il leur était impossible présentement de m'envoyer de bâtiments, à cause de la hausse considérable du fret. Mais ils n'avaient pas voulu me laisser en détresse, et m'envoyaient..... le conseil de pourvoir moi-même à ma subsistance du mieux que je pourrais, en attendant la baisse du fret.

Heureusement je n'étais pas à court de vivres. L'hiver, le gibier abonde sur le littoral; je tuais plus de chevreuils, lièvres, perdrix, canards et oies sauvages que je n'en pouvais consommer, et la baie me fournissait d'excellents crustacés. Voyant mon garde-manger si bien garni, je m'étais même payé récemment un cuisinier français, répondant au doux nom d'Ange, auquel son physique ne répondait guère. Ce pauvre diable d'Ange était tombé chez moi à la suite d'une courte et lamentable odyssée. Il avait été embauché, comme cuisinier, par des pêcheurs de perles qui allaient explorer la côte. Ils n'avaient pas trouvé de perles, et de plus avaient abandonné trop tard la partie. Leurs

provisions étaient presque épuisées, quand enfin ils se replièrent sur Saint-Quentin, le plus prochain endroit habité. Pendant les derniers jours de marche, l'office du maître coq était devenu une sinécure complète. Je les vis arriver, pareils à des spectres; l'un d'eux tomba à quelques pas de ma porte, *mort* de fatigue et de besoin; les autres n'étaient guère en meilleur état. Pendant les quatre jours que je les gardai chez moi, ils ne firent littéralement qu'un repas continu ; jamais je n'ai vu de créatures humaines jouer des mâchoires si longtemps de suite, et avec un pareil entrain. Ils partirent en me couvrant de bénédictions, mais je retins le cuisinier, lui promettant de l'amener à San Francisco, et de le rapatrier à la première occasion. Cette aventure lui avait fait prendre en horreur les voyages, et surtout la Californie. Il me répétait toujours : « Ah! monsieur, ce n'est pas un pays, c'est l'enfer ! »

J'avais aussi pour convive, de temps à autre, un chasseur américain nommé Charley. Cet original était venu dans le pays avec le trop fameux colonel Fremont, et y était resté par goût. Il vivait de sa chasse, et couchait tantôt dans les ranchos, tantôt à la belle étoile.

Pendant la semaine de Noël, je fis avec lui, sur la rive méridionale de la baie, une partie qui compte parmi les épisodes les plus intéressants de ma vie de chasseur, surtout à cause de l'incident final.

Dans cet endroit, éloigné d'au moins six milles de mon habitation, d'épais fourrés, qu'on nomme les bois de San Simon, se prolongent des derniers

contreforts de la sierra jusqu'à la mer. Ces fourrés sont entremêlés de *cañadas ;* clairières rocheuses parsemées d'aloès, et fréquentées par les cerfs (1).

Nous y arrivâmes à la chute du jour. J'ai rarement vu de plus beaux paysages que celui-là; grandiose, d'un calme austère et presque sinistre. On n'entendait pas un souffle d'air dans les branches, pas un chant d'oiseau; ils sont muets dans cette saison. Le seul bruit perceptible était celui des flots, sur lesquels le soleil couchant jetait de ces lueurs qu'on dirait empruntées à « l'or rouge » des Niebelungen. Un de ses derniers rayons éclairait ma maisonnette, située juste en face de nous sur l'autre rive .J'en distinguais nettement les moindres détails malgré la distance, et voyais la fumée monter lentement dans l'air immobile.

Nous passâmes la nuit à la belle étoile, ayant pour oreillers les selles de nos mulets, sans souffrir aucunement du froid, tant l'hiver est doux dans cette région! Notre chasse fut des plus heureuses; en une journée nous abattîmes dans les cañadas une demi-douzaine de cerfs, sans compter le reste. C'était déjà bien plus que les mulets ne pouvaient en rapporter. Nous nous mîmes donc, Charley et moi, à écorcher et dépecer cette venaison. Deux Indiennes que le bruit des coups de feu avait attirées, nous aidaient avec beaucoup de dextérité. L'une était bien la plus jolie fille, et l'autre la plus hideuse sorcière que j'aie jamais rencontrées. Nous

(1) Une variété de ces aloès, qui fleurit justement à cette époque, et dont les fleurs distillent un jus sucré et aromatique, m'a souvent été d'un grand secours, dans mes chasses sur ces plages arides.

les payâmes de leurs bons offices avec du tabac, du sucre et du café.

Le lendemain matin, le chargement des mulets était terminé; le reste de la venaison, qu'on devait venir chercher plus tard, accroché dans des cactus gigantesques, à une hauteur inaccessible aux *coyotes* (chacals) Je donnai le signal du départ.

III

Depuis deux heures déjà, j'arpentais la plage, le fusil sur l'épaule, poussant devant moi les mulets chargés, quand j'entendis derrière moi un galop précipité. C'était Charley, demeuré d'abord assez loin en arrière, qui accourait à toute bride pour me rejoindre. Avant même qu'il arrivât près de moi, je voyais bien à ses gestes, à son air effaré, qu'il se passait quelque chose d'insolite. En effet, il avait à m'annoncer l'approche d'un nouveau commandant, venant de La Paz (Basse-Californie), avec une centaine de soldats. Charley avait aperçu cette troupe d'un quart de mille, et piqué des deux pour l'éviter. Il connaissait par expérience les us et coutumes des chefs de ces petites colones expéditionnaires. Ils ne manquent jamais, en pareille occurrence, de faire *prisioneros* de guerre les gens du pays qu'ils rencontrent. Ils les emploient comme guides, puis les renvoient sans indemnité.

Je ne me souciais pas plus que Charley de servir de conducteur à cette *tropa militar*. Je pressai

donc la marche de mon convoi, adressant aux mulets des arguments si irrésistibles que, malgré leurs charges, ils firent le reste du chemin au grand trot. En arrivant chez moi, je m'empressai de faire disparaître tout ce qui aurait pu tenter les honnêtes gens dont je prévoyais la visite.

Une heure environ après mon retour, j'aperçus en effet de l'autre côté de la baie un nuage de poussière, puis des mulets et la troupe armée. Ce n'était rien moins qu'une compagnie dite de vétérans d'élite (*Compañia de la distincion de los Veteranos*), sous le commandement d'un capitaine Pujol, fameux par des exploits d'un certain genre. Parvenue à l'extrémité supérieure de la rade, la troupe se dirigea vers le camp des mineurs et s'y arrêta. Puis je vis venir de mon côté un petit groupe composé de quatre hommes et de trois mulets. Ceux-ci devaient rapporter la contribution de guerre à laquelle le commandant m'avait taxé d'avance. Mais, quand ces quatre drôles, — auxquels Frà Diavolo eût donné, sur la mine, des places d'honneur dans sa bande, — se présentèrent sur le seuil de mon logis, je leur déclarai que mes provisions étaient épuisées, et que, l'argent me faisant pareillement défaut et n'attendant rien pour le moment de San Francisco, j'étais réduit à vivre de ma chasse. Ils répliquèrent que, puisqu'il en était ainsi, j'allais être conduit au commandant comme *prisionero*. Tandis que l'on me sellait un mulet, je leur fis servir du café, du biscuit et des cigarettes, ce qui les adoucit sensiblement. Pendant la marche, ils ne m'appelaient plus que señor officier.

Quand nous fûmes à un quart de mille des ten-

tes, j'entendis un furieux roulement de tambour. Toute la compagnie courut aux armes et se mit en ligne, comme si j'arrivais pour faire l'inspection. Bientôt apparut le commandant Pujol lui-même, sanglé dans un uniforme assez propre, avec des épaulettes d'or et des allures de matamore; il ressemblait à un coq de combat. Il dégaîna de l'air d'un homme qui va tout pourfendre; fit faire quelques évolutions à sa troupe, puis m'invita à le suivre dans sa tente. Là, il me dit qu'il venait pour remplacer le rebelle Melendez et s'assurer de sa personne. « Et vous verrez, Señor, ajouta-t-il, quel parti un dictateur militaire intelligent peut tirer des ressources de cette contrée, et surtout des salines! »

Ses soi-disant vétérans, indiens ou mexicains, avaient une tournure un peu plus militaire que ceux de Melendez. Leurs uniformes et leurs armes étaient en meilleur état. Mais les figures n'étaient pas moins patibulaires, ce qui n'avait rien de surprenant; car, ainsi que je l'appris plus tard, cette « Compañía de la distincion » se composait en majeure partie de forçats auxquels on avait promis leur grâce s'ils parvenaient à saisir Melendez mort ou vif. Presque tous avaient la figure balafrée de coups de couteau, reçus dans des querelles de jeu ou de cabaret. Cette troupe était accompagnée de quelques vieilles mégères, telles qu'on se figure la dame Léonarde de Gil Blas. Elles faisaient la cuisine des soldats et lavaient leur linge, ce qui ne devait pas être une petite besogne.

Pressé de marcher contre son ennemi, Pujol se montra assez accommodant. J'obtins ma liberté

pleine et entière, moyennant quelques mesures de farine et d'orge, cinq livres de tabac et deux bouteilles de vinaigre. Tout à coup il se rappela que mon compagnon de chasse Charley était des amis de Melendez, et dépêcha six hommes pour l'arrêter. Mais un vieux renard n'est pas facile à prendre; Charley était déjà bien loin dans la sierra.

Peu de jours après, j'allai voir les Arcé à San Elmo. La compagnie Pujol avait passé par là, et fait un terrible massacre de moutons et de volailles. Redoutant, non sans motif, des incartades d'un autre genre, toutes les jeunes femmes, y compris les filles du maître de la maison, avaient gagné la montagne à l'approche de ces bandits.

J'appris d'étranges choses à San Elmo. Le premier auteur de la perte de Melendez était Moreno, le propriétaire des salines, qui était parvenu à gagner le gouverneur de La Paz. Pujol, leur agent secret, était allé de San Diego voir Malendez. Il se disait chargé de la remonte d'un régiment de cavalerie, et proposa au crédule commandant de la frontière de faire avec lui cette opération lucrative. Melendez enchanté hébergea pendant six semaines le traître, et lui donna ainsi toute facilité de connaître les habitudes de son hôte, ses amis et ses ennemis, et d'étudier les localités. Ayant recueilli toutes ses informations, il prit affectueusement congé de Melendez, en lui promettant de revenir bientôt *terminer l'affaire*, et courut se mettre à la tête des *Veteranos*. Je fus informé officiellement du complet succès de ce tour de sacripant par la lettre suivante, que je reçus quinze jours après le passage de Pujol aux salines :

Au señor don Carlos Eduardo Mohr.

« J'ai proclamé la loi martiale, et fait exécuter « ce matin, à sept heures, votre ancienne con- « naissance, Antonio María Melendez. Il a été fu- « sillé par derrière, *comme traître* (!). Tous les paie- « ments qui lui ont été faits étant réputés nuls « et non avenus, vous aurez à régler avec moi, à « nouveau, ce que vous devez pour l'exportation « du sel. Je vous engage à venir au plus tôt faire ce « versement à mon quartier général. Nous cause- « rons de vos opérations ultérieures, et je suis sûr « que nous nous entendrons sans peine, ayant l'un « et l'autre l'habitude des affaires.

« José Pujol,

« Commandant de la *Compañía*, etc.,
« en mon quartier général de St-Vincent, le 18 janvier 1854. »

« *P. S.* Bien que j'aie défendu, par mesure « générale, le port des armes à feu, à cause des « circonstances, je veux bien faire une exception « en votre faveur, sachant combien vous aimez la « chasse. Venez vite; j'ai bien des choses inté- « ressantes à vous dire, à propos des salines et de « la politique.

« J. P. »

Et plus bas : « Pour le commandant ; Cuerno, secrétaire. » Le drôle continuait cet office auprès du meurtrier de son patron ; peut-être même s'était-il entendu avec lui d'avance. Le señor Goëna dont

j'ai parlé, s'était également rallié au nouvel ordre de choses. Il fut même créé pour lui une charge de capitaine du port de Saint-Quentin, en considération de sa femme, qui était du dernier bien avec le nouveau commandant.

Si, quand je reçus cette missive, mes 500 tonnes de sel avaient été embarquées, Pujol attendrait encore ma visite. Mais nous n'en étions pas là, et je devais encore rester bloqué plus de deux mois sur cette plage. Il fallut donc traiter avec ce gredin pour 30 livres sterlings, et aller chercher cette somme à San Diego. C'était un pénible et dangereux voyage de dix jours ; je le fis à dos de mulet, avec quelques hommes sûrs, armés jusqu'aux dents ainsi que moi. Toute la contrée est déserte, désolée ; les bords du chemin sont hérissés de croix commémoratives d'*accidents*. Il fallait bivouaquer dans les endroits découverts ; faire sentinelle à tour de rôle toute la nuit, prendre en un mot les mêmes précautions qu'en pays ennemi.

Le seul endroit habité qu'on rencontre dans ce trajet est la petite ville de Saint-Thomas, située à moitié route. — J'allais et venais sur la place, attendant mes gens que j'avais envoyés acheter quelques provisions dans une *tienda* (boutique), et qui n'en finissaient pas. Un juron allemand qui m'échappa : *Schlage der Blitz drein!* que le tonnerre les écrase! » me valut une chaude accolade d'un grand gaillard basané taillé en Hercule, qui me regardait curieusement. C'était un quasi compatriote, un Croate allemand nommé Maroskiewitz, et curé de la localité ; ce dont je ne me serais jamais douté à sa mine ! Nonobstant ma qualité

d'hérétique, ce bon prêtre s'empressa de m'offrir l'hospitalité, et me donna un excellent souper. Bien qu'heureux d'avoir l'occasion d'entendre et de parler sa langue maternelle, il revenait souvent par habitude à l'espagnol, et répétait à l'apparition de chaque nouveau plat : « *Vamos á comer y beber como buenos cristianos !* mangeons et buvons comme de bons chrétiens ! »

San Diego avait jadis une certaine importance, comme escale pour les navires baleiniers; maintenant la concurrence d'Honolulu et de San Francisco lui fait beaucoup de tort. J'y trouvai la somme dont j'avais besoin chez un banquier juif qui se montra complaisant et même généreux : *rara avis!* Cet argent fut accueilli avec une satisfaction visible par Pujol, dont les *Veteranos* impayés commençaient à montrer les dents. Aussitôt qu'ils eurent le gousset garni, le jeu et les rixes reprirent d'un train d'enfer. Un matin, j'étais à table avec Arrevalo, l'un des lieutenants de la Compañía; il y avait une partie chaudement engagée à deux pas de sa tente. Nous entendîmes une dispute, de grands cris, et un *cabo* (caporal) tout effaré vint nous annoncer que l'un des joueurs râlait, mortellement blessé. « Que voulez-vous que j'y fasse? dit Arrevalo avec humeur; vous voyez bien que je déjeune! Quand il y aura un second de ces *canejos* (chiens) de mort, revenez m'avertir. »

Pendant mon dernier séjour au quartier général, je recueillis quelques détails authentiques sur les derniers moments de Melendez, qu'on ne désignait plus que par la qualification d'*il Difunto*, avec une sorte de respect. Son ennemi était arrivé aux en-

virons de Saint-Vincent dans la soirée du 10 janvier. Connaissant parfaitement les localités, il demeura caché avec ses hommes jusqu'à la nuit close. Alors l'habitation fut cernée, envahie; Melendez surpris dans son premier sommeil, et garrotté sans avoir pu faire usage de ses armes. Le lendemain, il comparut devant le conseil de guerre composé par Pujol, et qui naturellement vota la mort à l'unanimité. D'ailleurs l'accusé dédaigna de se défendre, et n'ouvrit la bouche que pour traiter ses juges de *perros* et de *gavachos*, épithètes d'ailleurs bien méritées. Avant l'exécution, on lui laissa quatre jours de répit pour arranger ses affaires et faire ses adieux à sa femme.

Cet homme mourut mieux qu'il n'avait vécu. Il marcha au supplice avec une superbe insouciance; sans cesser, même au dernier moment, de fumer sa cigarette. « Elle brûlait encore près de son cadavre, » me dit un témoin oculaire, qu'il avait chargé de me saluer affectueusement de sa part. Ce souvenir semblait indiquer qu'il n'ignorait pas que j'avais essayé de le sauver. La vérité est qu'après ma première entrevue avec Pujol, n'ayant aucun doute sur le sort réservé à Melendez, je lui avais écrit de gagner la frontière au plus vite. Mon messager était un jeune Indien qui devait devancer de plusieurs heures Pujol et sa bande en suivant la côte, tandis que les *Veteranos* faisaient un détour par San Elmo. Ma lettre était enveloppée dans un foulard dont l'Indien s'était fait un turban. Par malheur, sachant les soldats bien loin derrière lui, et tourmenté par la soif, il s'arrêta pour boire dans un rancho dont le maître soupçonneux le retint de

force, et le livra ensuite à Pujol. Celui-ci, habitué à de semblables ruses, défit le turban et trouva la lettre. Il n'y fit aucune allusion quand je le revis ; et me la remit sans rien dire lors de mon départ. Peut-être avait-il réfléchi qu'il pourrait bien se trouver quelque jour dans la même situation, et qu'alors il ne serait pas fâché que quelqu'un osât faire pour lui ce que j'avais tenté pour sauver *il Difunto*.

FIN

TABLE

CHAPITRE PREMIER

De Bremen à Southampton, par le paquebot *Hansa* (nov. 1868). — Arrivée à Londres. — Une séance de la Société de géographie. — Le sultan de Zanzibar. — Départ de Londres (2 déc.) sur l'*Asia;* tempête violente près de l'île de Wight ; avaries majeures du paquebot ; rentrée dans la Tamise (7 déc). — Nouveau départ (11 déc.) et nouvelle tempête ; relâche forcée de l'*Asia* à Plymouth ; nous changeons de bateau. — Départ définitif sur le paquebot-poste le *Celt* (25 déc.) Les passagers du *Celt;* la vie à bord. — Arrivée dans le port de Funchal (Madère), le 2 janvier 1869. — Aspect général de l'île ; végétation, climat, les Canaries. — Suite de la traversée. — Arrivée à la baie de la Table le 28 janvier. — Le Cap..... 1

CHAPITRE II

A bord du *Natal* (2-8 février). — J'y retrouve quelques passagers du *Celt*. — Port-Élisabeth. — Aspect du littoral africain pendant la traversée. — Euphorbes, champs de cannes à sucre. — Le port de Durban. — Le capitaine Hagedorn. — La ville et le territoire du Natal. — Productions, cours d'eau. — Cafres nomades.

— Commencements de cette colonie. — Historique des Zoulous, depuis le conquérant Chaka jusqu'à son petit-fils Ketchwayo aujourd'hui régnant..... 17

CHAPITRE III

Préparatifs de départ. — Mes chariots de voyage ; leur structure, leur chargement. — Les bœufs d'attelage africains ; maladies auxquelles ils sont sujets. — Sortie de Durban (8 mars). — Pine Town. — La nouvelle Allemagne. — L'hôtel Murray. — Un naturaliste excentrique. — Arrivée à Peter-Maritzburg. — Le peintre Baines et ses compagnons. — La ville et ses environs. — Le parc et ses annexes. — Départ de Maritzburg (17 mars). — Les cataractes de l'Oumgeni. — Les montagnes du Dragon. — Une nuit orageuse. — La rivière des Boschimans. — Auberge-prison. — Une hôtelière venant de Smyrne. — Mon séjour forcé à Sand Spruit. — Hubner poursuit sa route. — Un nouveau Dulcamara. — Départ de Sand Spruit (18 avril). — Mynheer Krieger. — Le col de Reenan. — Les savanes. — Passage du Wilgebach. — Arrivée à Harrysmith. — Un dimanche long à passer. — Troupeaux d'animaux sauvages. — Habitations de Boërs. — Mrs Pennefather. — Passage du Vaal (23 avril). — Les sauterelles. — Arrivée à Potchefstrom 37

CHAPITRE IV

Séjour à Potchefstrom. — Maladie des bœufs. — Le singe mathématicien. — Le cirque américain. — Encore le peintre Baines. — Chasse aux bécassines. — Les escapades du cocher Phillips. — Historique de la république de Transvaal. — Départ de Potchefstrom. — La rivière Mooi. — Une grotte merveilleuse. — La ferme de Mynheer Grovelaar. — Beaux paysages. — Les monts Magalis. — Rustenburg. — L'habitation Diedrich. — Les babouins. — Le Limpopo ou fleuve des crocodiles. — Passage difficile du Marico. — Un enfer terrestre. —

Le camp de Pallas. — Mon premier gnou. — La gorge du Diable. — Matcheen, chef des Bechuanas, et sa résidence. — Sochong. — Départ de Sochong. — *Aykona Amânse!!* — Angoisses et délivrance. — Mynheer Osthuis. — Hubner et les lions du Gog-we. — Une rencontre périlleuse. — Trajet du Gog-we aux placers du Tati 71

CHAPITRE V

Les placers du Tati. — Swinbourne et sa locomobile. — Anarchie chez les Matébélés qui sont aussi des Zoulous. — Chasse mémorable avec Boschimans d'*arrêt*. — Bivouac en forêt. — Une antilope. — Un buffle. — Un rhinocéros noir! — Historique des Zoulous-Matébélés. — Encore Mynheer Osthuis. — Un charron-armurier saxon sur les bords du Mang-we. — Le vieux Monyama. — Les monts Matoppos; leur configuration étrange. — Arrivée à Inyatin. — Tout nous y manque, sauf les serpents. — Hubner et sa diplomatie. — Je rebrousse chemin. — Mes jeunes autruches. — Visite de sa future Majesté Loumpengoula. — Retour sur le Mang-we. — Premières pluies. — Combat héroïque et infructueux contre les sauterelles. — Chasse avec Mac-Gillivry. — Les sortilèges de Monyama, moins forts que les miens. — Aventure d'Hartley et d'un rhinocéros blanc. — Deux journées de chasse avec une meute de Bochimans. — Accident et superstition d'un Nemrod hollandais. — Deux marcassins orphelins. — Retour de Hubner. — En route pour le Zambèze!.. 105

CHAPITRE VI

Le kraal de Chikamabele. — Réception que me fait N'Oumkanioula — Cure mirifique de sa femme. — Une alerte. — Départ pour la vallée du Guay. — Pluie, tonnerre, et tempêtes. — Le kraal de Melembo. — Débordement. — Ouragan nocturne. — Nous battons en retraite. — Il était temps! — Retour chez N'Oumka

nioula. — Les chariots embourbés. — Retour et séjour à la station du Mang-we. — Banquet commémoratif de mon départ d'Europe. — Excursion au Tati. — Une nuit de terreur. — Aventure qui prouve que les lions n'aiment pas les spiritueux. — Imprudence des mineurs. — Hubner me quitte..... 146

CHAPITRE VII

Mon nouveau plan de campagne. — Un serpent *fantôme*. — Un placer *léonin*. — Retour, séjour sur le Mang-we. — Mes préparatifs. — La forge de Mayer, et le mauvais génie de son foyer. — Politique sanglante des Matébélés. — Un message de Loumpengoula, et réponse. — Je quitte pour la dernière fois le Mang-we. — Un serpent et deux lions. — Dernière station aux placers. — Nous marchons vers le Zambèze!..... 163

CHAPITRE VIII

En marche le long du Tati. — Un peuple avancé de mineurs. — Les Kraals des Malakakkas. — Passage du Maytengue. — Une belle partie de chasse. — L'atelier de sellerie improvisée. — Le sorcier Debgué. — Relâche forcée sur la Nata. — Cabinets de toilette des éléphants. — Un bal d'autruches. — Nouvelles des Zoulous-Matébélés. — Disparition de mes autruches. — Mon aventure avec une femelle d'éléphant. — Apparition de la *Glossita morsitans*. — Je poursuis ma route à pied.. 174

CHAPITRE IX

Derniers incidents de ma marche au Zambèze. — Bokkis malade. — Insubordination d'une partie de ma troupe. — Arrivée sur les bords du Guay. — Un bolide. — La dernière chèvre. — Passage du Tchangani. — Une rencontre désagréable. — Nouvelle révolte. — Un buffle qui arrive à propos. — Changement heureux de direc-

tion. — Un baobab. — *Baïonnettes végétales.* — Dernières épreuves. — Amânsé! — Dernière journée de marche. — Des pas d'hommes. — Arrivée aux bords du Zambèze ; premiers rapports avec les indigènes. — Entrevue officielle avec Wenki; son bonnet de coton ; mes épaulettes et mes grandes bottes. — Départ pour la cataracte. — Rencontre de marchands européens. — Physionomie de la contrée pendant ce dernier trajet. — La chute Victoria..... 191

CHAPITRE X

Retour au campement de Logir-Hill. — Les fièvres intermittentes. — La grande route commerciale du Zambèze. — Excursion d'un métis hottentot de l'autre côté du grand fleuve. — Brusque départ. — Un spécimen de grande cuisine africaine. — Une partie de cache-cache émouvante. — Les ruines de l'ancien kraal de Wanki.. 217

CHAPITRE XI

Retour au chariot (suite). — Les baobabs. — Terrains difficiles. — Des mères de famille... pachydermes. — Un cauchemar africain. — Adieux aux mouches tsé-tsé. — Mokilikatzi et le missionnaire protestant Moffat. — Dernières étapes. — La soif. — Je rentre *chez moi!*.. 223

CHAPITRE XII

Rapport de mon *commandant de place.* — Guérison et retour de Bokkis. — Anderson me quitte. — Je continue ma retraite. — Campement sur la Nata. — Des Matébélés proscrits. — Exploits et belle parole du jeune roi Loumpengoula. — Visite nocturne d'une panthère, et sérénade léonine sur la Nata. — Arrivée au kraal de Babas, où Cluley me rejoint..... 236

CHAPITRE XIII

Aventure de l'arrière-garde. — Une hyène ensorcelée. — Mort tragique de la chèvre Bousi. — Rencontre de mon ancien cocher Philips. — Arrivée et dernier séjour aux placers du Tati..... 247

CHAPITRE XIV

Du Tati à Sochong. — Deux lions insuffisamment apprivoisés. — Retour sur le Limpopo. — Une sérénade africaine d'adieu. — Une amazone de Transvaal. — Traversée de ce territoire. — Ce qui surprend le plus mes Matébélés. — Pourquoi je *brûle* l'habitation Diedrich. — Arrivée à Rustenburg..... 253

CHAPITRE XV

De Rustenburg à Potchefstrom. — Ma première nuit dans un hôtel. — Inconvénients pratiques d'une escouade d'autruches dans un pays civilisé. — La fièvre du diamant. — Départ de Potchefstrom. — Passage laborieux de l'Oumgeni. — Les Matébélés à Maritzburg. — Départ pour Durban. — Salut à la mer!..... 260

APPENDICE..... 266
Chez les Zoulous..... 271
Souvenirs de Californie..... 304

FIN DE LA TABLE

7069-79. — CORBEIL. Typ. et stér. CRÉTÉ.

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
405 Hilgard Avenue, Los Angeles, CA 90024-1388
Return this material to the library
from which it was borrowed.

REC'D LD-URL
OCT 07 1991
JUN 17 1991

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 252 288 6

Univer
Sou
Li